

WALLON

VI

26.54.11.7

LES GARÇONS DE CHEZ NOUS, romance

Accompagnement de piano par **P. Van Damme**

TYPES POPULAIRES

Zabai li r'côpresse O. C.

[Voir au verso un avis important]

LIEGE

Administrateur : **JOSEPH DEFRECHEUX**, 88, rue Bonne-Nouvelle.

Directeur : **O. COLSON**, 6, Montagne Sainte-Walburge.

La Revue paraît le 13 de chaque mois.

Belgique : Un an, **3 fr.** Un n° **30 c.** — Union postale : **4 francs.**

AVIS IMPORTANT

Nos lecteurs vont recevoir la Table analytique et alphabétique des cinq premières années de WALLONIA. Ce supplément est fourni gratuitement à nos abonnés directs.

N.-B. — Les avis à notre public continueront à être insérés à cette place de la couverture.

COLLECTION DE WALLONIA

1893 Nos livraisons de la première année forment un joli volume broché de 224 pages, publié avec le concours de plus de vingt-cinq collaborateurs. Il contient quarante airs notés et la première série des dessins inédits de M. Aug. DONNAY. Prix : 5 francs.

1894 Les fascicules de la deuxième année forment une élégante brochure de la même importance, qui contient de nombreux airs notés et des dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix : 3 francs.

1895 Les livraisons de la troisième année sont réunies en un volume de la même importance, qui contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux. Prix : 3 francs.

1896 Le volume de la quatrième année, d'importance égale, contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix : 3 francs.

1897 Le cinquième volume, outre les douze livraisons de l'année, est accompagné de la table analytico-alphabétique des matières parues depuis la fondation de la Revue. Ce volume, comme les précédents, compte un grand nombre d'airs notés et d'illustrations diverses. Prix : 3 francs.

Les quatre derniers volumes pris en nombre, chacun : 2 fr. 50.

Les cinq volumes, pris ensemble : 15 francs.

S'adresser à l'Administration, 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège.

LIBRAIRIE EDOUARD GNUSÉ

LIÈGE, RUE PONT-D'ÎLE, 51, LIÈGE

ABONNEMENT A TOUTES LES REVUES

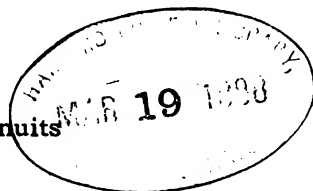
NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ALLEMANDES, ANGLAISES
ET FRANÇAISES

Dépôt de WALLONIA, de la REVUE BLANCHE, de LA PLUME,
du MERCURE DE FRANCE, etc.



PACOLET

Et les mille et une nuits



I

APRÈS l'*Histoire de Valentin et Orson* dans une vieille édition sans date de Lille (Fourray, successeur de Pillot), « Esclarmonde avoit un nain qu'elle avoit nourri dès son enfance, gardé et mis à l'école; icelui avoit nom Pacolet, de grand sens et de subtile engin étoit plein, lequel à l'école de l'oye (sic) de tant avoit appris l'art de négromancie, que pardessus tous les autres, il étoit le plus parfait sur cette matière, car par son enchantement il fit et composa un petit cheval fait de bois et en la tête avoit artificiellement une cheville, qui étoit tellement assise, que chaque fois qu'il montoit sur son cheval pour aller en quelque endroit, il tournoit la dite cheville au lieu où il devoit aller, et tant il se trouvoit en la place et sans danger, car le cheval étoit de telle façon, qu'il s'en alloit par l'air aussi soudainement et plus légèrement que nul oiseau ne sauroit voler » (p. 64).

KEIGHTLEY (1), qui a eu la chance de voir un texte plus correct, dit que « Pacollet, à l'école de Tolède, avait appris tant de l'art de la nécromancie... » Et nous savons ainsi ce que veut dire cette école de l'oye, si étrangement défigurée dans le texte reproduit plus haut (2).

Le roman de Valentin et Orson, composé probablement au XV^e siècle, fut bientôt populaire et on cite partout Pacolet; par exemple RABELAIS, dans son *Pantagruel*: « Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soit legier, et feust ce Pegase de Perseus, ou Pacolet, que devant eux je n'eschappe guillard et sauf » (livre II, chap. 24).

(1) *Tales and Popular Fictions, Their Resemblance and Transmission from Country to Country*. — London: Whittaker and C^o, Ave-Maria Lane. 1834, p. 78.

(2) Sur l'école de sorcellerie de Tolède et d'autres, moins célèbres, voir notamment *John Dunlop's Geschichte der Prosadichtungen... Aus dem Englischen übertragen...* von Felix LIEBRECHT. Berlin. 1851, p. 143 et 479.

ssi en parle deux fois; dans sa 5^e épître, il mentionne, « le bon cheval du gentil Pacollet » et, dans sa 45^e, il parle du cheval de Pacollet » (1).

À la même époque, on trouve un monologue de « M. Hamour de maistre Aliborum, cousin germain de » (2).

dans le *Pédant joué* de CYRANO DE BERGERAC, Chas-apprend que « si je marche, c'est en juif errant; si je Pacolet; si je vole, c'est en Dédale ».

90, MADAME DE SÉVIGNÉ, se louant d'un courrier, se peut « souhaiter un plus joli pacolet ». (*Dict. de Littré*,

olet passe-t-il bientôt en proverbe. D'après OUDIN (3), on dit : « Il faudrait avoir le cheval de Pacolet pour aller en-là ». D'après QUITARD (4), « on dit aussi il faudrait le Pacolet quand on veut exprimer le désir de franchir l'intervalle par lequel on est séparé d'un lieu éloigné où l'on est déjà ». Et Littré : « C'est le cheval de Pacolet, c'est va très vite » (5).

Présent, le Pacolet est resté ou bien l'enchanteur qui a le cheval, ou le cheval lui-même. (RABELAIS, QUITARD.) Il ne tarde pas à se modifier.

Les de nos vieux poètes, dit QUITARD, ont donné quelque chose de Pacolet au cheval Pégase. » Et cet usage s'est bien. Le nom de pacoulet, dit HONNORAT, dans son *provençal-français ou dictionnaire de la langue d'oc, moderne* (Digne, 1847), « désignait autrefois le cheval

en Angleterre, on est allé plus loin encore. L'auteur du *conte*, fait de Pacolet son bon ange; c'est un enfant qui n'a rien de plus ici-bas (6).

Dans nos régions, se produit une transformation plus intéressante. Le Pacolet devient un talisman. Sur ce sujet, on lira avec intérêt le travail de M. STECHER (dans le *Bulletin de la Société de Littérature wallonne*, 1^{re} série, III, 2^e partie,

ENBERG, *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, II, p. 744.

, XVI, p. 503-507.

françaises, p. 93.

le pacolet. Dans *Bulletin du bibliophile* de TECHENER, XIV, p. 444.

c'est à dire ici que Pacolet est aussi un nom propre. C'est ainsi que le pied du prince de Condé. (BOULEAU, *Épître IX*, vers 174.)

que française, IV, p. 193-194.

GRANDGAGNAGE ne dit pas tout et s'il accorde, à notre avis, autorité à REMACLE, au moins donne-t-il le fruit de recherches nouvelles et des indications que d'autres n'ont pas connues.

II

Voilà une esquisse de l'histoire du mot de Pacolet. Mais quelle l'étymologie?

STECHER, tenant compte de la ressemblance des noms, rap-Paque, Paquot, Paquet; mais il n'explique pas sa conjecture. Ses commentateurs de Rabelais, ESMANGART et Eloi JOHANNET, voient dans Pacolet un diminutif de Pégase; mais DE NBERG s'étonne, à bon droit, de cette étrange imagination (2). Ce leur plaît cependant plus qu'une autre, qu'ils proposent : ils ont songé à *paco*, vigogne, parce que cet animal porte des paquets, *paca*.

ROUSSE (1874) et LITTRÉ (1877) ont trouvé mieux. Ils recourent à Podcholyk, espèce de valet militaire d'un hussard ou d'un soldat d'armes; grands voleurs, les pacolets étaient les diables des gentilshommes. » (Littré.)

Entre « podcholyk » et « pacolet », il n'y a que la ressemblance de quelques lettres : si cela suffit pour dériver un mot de l'autre, on peut dire tout. Puis LAROUSSE et LITTRÉ oublient de nous dire quand, où et comment les Français ont eu l'occasion d'emprunter un mot aux Polonais pour l'introduire dans un roman national de chevalerie : mais, cependant, importerait-il de le savoir.

Enfin, évidemment, aucune de ces étymologies ne peut se défendre. Mais, cependant désespérer et croire, avec M. STECHER, qu'il n'y a rien de mieux à dire, c'est être sorcier pour en dire le dernier mot? »

Il nous semble que, sans prétendre si haut, il est possible de faire une nouvelle tentative dans une voie encore inexplorée.

En fait, comme le *Dictionnaire de l'Académie* n'accueille pas le mot de Pacolet, probablement parce qu'il est technique, il existe cependant dans le langage populaire un mot qui sert comme terme de pêche. D'après GATTEL (*Dictionnaire technique de la langue française*, 3^e édit., 1819), c'est une « cheville » à amarrer les libans, à l'extrémité des paux ou boutehors qui sont attachés à la poupe et à la proue de la tartane ». LAVEAUX (*Nouveau dictionnaire de la langue française*, 1828) dit la même chose, sauf qu'il change le mot de *paux* en *baux*. BOISTE, POITEVIN (1860) et LITTRÉ donnent également le mot avec le sens de cheville.

WALLONIA

ts, soit le roman de *Cléomadès* édité par VAN uisse que le comte DE TRESSAN (2) en a donnée, né du poème encore inédit de Girard d'Amiens, fait connaître dans l'*Histoire littéraire de la*

ont fait cette comparaison n'ont pas hésité à . Tels sont DE MARTONNE (4), KEIGHTLY (5), (7). Et l'on ne comprend pas que VAN HASSELT tégoriquement que « ce n'est là qu'une simple LEY), qu'il serait fort difficile de justifier » (8). nchante, qui aura égaré plus d'un chercheur, ne admet que VAN HASSELT n'a jamais lu l'histoire ans les *Mille et une nuits*.

V

les plus incrédules, il suffira de résumer ici le font connaître les textes arabes.

présentent deux formes différentes, dont la Galland s'écarte assez bien.

dans les éditions de Boulàq (9), dans celle de celle de Bombay (11). Ces textes sont identiques, le Bombay a quelques fautes et que, dans celui notamment, signaler quelques minimes suppress- élément traduit le texte de Boulàq, en y ajoutant hrases du texte de HABICHT ; il les signale, otes (12).

Cléomadès, par Adenès Li Rois publié pour la première it de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, par André 1865-1866. 2 vol. in-8°.

te de Tressan, précédées d'une notice sur sa vie et ses n... Paris. 1822. III, p. 255-298.

de la France, XXXI. p. 171 et suiv.

société royale des Antiquaires de France, X, p. 395-403.

14.)

uits. (Edition du Panthéon littéraire), p. 610.

d One Nights. 1865, II, p. 491.

p. 189-201.

te de Boulàq que BURTON a suivi. Quant à HENNING, son ore le conte en question.

les traducteurs des *Mille et une nuits* ne se passent pas 'indiquer toujours le texte qu'ils suivent et les altérations permettent ; c'est rendre l'étude des *Mille et une nuits* eur qui n'est pas arabisant.

D'après ces textes, voici le résumé du conte :

A un roi, qui a trois filles et un fils, trois savants présentent un jour, l'un, un paon d'or, qui crie les heures ; l'autre, une trompette qui sonne quand un ennemi entre dans la ville ; le troisième, un cheval magique de bois d'ébène. Ils demandent, en échange, la main des princesses.

Le roi accepte le paon et la trompette. Son fils, à qui le savant dit de toucher une cheville pour monter, fait l'essai du cheval et s'envole. Désirant descendre, il examine le cheval et découvre qu'il faut frotter la cheville de l'épaule gauche.

Il descend alors sur la plateforme d'un beau château d'abord désert, mais qui s'anime quand arrive la fille du roi, à qui il sert de lieu de plaisance. Le prince se jette immédiatement sur l'eunuque et le renverse ; la princesse, croyant que l'étranger est le fils du roi de l'Inde qui vient de demander sa main et qu'on a repoussé à cause de sa laideur, et le trouvant beau, se précipite dans ses bras.

Le roi, averti par l'eunuque, accourt. Furieux d'abord, puis rempli de crainte, il reproche au prince de ne pas avoir ouvertement demandé la main de sa fille et le menace de le faire tuer. Mais le prince, lui représentant que sa mort laissera planer des soupçons sur la princesse, lui offre soit un combat singulier, soit une lutte contre toute l'armée ; s'il est vainqueur, il sera digne de devenir son gendre.

Le lendemain, l'armée s'assemble. Le prince réclame son propre cheval ; étonnement de tous en voyant qu'il se trouve sur le toit et qu'il est fait de bois. Le prince ayant fait écarter les troupes, monte en selle et disparaît dans les airs ; on le prend pour un magicien. Mais la princesse est profondément affligée de son départ et son père ne parvient pas à la consoler.

De retour dans son pays, le prince fait délivrer le sage de la prison où on l'avait enfermé ; on le comble de présents, mais on lui refuse la main de la fille du roi, à son grand dépit.

Epris de la princesse, le prince n'écoute pas son père qui voudrait qu'il ne se risquât plus sur ce cheval dangereux et repart le soir. Il se présente à la princesse, toujours malade, et la décide sans peine à l'accompagner. Le père, averti de la fuite de sa fille, prie en vain les amoureux de revenir ; la princesse, que son ravisseur interroge à ce sujet, déclare qu'elle préfère le suivre.

De retour au pays, le prince descend dans un jardin du roi et y laisse la princesse avec le cheval.

Il annonce son arrivée à son père, qui fait préparer un magnifique cortège pour aller chercher sa future bru. Mais le prince, revenu au jardin, ne trouve plus son amie et apprend des gardiens qu'il n'est venu d'autre personne que le sage persan, en quête d'herbes utiles ; il se rend compte qu'il a voulu se venger du traitement que le roi lui a fait subir.

Venu, en effet, pour chercher des plantes utiles, les parfums que répand autour d'elle la princesse l'ont mis en éveil ; il retrouve son cheval en bon

état, voit la princesse et comprend tout. Se disant envoyé par le prince pour la mener à un autre jardin et lui expliquant qu'on l'a choisi si laid par jalousie, il inspire confiance à la jeune fille et l'enlève sur le cheval. Il avoue tout alors et elle se désole. Descendu avec elle dans une prairie du pays de Roume, il est trouvé par le roi du pays qui chasse aux environs et qui refuse de croire qu'il soit le mari de la princesse, comme il le prétend malgré les dénégations de sa victime ; aussi est-il battu et jeté en prison.

Quant au prince, il s'est mis à la recherche de sa fiancée et de pays en pays, il arrive au royaume de Roume. Dans un khan, il apprend par la conversation de marchands la venue du sage et de sa victime ; informé de la ville où ils se trouvent, il s'y rend et y parvient le soir.

D'après la coutume du pays, où l'on demande aux étrangers ce qu'ils sont et ce qu'ils savent, on le conduit à la prison, parce que le roi ne reçoit pas à cette heure tardive. Mais les geôliers, charmés de sa beauté, ne l'enferment pas et le font manger avec eux. Apprenant qu'il est persan, ils lui parlent d'un compatriote, qui ne fait que pleurer ; s'il était savant comme il l'assure, il guérirait la princesse captive chez le roi.

Le prince, entendant ces nouvelles, espère trouver un arrangement qui le mène à son but. Quand on le renferme le soir, il cause avec le Persan, qui lui raconte son aventure et qui regrette d'avoir aspiré à ce qui ne lui convenait pas.

Conduit le lendemain à l'audience, le prince se fait passer pour médecin. Il obtient d'aller voir le cheval, sous prétexte qu'il peut en avoir besoin pour la cure, mais, en réalité, pour s'assurer s'il est encore en bon état ; puis, mis en présence de la princesse que le roi aime mais qui feint la folie pour échapper à tout péril, il se fait connaître et l'engage à bien accueillir le roi pour lui faire croire qu'il a amélioré son état. Elle reçoit donc bien le roi, ainsi que ses gens, et on l'orne pour la mener au bain.

Sous prétexte d'assurer à jamais sa guérison, le faux médecin demande qu'on la conduise, ainsi que le cheval, au lieu où on les a trouvés : il y tuera l'esprit qui possède la malade et la ramènera sur le cheval.

En présence de l'armée, qui se tient à distance, il monte sur le cheval, y attache la princesse et part avec elle. Le roi attend un demi-jour et ce n'est qu'à la longue que ses courtisans le consolent en le félicitant d'avoir échappé à ce magicien.

Retour du prince en Perse. Fêtes, mariage. Le père a soin de briser le cheval. On informe le beau-père et on lui envoie des cadeaux ; il se réjouit des événements et reste en correspondance avec son gendre. Celui-ci succède bientôt à son père et règne heureusement.

VI

Cette forme du conte comme nous venons de le résumer ne nous semble pas être la forme primitive et nous trouvons plus d'une maladresse due au rédacteur.

Ainsi, bien que l'enchanteur qui a fabriqué le cheval soit fort

sa forme est d'autant plus intéressante qu'elle se rapproche plus de celle qu'ADENET et GIRARD ont connue et suivie. en juge :

du nouvel an, trois savants présentent au roi de Perse Sâbôr, sciences, des objets merveilleux. Le premier, qui est indou, ure d'or tenant une trompette qui sonne quand un espion entre et le fait tomber mort. Le deuxième — un grec — apporte un entouré de vingt-quatre poussins ; à chaque heure, il pique poussins et, à la fin du mois, ouvre le bec pour y laisser voir une nier est persan ; il produit un cheval d'ébène (âbnous) qui fait our, un voyage d'une année.

faite, le roi accepte ces cadeaux et accorde aux trois savants la illes, comme ils l'ont demandé.

persan est vieux et hideux, d'après la description qu'on en fait. se désespère. Survient son frère qui, mis par elle au courant, roches au roi. Le Persan, qui est présent, conçoit une haine tre le prince.

ayant assuré son fils que s'il voyait le cheval, il l'admirerait, on e prince émerveillé l'enfourche, mais ne peut le faire bouger ; le it de frotter la cheville et le prince disparaît dans les airs. Le roi l'enchanteur lui ayant dit qu'il ne reverrait plus son fils, qui, ne lui a pas demandé comment il pourrait descendre et à qui il e dire, il le fait jeter en prison.

ce, qui est fort avisé, comprend le danger de sa situation et emps la cheville qui fait descendre. Il plane au-dessus d'une ir, arrive sur la plateforme d'un château. Il descend, voit un lormi auquel il prend son sabre sans l'éveiller et, après avoir il trouve, pénètre dans une salle, où, sur un lit, dort une belle l lui baise la joue et, quand elle s'éveille, lui dit que son père ec lui ; elle le croit, son père l'ayant, en effet, promise à l'un e la ville. Les suivantes, s'éveillant à leur tour, courent pré- que. Mais le prince l'ayant repoussé, il va avertir le roi.

t en fureur, il veut tuer le prince ; mais celui-ci lui représente st fait est fait ; qu'il fera tort à sa fille en le tuant et en faisant rtout qu'on a trouvé un jeune homme chez elle. Mieux vaudra le seul toute l'armée du roi ; s'il est tué, il sera puni de sa faute ; eur, il sera, pour le roi, un gendre avouable.

accepté et, le lendemain, le prince réclame son cheval, l'enfourche dans les airs. Le roi croit détacher sa fille de l'inconnu en i avec mépris ; mais il s'aperçoit que rien ne peut la consoler. u prince, il rentre chez son père, chez qui tout est en deuil. sieurs jours on fête joyeusement son retour inespéré. Mais u jour chanter des vers où il est dit, notamment, que l'absence oublier, ses regrets s'éveillent et, se cachant de son père, il ice au cheval enchanté, chez la princesse.

VIII

Comme nous l'avons déjà dit, en comparant avec ADENET ou GIRARD cette seconde forme du récit, on verra sans peine qu'elle se rapproche beaucoup plus du texte suivi par les deux poètes que celle qui nous a été conservée dans l'édition de Boulàq.

Elle ne nous semble toutefois pas représenter complètement le texte connu au XIII^e siècle.

D'abord sa perfection artistique nous prouve que c'est le *refacimento* d'un homme de talent, tandis que la version de Boulàq est le résumé d'un écrivain plus soucieux de conserver les faits qu'il a entendu conter que de concevoir et d'exécuter une œuvre vraiment littéraire (1).

Puis, il y a une suppression, qui semble voulue. D'après le texte de Boulàq, le prince, arrivé dans le pays où séjourne la princesse captive, est informé d'abord par des gens qui causent, puis par le magicien emprisonné. Ce double épisode devait figurer dans le texte suivi par ADENET et par GIRARD, puisque le premier choisit les conversations des gens, et l'autre les révélations de l'enchanteur, supprimant tous les deux un des deux épisodes, parce qu'ils y voyaient une superfétation.

IX

C'est avant 1285 qu'ADENET-LE-ROI écrit le *Cléomadès*, dont il dit tenir le sujet de Marie de Brabant et de Blanche de France, qui était veuve de l'infant de Castille, Ferdinand de la Cerda, et qui avait longtemps habité l'Espagne.

Entre 1285 et 1291, GIRARD D'AMIENS traite le même sujet, dans *Méliacin*, le connaissant par l'intermédiaire de Marguerite de France et de Gaucher de Châtillon, comme le conjecture ingénieusement M. G. PARIS (2).

La donnée fondamentale des deux poèmes est identique et c'est le conte du cheval enchanté. Mais les poètes l'ont allongée par des

(1) Aucune forme du conte ne nous semble supérieure à celle de l'édition de HABICHT et, comme valeur artistique, c'est la traduction de GALLAND qui vient en seconde ligne. Le texte de l'édition de Boulàq est gauche et les œuvres d'Adenet ou de Girard, qui a beaucoup moins de talent qu'Adenet (*Hist. litt.* p. 193) semblent bien loin d'être parfaites.

On dirait que ce conte a toujours porté malheur aux imitateurs. Quelque grand bien qu'on puisse penser du talent poétique de Platen (BESSON, *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1894, p. 265-266), il faut bien reconnaître qu'en mêlant, dans son poème des Abbassides, au sujet du cheval enchanté des épisodes de Camaralzamane, de Zaynalasname, de Sindbade, etc., il a plutôt fait preuve de pauvreté d'imagination : la donnée primitive est assez riche par elle-même et paraît susceptible d'un beau développement poétique.

(2) *Hist. litt. de la France*, p. 190-191.

épisodes — d'ailleurs différents — parce que, à cette époque, les poèmes devaient être démesurés : c'était une condition ou, tout au moins, une beauté du genre.

Girard a-t-il copié Adenet, comme l'a fait croire la ressemblance de son œuvre avec celle d'Adenet ! M. G. PARIS donne d'excellentes raisons pour la négative. Mais on pourrait arriver à la même conclusion, et avec plus de certitude encore, par une autre voie.

En se fondant sur la comparaison que fait M. G. PARIS (1), on constate, entre les deux poèmes, des différences assez grandes en ce qui concerne la donnée principale.

Notons seulement que le *Cléomadès* se passe surtout en Europe et que le *Méliacin* nous ramène en Asie.

Ensuite, que Cléomadès rentre en possession de son cheval lors de son premier voyage, parce qu'il demande à mourir sur ce cheval, comme il sied à un chevalier de ces temps ; Méliacin, au contraire, comme dans le conte arabe, offre de combattre toute l'armée du roi.

De ces différences, on peut conclure que GIRARD a suivi plus fidèlement son modèle ; s'il avait seulement imité ADENET, il aurait bien pu modifier certains faits, mais non faire coïncider ces modifications avec la source même à laquelle Adenet avait puisé.

Il a donc connu la même source qu'ADENET.

X

Il n'est pas sans intérêt de savoir quelle est cette source commune des deux poèmes du moyen-âge.

Ce n'est certainement pas une traduction du conte arabe. En effet, le *Cléomadès* et le *Méliacin* contiennent un épisode commun : celui d'un combat judiciaire livré par le héros, en cause de plusieurs suivantes de l'héroïne.

Dans le conte arabe, quelle que soit sa forme, il n'y a pas trace de ce combat judiciaire.

Il ne reste donc plus alors qu'à admettre l'existence d'un poème antérieur, qui serait le document communiqué à ADENET et, plus tard, à Girard.

Or, l'existence d'un poème espagnol de ce genre nous est attestée par le comte DE TRESSAN. « Le roman de Cléomadès, dit-il, est très ancien ; j'en ai vu un exemplaire en vers espagnols dans la bibliothèque d'un savant, qui fait le meilleur usage des trésors qu'il a rassemblés. Il en existe aussi deux traductions du commencement du seizième siècle, l'une en espagnol, l'autre en français. »

(1) P. 183-184.

Malgré les circonlocutions énigmatiques dont DE TRESSAN aime à se servir, comme on le faisait de son temps par horreur pour les renseignements précis, il faut reconnaître dans le savant qu'il cite DE PAULMY, dont la bibliothèque est devenue celle de l'Arsenal.

Peut-on rejeter ce témoignage si précis au sujet de l'existence du poème espagnol? Nous ne le pensons pas, car de Tressan n'avait pas l'habitude d'affirmer ce qui n'est pas et on se demande, d'ailleurs, quel intérêt, quel motif il aurait pu avoir ici pour ne pas dire la vérité.

Et qu'on n'objecte pas les infidélités dont il est coutumier dans ses résumés; en cela, il était de son temps et de son pays, où, sous prétexte d'« accommodation au goût français », on se faisait un vrai devoir de mutiler les œuvres littéraires anciennes ou étrangères.

XI

Ce poème espagnol contient, nous l'avons vu, l'épisode du combat judiciaire; il en contenait probablement d'autres encore qu'Adenet et Girard auront reproduits. Donc, ce n'est pas une traduction pure et simple du conte arabe; c'est déjà un *rifacimento*.

Mais ce *rifacimento* suppose une traduction antérieure du conte arabe en espagnol; car la reproduction exacte de tant de détails doit faire admettre une source écrite et semble exclure l'hypothèse d'un conte connu au poète par la tradition orale seulement.

Ce conte avait-il été traduit seul de l'arabe ou ne faisait-il pas plutôt partie d'une version plus ou moins complète de la collection des *Mille et une nuits*, telle qu'elle existait alors?

Nous penchons à admettre l'existence d'une traduction de toute la collection, dont des découvertes ultérieures permettront peut-être un jour de reconstituer la composition.

Dès maintenant, d'ailleurs, à ce conte du Cheval enchanté, qui a dû y figurer, nous pouvons ajouter sur la liste de la traduction présumée l'histoire du *Dormeur éveillé*.

En effet, un manuscrit du comte LUCANOR, celui qui appartient au comte de Punonrostro, donne, sous le n° 54, un fragment d'un conte qui est certainement dérivé de celui des *Mille et une nuits* (1).

Ce récit ne figurant que dans l'un des manuscrits du comte Lucanor, on ne peut l'attribuer avec certitude à l'auteur de ce livre (ce qui nous reporterait déjà à l'an 1335) (2). Mais, en tout cas, on

(1) Voir ma *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*. II. KALILAH, p. 162.

(2) AMADOR DE LOS RÍOS. *Historia crítica de la Literatura española*, IV, p. 271, note.

remonte jusqu'au ^{xv}^e siècle, puisque le manuscrit en certainement de cette époque (1). Et, vu les modifications du conte, il faut admettre un long intervalle entre sa publication et son modèle.

L'existence d'une ancienne version espagnole explique aussi les emprunts faits par le roman de *Pierre et le lion* aux *Mille et une nuits* et la ressemblance de *Joconde* de la collection arabe (2); car c'est surtout par l'Espagne faite la communication du monde musulman au monde chrétien.

A cela on pourrait objecter qu'on ne connaît aucune version présumée et que nul ne la cite.

Mais cette objection ne tient pas quand on se rappelle que dans les pays au monde on n'a aussi fréquemment et aussi systématiquement qu'en Espagne brûlé des livres et des manuscrits.

XII

Sans s'arrêter aux *Mille et une nuits*, on peut remonter plus haut et chercher l'origine du conte dans l'Inde. Mais nous croyons ne pas devoir aborder cette question (3); car nous craignons d'avoir déjà abusé de la patience du lecteur : peut-être trouve-t-il que le cheval de Pâcolet n'est pas trop loin.

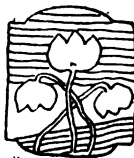
VICTOR CH

(1) *Ibidem*, III, p. 536, note 1.

(2) Voir GRAESSE, *Lehrbuch*, II, 3, 1, p. 321. — (*Œuvres de J. de M. Henri REGNIER*, IV, p. 17. — AMARI, *Soliman et mota' ossiano ou le prince et la princesse*, 1851, p. LXII-LXIII.

On sait maintenant que le cadre des *Mille et une nuits* était connu avant l'ARIOSTE; on en retrouve, en effet, une forme plus exacte (xiv^e-xv^e siècle). Voir PIO RAJNA, *Di una novella ariostea e del suo tale attraverso ad un nuovo spiraglio*. Dans *Atti della reale Accademia di Torino*, Seria quarta. Rendiconti. Volume V. 1^o semestre (1889), p. 268-277.

(3) On trouvera des données sur ce point dans la partie de l'ouvrage qui est consacrée aux *Mille et une nuits* et qui ne tardera pas à paraître.



Les garçons de chez nous

ROMANCE

Chant

Ce sont les garçons de chez nous Ce sont les garçons de chez

Piano

nous

Quand ils ont bu qu'ils sont bien

sacés Quand ils ont bu qu'ils sont bien sacés Ils s'en i-ront de-dans la

WALLONIA



I

Ce sont les garçons de chez nous, (*bis*)
Quand ils ont bu qu'ils sont bien
saouls, (*bis*)
Ils s'en iront dedans la guerre
Sans dire adieu à leur maitresse.

II

**Mais quand la guerre est bien finie
Chacun retourne à son logis,
A son logis de chez son père :
Bonjour mon père où est chère?**

III

Elle est dedans sa chambre en haut
Dessus son lit à blanc rideau
Dessus son lit elle se repose
Dedans sa main tient une rose.

IV

Ma mie faites-moi ur
De quoi voulez-vous
De trois à quatre bou
Un romarin mis à la

V

Sur le pavé j'ai bien
Mon épée blanche à
Et mon fusil sur mor
Et mes amours c'est

VI

Ma mie prêtez-moi v
Qu'il soit orné d'un r
Sera pour essayer m
Les larmes qui tombe

Chanté en 1892 par Victor Bronckart, de Rocour. — C
premiers vers de chaque couplet doit être répété. — O. C.

Accompagnement, par M. Pierre VAN DAMME.

TYPES POPULAIRES

Zabai li r'côpresse

Une pièce de théâtre récemment représentée à Liège (1) a rappelé l'attention sur les événements politiques de 1830. Elle a mis en scène certains personnages réels bien connus des Liégeois; leur nom a immédiatement suscité un grand nombre d'anecdotes et de souvenirs, et la célèbre *Zabai* (entre autres Isabeau) a été particulièrement à l'ordre du jour.

Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de confirmer ici ce que nous savons véritablement de cette *Zabai* que le dramaturge nous montre jeune, belle, sentiments élevés et généreux, de cœur noble et désintéressé. C'est que *Zabai* représente à Liège le type de la « femme du marché », de la *r'côpresse* ou « revendeuse » de légumes.

Mais, comme on peut le penser, cette actualité palpitante n'a pas été reproduite l'un ou l'autre journal local à des recherches ou à quelque œuvre. La besogne s'est trouvée ainsi faite (2) et nous pourrions nous contenter de reproduire à peu près intégralement ce qui a été déjà écrit sur

Zabai n'était déjà plus, en 1830, la belle et toute jeune fille qu'est la protagoniste du drame joué au Gymnase. Prit-elle une part quelconque et personnelle aux événements de la Révolution à Liège? M. Hock (3) ne le croit pas. Il a également l'avis d'un combattant de 1830 auquel on l'a demandé. Certes, les femmes du Marché s'occupaient de la Révolution, comme de tous les événements. Mais leur intervention, sauf le trait qu'on va lire, se réduisait à des paroles violentes. On affirme que *Zabai* était à la tête d'une troupe de marchandes qui, un des jours de trouble, se trouvait réunie devant la rue Neuvice; toutes nos revendeuses portaient sur leur tête des sacs, des *mannes* (4). Passe une dame des environs qui les connaissait et qui leur dit : « Qu'allez-vous faire de ces *mannes* et ces sacs? » Et *Zabai* de répondre ingénument : *On va pîgi, èdon?* « On va piller, n'est-ce pas? » Elles avaient le moment.

Zabai n'était pas à la Halle aux Viandes, mais au Marché de l'Hôtel-de-Ville que *Zabai* était occupée. Elle fit la revendeuse, la *r'côpresse*, parcourant la ville, un panier sur la tête, allant de porte en porte offrir des légumes et lançant le cri de la rue qui a disparu : « *Dé cherfou, dé l'surale!* »

(1) 1830, par M. Georges MASSET, au théâtre du Gymnase, octobre 1897.

(2) Dans *La Meuse*, journal liégeois, n° du 14 octobre dernier.

(3) Le rédacteur du journal a simplement rapporté les détails de son article, d'une conversation avec M. Auguste Hock, l'auteur bien connu de plusieurs volumes sur les mœurs et coutumes bourgeoises à Liège.

(4) *Mannes*, sorte de paniers servant à transporter le linge, et qu'on nomme communément *banse à draps* — le terme de « manne » étant plutôt du faux-nez local.

De toutes ces dames du Marché, qui souvent se signalent par leur geste exubérant et leur langage pittoresque. Zabai était la plus célèbre. Sorte de virago, grande et sèche, traînant des savates éculées, elle représentait le type de la poissarde en toute sa splendeur.

Ainsi que M^{me} Angot, pas bégueule, forte en gueule, son style était relevé d'images et de figures d'une rare audace. Certains de ses mots et de ses répliques furent cités à cette époque comme spécimens de l'esprit populaire liégeois, gaulois et rabelaisien.

Et le souvenir de cette poissarde au geste prompt, au verbe haut, subsiste encore. Ecoutez une dispute entre femmes du peuple. L'une se fait-elle remarquer par sa violence, l'autre ne manquera pas de lui riposter : « Allez, Zabai ! » Le nom propre est devenu une épithète et une épithète peu aimable.

Inutile de dire que l'on prête à Zabai une foule d'anecdotes de haut goût ; tous les « bons mots » et les attitudes extravagantes qu'ailleurs on attribue à la poissarde se sont, à Liège, cristallisés autour de Zabai. C'est elle, dit-on à Liège, qui aurait institué le geste épique qui clôt toute discussion chez les femmes de bas étage, et par lequel elles se frappent — parfois à nu — d'un bras leste et d'une main large... le bas du dos ! Mais ce geste est de beaucoup plus ancien et plus répandu qu'on ne le pense, et les admirateurs de Zabai ne lui en doivent pas faire un titre de gloire tout-à-fait personnelle.

Zabai jouissait d'ailleurs d'une véritable popularité parmi ses collègues du Marché. C'était elle que la corporation choisissait pour la représenter lorsqu'il fallait se mettre en avant.

Voici une de ces circonstances les plus caractéristiques. Sous la domination hollandaise, l'Administration communale avait décidé la suppression des échoppes qui s'élevaient sur le Marché. Ces échoppes s'appelaient des *teutais*. La chose fit du bruit, vous le comprenez. Une chanson courut même la ville à ce sujet. Les marchandes protestaient avec véhémence contre cette mesure.

Disons tout de suite, avant de continuer l'anecdote et à la décharge de l'Administration d'alors, que ces *teutais* ne ressemblaient nullement aux légères tentes d'aujourd'hui, qui s'enlèvent en quelques secondes, laissant la place libre. Le nombre de ces auvents qui subsistaient de façon permanente était de beaucoup plus considérable qu'actuellement. En un mot, ils étaient fort laids, malpropres et très encombrants. Voici ce qu'en dit M. Hock dans sa description du Marché en 1823 : « Tout notre Marché en était rempli, à l'exception des abords des trois fontaines et des petits chemins entre les boutiques, si l'on peut appeler chemins les entre-deux où les femmes sans crinoline passaient difficilement. Ces échoppes avaient leur plancher et leur toit à pignon supporté par quatre *terrâs* en forme de colonnes ; elles étaient fixées au sol et mesuraient environ deux mètres carrés ; trois côtés étaient garnis de fortes planches, sur lesquelles on étalait les produits de la saison. »

Mais revenons à notre histoire.

Les *teutais* avaient donc disparu, lorsque l'on annonça la visite à Liège

du roi de Hollande, d'après certains; du prince d'Orange, d'après M. Hock. Les marchandes décidèrent de saisir l'occasion pour demander au prince leur rétablissement. Ce fut Zabai qui fut choisie pour présenter la requête. Elle ne se mit pas en grands frais d'imagination pour son discours. Au passage du cortège, elle s'avança : *Binamé prince, rindez-nos nos teutais, s'i v' plaît*, s'écria-t-elle. — Naturellement, le roi Guillaume — à moins que ce ne fût le prince d'Orange — ne comprenait pas le wallon. « Que veut cette femme ? » demanda-t-il. On lui expliqua le sens de ces paroles, pendant que Zabai insistait : *Nos teutais, binamé Sire, fez-les r'mette, allez, s'i v' plaît; fez veie, binamé, qui v' s'estez l' maisse*. « Faites voir, bien-aimé, que vous êtes le maître ! »

Le prince promit, dit-on, de s'occuper de la grave question des *teutais* et on raconte qu'à la suite de cette visite les auvents furent rétablis.

Zabai ne dédaignait pas de lever le coude. Dans les dernières années, ce péché mignon avait pris d'énormes proportions et elle se pochardait abominablement. Cependant, Zabai n'oubliait jamais sa prière à la Sainte-Vierge; vers les 11 1/2 heures du matin, on la voyait se diriger vers l'église Saint-Denis, et là, se traînant de son mieux et le plus d'aplomb possible, elle faisait une profonde révérence à la statue, puis elle prononçait à demi-voix l'audacieuse prière que voici :

*Oh! binaméye Marèye!
 Vos estez m' mère, dji sos vosse feye;
 Vos estez plainte di grâce,
 Et mi plainte di pèquet;
 Vosse fi est moêr so l'âbe dè l' creux,
 Et l' meune à Saint-Djilles, à djubet.
 Oh! binaméye Vierge Marèye,
 Qu'ès pous-dje don, mi, si dja si seu?
 Dji va co beure on d'mèye!*

Oh! bien-aimée Marie!
 Vous êtes ma mère, je suis votre fille;
 Vous êtes pleine de grâce,
 Et moi pleine d'eau-de-vie;
 Votre fils est mort sur l'arbre de la croix,
 Et le mien à Saint-Gilles, au gibet.
 Oh! bien-aimée Vierge Marie,
 Qu'en puis-je donc, moi, si j'ai si soif?
 Je vais encore boire un demi (verre)!

Il existe au quartier du Nord une rue Zabai, qui va de l'extrémité de la rue St-Léonard au quai de Coronmeuse. Elle est inconnue de beaucoup de Liégeois, mais certains prétendent devoir en attribuer le vocable à la célèbre revendeuse de légumes. Nous croyons savoir que l'origine de ce nom de rue est fort obscure, mais qu'il date de plus loin que l'époque où vivait notre Zabai. C'est du moins ce qui ressort des recherches d'un spécialiste, telles qu'elles sont parvenues actuellement (1). Encore un titre de gloire en moins pour la Zabai, mais il lui en reste assez !

O. C.

(1) Nous voulons parler de M. GOBERT, auteur d'un immense travail historique sur *les Rues de Liège*, en cours de publication. Le manuscrit de ce travail n'est d'ailleurs pas terminé.

REVUES DE FOLKLORE

Mélanges, recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages, fondé par H. GAIDOZ et E. ROLLAND (1877-1887), et dirigé par Henri GAIDOZ. — Tome IX (1898 et 1899). Livraisons bimestrielles in-4° de 16 p., dont 4 de garde. Un an : 12 fr. 50; un n°, 1 fr. 25. Paris, 2, rue des Chantiers,

Revue des Traditions populaires, recueil mensuel de mythologie, littérature orale, ethnographie traditionnelle et art populaire. Organe de la Société, dirigé par Paul SÉBILLOT. — 13° année; livraisons mensuelles in-8° de 48 à 64 pages. — Un an : Belgique 17 fr.; pour les membres : 15 fr.; un n°, 1 fr. 25. — Bureaux : 80, boulevard St-Marcel, Paris.

The Journal of American Folk-lore, organe de la Society. Directeur : William Wells NEWELL. — 11° année; fascic. trimestriels 8° de 80 p. — Un an : 4 sh.; pour les membres : 3 sh. — Bur. : Cambridge, Mass., Etats-Unis.

Volkskunde, tijdschrift voor nederlandsche folklore, dirigé par Pol DE MONT et A. DE COCK. — 10° année. Livraisons mensuelles pet. in-8° de 20 p. Un an : 3 fr. Hoste, éd., Veldstraat, 46, à Gand.

Ons volksleven, tijdschrift voor Taal, Volks- en Oudheidkunde, dirigé par Josef CORNELISSEN et J.-B. VERVLIT. — 9° année; livraisons mensuelles pet. in-8° de 20 p. — Un an : 2 fr. 50. — L. Braeckmans, éd., à Brecht.

Cesky Lid, revue d'anthropologie, ethnographie, archéologie et folklore du peuple tchèque. — 7° année; livr. bimestrielles, 8° de 120 p. Un an : 10 fr. — Direction : C. ZIBRT, 12, Slupy, à Prague.

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde, dirigé par Karl WEINHOLD. — 8° année; fascicules trimestriels g^d in-8° de plus de 100 pages. — Un an : mk. 12. — Direction : Hohenzollernstr, 10, Berlin.

Revue d'Ardenne et d'Argonne, scientifique, historique, littéraire et artistique, publiée par la « Société d'études ardennaises ». — 5° année, 1897-98. Livraisons bimestrielles de 32 pages. — Un an, 5 fr. — Rédaction : 22, rue Gambetta, Sedan. Administration : 46, rue Gay-Lussac, Paris.

Schweizerisches Archiv für Volkskunde (organe de la Société suisse des Traditions populaires) dirigé par Ed. HOFFMANN-KRAYER. — Fascic. trimestriels de 80 p. 2° année 1898. — Un an, 8 fr. Pour les membres, 4 fr. — Direction : Freiestrasse, 88, Zurich, V.

Jadis, recueil archéologique et historique de tout l'ancien territoire de la Belgique féodale. 2° année; livraisons mensuelles, 8° de 16 p. Directeur : Amé DEMEULDRE, à Soignies (Hainaut). — Un an, 5 fr.

Der Urquell, eine monatschrift für Volkskunde. Directeur : M. Friedrich-S. KRAUSS, Vienne (Autriche), VII/2 Neustiftgasse, 12. — 2° année. Livr. mensuelles, 8° de 32 p. — Un an, 5 fr.

WALLONIA

RECUEIL MENSUEL DE FOLKLORE

FONDÉ EN DÉCEMBRE 1892 PAR

O. Colson, Jos. Defrecheux & G. Willame

Paraît le 13 de chaque mois par livraisons de 16 pages au moins, ornées de dessins inédits. Publie des études, relations et documents relatifs à la littérature orale, aux croyances et usages, et à l'ethnographie traditionnelle des provinces wallonnes; notamment des fac-simile d'images et dessins d'objets populaires, des chansons avec les airs notés, et des textes originaux de tous les parlers romans de Belgique, avec la traduction en français. Chaque document porte, dans la Revue, la signature de la personne qui l'a communiqué.

Pour ce qui concerne les abonnements, spécimens, changements d'adresse, etc., s'adresser de préférence à M. Jos. DEFRECHEUX, Administrateur de la Revue, 88, rue Bonne-Nouvelle, à Liège.

Pour ce qui concerne la Rédaction : envois d'articles et de documents détachés, rectifications, etc., s'adresser de préférence à M. O. COLSON, Directeur de la Revue, 16, Fond St-Servais, à Liège.

Abonnement annuel : Belgique, 3 francs. — Etranger, 4 francs.

Les nouveaux abonnés reçoivent les n^{os} parus de l'année courante.

Un numéro, 30 centimes.

OUVRAGES REÇUS

Langage et connaissance des Fleurs et Plantes wallons, par Joseph VRINDTS. — Chez l'auteur, 35, rue Basse-Wez, Liège. — Prix : 2 francs.

Le folklore de l'île de Rythnos, par Henry HAUTTECEUR. — Broch. couverture illustrée. Havermans, éd., Bruxelles.

Légendes et nouvelles de l'Entre-Sambre-et-Meuse, par J. CHOT. — Bruxelles, Lebègue et C^{ie}, éditeurs. Prix 2 fr. 50.

Rimembrances, poésies wallonnes, par Lucien COLSON. Edition de luxe illustrée. Prix 1 fr. 50. Quelques exemplaires sur papier couché, 3 fr. — Chez l'auteur, Lovaniste-Voie, à Vottem (Liège).

Théophraste Renaudot fondateur des Conférences et du Journalisme en France, par O. COLSON. Broch. 8^o avec trois fac-simile hors texte. — Prix : 1 franc.

Des presses de Math. Thone,
rue St-Jean-Baptiste, 13, Liège

Oraison à Saint-Hubert.	O. C.
LE FOLKLORE CHEZ NOS ÉCRIVAINS	
Quatre pseudo-légendes.	Joseph Vrindts.
RONDES A BAISERS	
Trois chansons de ronde	
Avec les airs notés	O. Colson.
BIBLIOGRAPHIE	
Ouvrage de M. Chauvin	Jos. Defrecheux.
Ouvrage de M. Vrindts.	O. Colson.
NOTES ET ENQUÊTES	
Vilain Machoucq	Clément Lyon.
Les Myrtilles	X.

LIEGE

Administrateur : JOSEPH DEFRECHEUX, 88, rue Bonne-Nouvelle.

Directeur : O. COLSON, 16, Fond Saint-Servais.

La Revue paraît le 13 de chaque mois.

Belgique : Un an, 3 fr. Un n° 30 c. — Union postale : 4 francs.

AVIS

Depuis le 1^{er} mai dernier, les bureaux de la rédaction
et l'adresse personnelle de M. Colson sont transférés à Liège
Fond St-Servais, 16.

LIBRAIRIE EDOUARD GNUSÉ

LIÈGE, RUE PONT-D'ILE, 51, LIÈGE

ABONNEMENT A TOUTES LES REVUES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ALLEMANDES, ANGLAISES
ET FRANÇAISES

Dépôt de WALLONIA, de la REVUE BLANCHE, de LA PLUME,
du MERCURE DE FRANCE, etc.

COLLECTION DE WALLONIA

1893 Nos livraisons de la première année forment un joli volume
broché de 224 pages, publié avec le concours de plus de
vingt-cinq collaborateurs. Il contient quarante airs notés et la première série
des dessins inédits de M. Aug. DONNAY. Prix net : 5 francs.

1894 Les fascicules de la deuxième année forment une élégante
brochure de la même importance, qui contient de nombreux
airs notés et des dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix net : 3 frs.

1895 Les livraisons de la troisième année sont réunies en un volume
de la même importance, qui contient nombre d'airs notés et
de dessins nouveaux. Prix : 3 francs.

1896 Le volume de la quatrième année, d'importance égale, contient
nombre d'airs notés et de dessins nouveaux, planches et fac-
similés. Prix : 3 francs.

1897 Le cinquième volume, outre les douze livraisons de l'année,
est accompagné de la table analytico-alphabétique des
matières parues depuis la fondation de la Revue. Ce volume, comme les
précédents, compte un grand nombre d'airs notés et d'illustrations diverses.
Prix : 3 francs.

Les trois derniers volumes pris en nombre, chacun : 2 fr. 50.

Les cinq volumes, pris ensemble : 15 francs.

S'adresser à l'Administration, 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège.



AUG 4 1838

CONTES DU HAINAUT

IV

L'histoire de Rougecul et de son sifflet

ROUGEUL, c'était un pauvre homme qui aurait à devenir riche.

Il est allé à Rome chercher une « feuille Rome » ⁽¹⁾. Il l'a plantée dans son jardin et elle devenue si haute, qu'elle est allée toucher la p du paradis.

Il est monté tout le long de la feuille de Ro

Il arrive à la porte du Paradis. Il « toque » :

« Qui est là ? dit saint Pierre.

— C'est Rougecul.

— Que viens-tu faire ?

— Je viens demander la charité. »

Saint Pierre lui donne un sifflet qui faisait *ravigoter* ⁽²⁾ les g que l'on avait tués.

Rougecul redescend tout le long de la feuille de Rome et rev sur la terre en montrant partout son sifflet.

On va le dire au Roi.

Le Roi envoie les gendarmes demander à Rougecul pour ach son sifflet. Le chef des gendarmes dit :

« Nous venons acheter ton sifflet, Rougecul, pour reporter Roi. Est-il vrai qu'il fait ressusciter les morts quand ils sont tués

— Oui, monsieur. Je m'en vais vous le faire voir ; mais vous laisserez aller jusqu'à mon grenier, avant. »

Rougecul monte dans son grenier où il cache son sifflet dan foin. Il prend un boyau plein de sang, le met au cou de sa femm ils sont descendus.

(1) La *feuille de Rome* est une plante. — le narrateur ne dit pas laquelle — atteint le ciel. Dans des contes similaires, c'est la *noine* (fève) qui atteint la hauteur.

(2) *Ravigoter*, signifie « revivre, ressusciter. »

WALLONIA

la faisant tomber par terre, il lui donne un grand coup de
i. Voilà le sang qui part et elle ne bouge plus. Rougecul prend
le sifflet et va souffler au derrière de sa femme.

qu'elle s'est *ravigotée*.

chef des gendarmes achète le sifflet et il le porte au Roi qui
ne cinq cents écus.

ait tuer alors une partie de son armée, va souffler à tous les
mme Rougecul; mais les soldats sont tous demeurés tués.

s gendarmes vont prendre Rougecul et le mener en prison. Ils
;

Rougecul, nous venons te prendre.

Monsieur, permettez-moi d'aller encore *toquer* une fois à la
u paradis. »

monte tout le long de la feuille de Rome. Il toque.

Qui est là ? demande Saint Pierre.

C'est Rougecul, répond-t-il.

Qu'est-ce que tu es encore venu faire ici ?

Je suis encore venu vous demander la charité.

Tu l'as eue hier, *qu'i* dit saint Pierre.

Je l'avais mise en dessous de mon tamis, mon chat l'a pris,
Rougecul.

Je vais te donner un baudet qui donne des crottins d'or et
t, mais tu ne reviendras plus. »

ugecul redescend tout le long de sa feuille de Rome, avec son
sur les épaules.

lit à sa femme en arrivant : « Va nettoyer les tables, femme,
à saint Pierre un baudet qui ch... de l'or et de l'argent. »

entre son baudet dans son étable en lui disant : « Ch..., ch....
de l'or et de l'argent. »

il en a tant eu qu'il n'a plus su le compter. Il aurait fallu un
') pour tout mesurer. Rougecul va trouver sa marraine qui
rvante chez le curé.

Marraine, veux-tu bien me prêter ton melle ?

Pourquoi faire, *hon ?* qu'elle répond.

Pour mesurer mon argent, *di-st-i*, Rougecul.

Ce serait encore plus vite pour mesurer tes poux, qu'elle lui
en se moquant.

Tu le verras tout-à-l'heure, marraine. »

ugecul s'en va mesurer son argent. Quand il a eu tout
, il fait entrer quelques pièces d'or dans les fissures du melle

Melle : double-décalitre, appelé aussi *setier*.

WALLONIA

et puis il va le reporter à sa marraine. Elle voilà qu'il en sort des pièces d'or.

Elle pense que Rougecul a volé, et elle envoie ses gendarmes.

« Rougecul, nous venons te prendre, tu a

— Eh ! monsieur, si vous le croyez, je avec vous autres. »

Ils le mettent dans un sac et le transporte

Mais les gendarmes avaient oublié de pre le pousser dans l'eau. Ils ont laissé le sac chercher une.

Rougecul entend son camarade berger qui de ses moutons ; il se met à crier et le berger

« Compère, qu'est-ce que tu fais là dedan

— Eh bien, compère, *qu'i* dit, on m'a devenir *mayeur* ⁽²⁾ et je ne sais ni lire ni écr tu conviendras mieux que moi pour être *may* toi, car il sera bientôt temps de donner ta sigr

Et le compère se met dans le sac à la pla que l'autre part au galop avec les moutons.

Les gendarmes arrivent, ils prennent le sa le jettent dans le *viri* ⁽³⁾, puis les voilà partis.

A quelque distance de là, ils voient Rou lui un grand troupeau de moutons.

« Tiens, Rougecul, disent-ils étonnés. N l'eau et maintenant te voilà ici avec des mout

— Ah ! vous m'avez bien *tapé* ⁽⁴⁾ peu a *rué* ⁽⁴⁾ un peu plus loin, j'avais un beau ca tandis que je n'ai qu'un petit lot de moutons. »

Les gendarmes sont retournés le dire au F

Il se fait jeter dans le *viri* avec tous personne n'est revenu.

Alors, j'ai acheté un petit chien de deux li dessus. Sa queue a cassé, j'ai mis mon doigt retourné ainsi jusqu'à ma maison.

Recueilli à Macon. — L'alinéa final est une for laquelle on termine tous les contes, dans la contrée.

(1) Chez nous, on appelle indistinctement sifflet « à vent, le sifflet, le chalumeau, la flûte.

(2) *Mayeur* : bourgmestre.

(3) *Viri*, « vivier, étang ».

(4) *Taper, ruer*, « jeter ».



PRIÈRES POPULAIRES

Voici la table des cinq premières années

Oraison à St-Hubert

est invoqué non seulement contre la rage et la foudre mais aussi contre le tonnerre. Et l'on connaît, en Ardennes et au pays de Verviers, une oraison adressée, notamment en temps d'orage.

variantes :

*Hubert qu'est ès
m'appelle — Qu'il
me veuille sôrts : —
Du tonnerre — Et de
l'éclair — Qu'elle ni
mauvaise bête courante (chien) —
Qu'elle ne puisse pas plus m'appro-
cher — Que la petite étoile du ciel.*

a) Monsieur St-Hubert qui est en sa chapelle — Qui m'appelle — Qu'il me veuille garder de trois choses : — Du tonnerre et de l'éclair — Et de la mauvaise bête courante (chien) — Qu'elle ne puisse pas plus m'approcher — Que la petite étoile du ciel.

Herve.

*Hubert qui sît ès
nos houque et
qui m'écoute de
l'ouïe — De
l'ouïe — Qu'il
me garde
du tonnerre —
De l'éclair —
Du mal de
dents — Du
mauvais serpent —
Des chiens enragés — Qu'ils ne
puissent m'approcher — Non plus
que les étoiles du ciel et du paradis —
Amen.*

b) Bon St-Hubert qui siège (est) en sa chapelle — Qui nous hèle et qui nous appelle — Qu'il me garde du tonnerre — De l'éclair — Du mal de dents — Du mauvais serpent — Des chiens enragés — Qu'ils ne puissent m'approcher — Non plus que les étoiles du ciel et du paradis — Amen.

Bastogne, Ardennes.

WALLONIA

Dans le Hainaut et le Brabant on connaît d' variantes françaises du même texte :

- | | |
|---------------------------------|---------------------|
| c) Grand St-Hubert | d) Bienheureux St-] |
| Qui est dans sa chapelle | Que le bon Dieu |
| Qui nous voit, qui nous appelle | [Contre] trois ch |
| Grand chien | Du loup et du se |
| Petit chien | Du mauvais chie |
| Passe ton chemin | Qu'il ne me puiss |
| Je ne te fais rien. | Plus que les étoil |

Halmout.

La prière du Hainaut qu'on vient de lire et qui not
niquée par M. Jules LEMOINE est communément récitée
Charleroi par les personnes peureuses qui font la r
chien errant : elle est, comme on voit, spéciale contre

Ar'nous là qui l' terre fève on grand pleu, nos hommes s'arrestît po pîp-r 'n' miette.

Mains li hâsse qu'is avît de rattrapper l' crolé cârpaî les tèm-tête trope qui po l' fer longue...

Qwand, d'on côp, sourdiha d'rant zels ine longue drève d'âbes âx vessèyes.

Nos saudârts érarés s'amusît à nahî d'rins les cohes.

Et, so l' tîmps qu' les bourrias fît petter les hîves plaintes d'air, Djôseph kidûhère si mamé foû dandjî.

Arrivés là où la terre faisait un grand pli, nos hommes s'arrêtèrent pour souffler un peu.

Mais la hâte qu'ils avaient de rejoindre le bouclé gamin les hantait trop pour la faire bien longue...

Quand, d'un coup, surgit devant eux une longue drève « d'arbres aux vessies. »

Nos soldats, étonnés, s'amusèrent à fureter dans les branches.

Et, sur le temps que les bourreaux faisaient éclater les capsules pleines d'air, Joseph conduisait son bien-aimé hors de danger.

L'OEILLET DES POETES

Bouquet-tot-fait « Bouquet-tout-fait »

On raconte qui l' Bouquet-tot-fait a stu apicerté so l' terre par les fis d' l'Avierge.

On djou qui l' roÿetai areut volou aller quèrri dè feu à solo po ris-tchâffer ses frés, les autes oîhais, i vèya ses pauvès p'titès èles si broûler.

Et l' poussière di ses pleummes dimana ès l'espace, tèlmint qu'elle esteut lèdjère.

Mains les fis d' l'Avierge, tot-z'adhindant d'rès nos autes, les prindît avou zels.

Et Dieu, po riscompînsîr l' gèné-reus'té dè mamé p'tit roÿetai, fat djermi, foû des cîndes di ses plomes, li bouquet-tot-fait.

On raconte que le Bouquet-tout-fait a été apporté sur terre par les fils de la Vierge.

Un jour que le roitelet avait voulu aller chercher du feu au soleil pour réchauffer ses frères, les autres oiseaux, il vit ses pauvres petites ailes se brûler.

Et la poussière de ses ailes resta dans l'espace, tellement elle était légère.

Mais les fils de la Vierge, en descendant vers nous, les prirent avec eux.

Et Dieu, pour récompenser la générosité du gentil petit roitelet, fit germer, des cendres de ses plumes, le Bouquet-tout-fait.

LE PEUPLIER

Li Grand-Maisse vinève à pône dè fini les tchamps, les montagnes et les vâs, qwand i s' rapînsa qu'i n'areut rin d'alignî so l' terre po les aîces passer.

Le Grand-Maitre venait à peine de terminer les champs, les montagnes et les vaux, quand il se souvint qu'il n'y avait rien d'aligné pour les eaux passer.

*Li fou-st-adon qu'i planta des
lis plopes, tot d'hant : « C'est cisse
utilite d'âbes là qui mosturret
ôye à flots. »*

*Comme ci fout dit, ci fout fait; et
gtimps, bin longtimps, les hatlès
res gruzinît leus nosès respleus,
caressant les pîds des cis qui
ntîl l'gârd so leu passêdje.
Mains so ç'monde chal tot-à-fait
âte.*

*Li déluge vîna, et les plopes qui
f'arît gotte dishombrê de crêhe,
ridît l'tiesse tot reyant les âires
nter, monter et s' sîlârer tot avâ
îre.*

*Quimint, zels qu'arît stu mettou
par li Grand-Maisse po montrer
corant li pusai qu'i d'rève sûre,
allît tot d'on cîp esse raffûlès?
nâye!*

*Et d'sogne de displeire à Ci di
sur, nos âbes si mettît à crêhe, à
he, et les âires à monter à
îye.*

*Festeut ine pitié de vèyi cisse
aye.*

*Nos pauvres âbes si clintchît d'on
tê, si clintchît d' l'autre, afisse de
i fou d' terre; leus p'tits bresses
titchît rès l' cîr comme po voleur
vander s' cours à Dieu.*

*Mains Dieu s'arênt bin çou qu'i
e!*

*Et po l' djoî d'houge, les plopes
sont si grands et maigres, arou
s cohes qui s' sîlitchet d'rès les
lêyes, nos rapînsel co tot çou
les hommes ont souffri di ç' vîx
ps-là.*

Ce fut alors qu'il planta de petits
peupliers, en disant : « C'est cette
rangée d'arbres-là qui montrera la
voie aux flots. »

Comme ce fut dit, ce fut fait; et
longtemps, longtemps, les eaux ténues
gazouillèrent leurs mignons refrains,
en caressant les pieds de ceux qui
montaient la garde sur leur passage.

Mais sur ce monde-ci, tout se
gâte.

Le déluge vint, et les peupliers
qui ne s'étaient pas dépêchés de
grandir, perdirent la tête en voyant
les eaux monter, monter et s'étendre
parmi (sur) la terre.

Comment, eux qui avaient été mis
là par le Grand-Maitre pour montrer
au courant le sentier qu'il devait
suivre, ils allaient tout d'un coup
être recouverts? Jamais!

Et de peur de déplaire à Celui d'en
haut, nos arbres se mirent à croître, à
croître, et les eaux à monter à vue
d'œil.

C'était une pitié de voir cette
lutte.

Nos pauvres arbres se penchaient
d'un côté, se penchaient de l'autre,
afin de venir hors de terre; leurs pe-
tits bras se tendaient comme pour
vouloir demander secours à Dieu.

Mais Dieu savait bien ce qu'il
faisait!

Et aujourd'hui, les peupliers qui
sont si grands et si maigres, avec
leurs branches qui se tendent vers
les nuées, nous rappellent encore
tout ce que les hommes ont souffert
durant ce vieux temps-là.

Pseudo-légendes imaginées par M. Joseph VRINDTS et extraites de son ouvrage
gagr et abseignance des fleurs et plantes wallons. Liège, Gnisé, éd. 1898.

Sont seuls traditionnels : 1° le début de la première légende : origine du parfum
l'aubépine blanche; 2° dans la troisième légende : le fait que c'est le roitelet qui
allé dérober le feu du ciel. (Voir sur ce détail *Wallonia*, t. II p. 187) sur l'ouvrage
M. VRINDTS, voir ci-après bibliographie, p. 108.



RONDES A BAISERS

titre si exact et si joli est celui que donne dans *Le Livre des filles de campagne* ou *Veillées du r* l'éditeur Baudot, de Troyes, à « des refrains chante dans les petits jeux innocents, à un à il n'y a pas encore lieu d'appréhender que les c ne le soient pas toujours (1). »

On voit de suite qu'il s'agit de rondes qu jeunes gens et jeunes filles, ont passé aux fil Dans nos campagnes, il est rare qu'une soirée ne se termine p tels jeux qui prêtent à plus d'un joli tour malicieux, et par les se distraient même les personnes mariées.

La ronde s'appelle communément en Hesbaye *ronde dan* opposition avec *li longue danse* qui correspond au *crârnigne* Liège, ou à la « farandole » provençale. Et les chansons de s'appellent *chansons tournantes*, qu'il s'agisse de « rondes à bai de rondes de jeux, ou d'autres chants quelconques.

1. Qui mettrons-nous à la chandelle ?

1. Qui mettrons-nous à la chandelle Qui mettrons-nous à la
delle Mam'zelle X... parce qu'elle est belle M^{lle} X.... parce qu'
belle Nous l'y mettrons dondaine Nous l'y mettrons don-don Et rou
doux dé - pé - chez-vous Car vous êtes la plus bel - le

(1) Cité par NISARD, *Histoire des Livres populaires*, t. I, p. 298.

WALLONIA

ous nous à la chandelle	Qui mettrons-nous devant ses yeux
parce qu'elle est belle	M.... parce qu'est joyeux
ettrons, dondaine	Nous l'y mettrons, dondaine
ettrons, dondon	Nous l'y mettrons, dondon
doudoum' dépêchez-vous	Et roum'doudoum' dépêchez-vous
êtes la plus belle	D'embrasser la plus belle.

dre donné au premier couplet, la jeune fille citée quitte la ronde et se ilieu où elle reste debout et immobile, ce qui s'appelle « la chandelle »; couplet, le garçon désigné vient la rejoindre, et lui donne un baiser ils reprennent leur place et le jeu recommence pour d'autres. l le jeu se donne entre fillettes, on chante seulement le premier couplet, rniers vers deviennent : « dépêchez-vous d'embrasser la plus belle. » A t la jeune fille qui fait la chandelle, avise une de ses compagnes, et change de place avec elle.

2. *J'ai un beau bouquet de fleurs.*

J'ai un beau bouquet de fleurs A. qui le don-ne-rai -
e A mam'zelle i-ci tout près Il faut que je le don -
ie Dan-sez sau-tez Em-bras-sez celle que vous ai-mez

J'ai un beau bouquet de fleurs
A qui le donnerai-je
A Mam'zelle ici tout près
Il faut que je le donne
Sautiez, dansez
Embrassez celle que vous aimez.

se joue par des fillettes de la même façon que le précédent. Quand la aite de jeunes gens et jeunes filles, le couplet varie naturellement, et, t une jeune fille qui est dans le rond, la chanson parle de « Monsieur » au Mam'zelle », et de « celui » au lieu de « celle que vous aimez. » La o sexe différent choisie par celle qui est dans le rond change de place

3. *La plus gentille.*

La plus gentille à mon gré Je vais vous la pré-sen -

WALLONIA

tez Nous lui f'rons pas-ser bar - rière Ram

gère Ram'nez, ram'nez, ram'nez donc Vos

son 1. Gentille pas-tou - relle En-tr
2. Pre-nez une a - mie Au r

Et voyez au - quel votre cœur est t
Ju-rez d'être u -

bras-sez - vous

La plus gentille à mon gré
Je vais vous la présenter
Nous lui f'rons passer barri
Ram'nez vos moutons ber
Ram'nez, ram'nez, ram'ne
Vos moutons à la maison
Gentille pastourelle
Entrez dans ce rond tout
Et voyez auquel(le)
Votre cœur est bon
Prenez une amie
Au milieu du rond tout r
Jurez d'être unies
Et embrassez-vous

Ce jeu est exclusivement pratiqué par des fillets
sortir du rond la personne qu'elle a choisie, c'est-à-d
gré. » Elle lui fait « passer barrière » c'est-à-dire qu'el
en passant entre la directrice du jeu et sa voisine, so
les mains unies des deux danseuses. Après quoi l'on cha
et enfin, celle qui est à la chandelle doit choisir une co
avec qui elle change de place.

(Environ de Liège.)

IBLIOGRAPHIE

— *Bibliographie des ouvrages arabes ou publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1880* — les fabulistes. — Barlaam. — Antares et les — Liège, Vaillant-Carmanne. Leipzig, O. 1881. 151 pages. — Prix : 4 francs 50.

Table à nos lecteurs en leur faisant connaître le contenu de la *Bibliographie arabe*, que notre collaborateur CHAUVIN, vient de faire paraître chez l'éditeur

pour la collection des éditions et traductions de Louqmâne.

41 fables attribuées à ce personnage et, comme Barlaam, indique les fables identiques ou analogues dans les littératures. Vient ensuite le résumé de celles de 10 et de celles de Roustam, au nombre de 6, dont jusqu'à ce jour.

Le plus récent de plus nouveau, c'est une table de toutes les fables Arabes (p. 47-82), y compris le résumé de 60 fables tirées d'ouvrages arabes, non encore traduits en français. Cette raison, avaient échappé jusqu'à ce jour à l'auteur : il y en a, pourtant, plusieurs dans le nombre.

Les fables du livre célèbre de Baarlam, avec les rapprochements, doit également attirer l'attention de tous les lecteurs de littérature comparée.

Enfin la bibliographie du roman d'Antar, celle des romans de chevalerie et la liste des auteurs qui ont examiné les Arabes ont eu quelque influence sur l'histoire de l'Occident, soit celle de l'influence des romans écrits occidentaux du même genre.

Jos. DEFRECHÉUX.

WALLONIA

Langage et akseignance des Fleurs et Plantes wallons.
Joseph VRINDTS. — 1 vol. in-12. Gnusé, éditeur, Liège, 1898
Prix : 2 fr. 50.

Malgré sa langue parfois un peu fruste (et son orthographe assez irrégulière, la nouvelle œuvre de M. VRINDTS est une œuvre de vrai poète, on a fait ailleurs ressortir assez la haute valeur d'art. Elle est aussi un travail de folklore, et à ce titre, elle mérite d'être tout spécialement signalée ici.

Il ne s'agit nullement en effet d'une réédition wallonne habile masquée ou d'une adaptation de ces interminables listes d'emblèmes florentines, des petits livres de colportage, où la fantaisie est trop apparente. C'est bien un ouvrage original et local que celui-ci : il ne contient qu'une centaine de noms de plantes avec leur « langage », mais la tradition liégeoise ne paraît pas avoir connu d'autres emblèmes, et le tout a été recueilli personnellement par M. VRINDTS à bonne source populaire. On remarquera d'ailleurs que l'emblème wallon diffère assez souvent de l'emblème publié par les petits ouvrages du même genre qui nous viennent de France ; ainsi le lierre, pour ceux-ci, signifie : « je meurs et m'attache » ; pour le wallon, c'est « comment vivre sans vous ». Il y a une nuance.

Ce qui ajoute à la valeur folklorique de ce livre, on lui donne une valeur d'art, ce sont les commentaires et les *rimais* ou poèmes par lesquels l'auteur explique ou justifie les emblèmes. Qu'il touche toujours juste, est contestable, et l'on pourrait disserter sur certaines de ses gloses, exactes ou non, les justifications de M. VRINDTS séduiront toujours l'amateur d'art qui s'intéresse au folklore, par ce fait que, dans leur ingéniosité rarement factice, elles restent adéquates à l'esprit populaire qui a créé les charmants symboles du langage des fleurs.

Nous désirerions citer de nombreux exemples, mais force nous est de nous borner. Nous ne voudrions cependant pas priver nos lecteurs étrangers de quelques-unes des « explications » de M. VRINDTS. L'héliotrope wallon « herbe d'amour » a pour emblème : j'ai besoin de vous ; provient, dit l'auteur, de ce fait que l'héliotrope tourne toujours son visage vers le soleil, semblant lui dire : ne m'abandonnez pas, j'ai tant besoin de vos caresses. La mousse signifie « cœur de mère » car c'est avec la mousse que l'oiseau fait son nid ; le berceau de ces petits amours ne saurait être trop doux ni trop léger au gré de cette tendre mère. Le chardon a pour emblème : « Je me passe de tout » ; en effet, dit le poète, cette plante plaît et vit n'importe où ; la compagnie des autres fleurs la laisse indifférente, elle a tout ce qu'il lui faut pour se soutenir et se défendre dans sa petite place que Dieu lui a accordée. Le Bouton d'or, qui a son emblème pour la jeune wallonne, sert aussi à la divination d'amour, de même que la marguerite ; bien des jeunes filles, dit le poète, ont demandé à la boule de plumetis qui orne cette plante, si leur « mon-ec » les aimait toujours, et comme elles soufflent parfois maladroitement

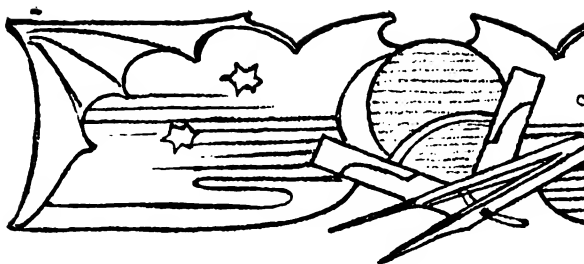
réponse leur crève souvent le cœur. Et il ajoute : « Quand on aime on ne fait rien avec réflexion ; et cependant, il ne faut jamais souffler trop fort sur nos illusions, si l'on ne veut perdre les petits espoirs qui font la vie belle. »

Parfois l'explication, la justification de l'emblème est une légende. Et ces récits qui n'ont presque jamais rien de folklorique, paraissent néanmoins puisés aux sources les plus pures de la poésie orale. C'est ainsi que l'auteur fait naître le lys d'une goutte de lait de la Vierge, et le souci des champs dit « fleur de mort » de la sueur fétide de Judas. La rose apparut sur terre lors de la création de la femme ; son parfum doit être attribué au jet de liquide dont l'arrosa Jésus, et ses épines lui viennent du désir qu'elle a de protéger sa beauté contre les attouchements grossiers.

Il ne sera certainement pas un seul lettré ou amateur de folklore qui ne trouve toutes ces jolies inventions parfaitement légitimes. On pourra même se demander, à la lecture, pour quelle bonne raison telle ou telle légende parfaitement fictive n'est pas réellement populaire.

Il est évident que M. VRINDTS est un créateur de folklore — venu quelques siècles trop tard ! Mais ceci n'est pas à son désavantage. Qui sait si quelques lecteurs populaires de ce volume ne vont pas croire M. VRINDTS sur parole et confondre ses légendes dans le fonds commun des traditions ? Il ne faudrait pas désespérer de les retrouver quelque jour dans le répertoire des grand'mères !

O. COLSON.



NOTES ET ENQUÊTE

5. **VILAIN MACHOUcq.** — « Quand j'étais enfant, les Charleroi qui voulaient gourmander celui d'entre nous agaçant, désagréable, lui criaient : — Allez-vous res *Machoucq*? Nous ne savions ce que signifiait cette expression, mais un peu plus de curiosité a envahi notre esprit et le hasard nous a donné cette explication que nous avons fournie à M. Picot dans son « *Histoire de Marchiennes* ». Les Français comme les Anglais avaient investi Charleroi; c'était le 13 octobre 1692. Le capitaine de l'armée du Prince d'Orange, nommé Machoucq, avait investi les remparts de Marchiennes par 200 de ses hommes, un personnage désagréable. Il quitta après cela Marchiennes dans la contrée qu'il rançonna bel et bien. Le 22 octobre, le capitaine Machoucq revient à Marchiennes avec ses 200 hommes pour la démolition des fortifications; pour accélérer cette opération, dans ce travail, il requiert des pionniers parmi les habitants. Les hommes précipitent dans la Sambre la porte du pont de la Sambre à Charleroi. Enfin Machoucq est bientôt la terreur des habitants. Vilain Machoucq! Va! »

Extrait de l'*Education populaire*, de Charleroi, n° 1.

6. **LES MYRTILLES.** — Durant la saison des myrtilles, la région de Liège est sillonnée de femmes ardennaises, en costume traditionnel, dans leur patois un simple mot pour annoncer leur commerce : wallon du fruit : *frambâhes*.

Les myrtilles sont cueillies principalement par les enfants. C'est une grande ressource pour les pauvres. Beaucoup d'enfants abandonnent même l'école lorsqu'ils ont atteint l'âge pour se livrer à la cueillette. Le produit de la récolte est apporté à des boutiques du village, qui donnent en échange des marchandises. Actuellement, trois ou quatre boutiques centralisent les produits en myrtilles de toute la région. Elles viennent séjourner à Liège pendant toute la saison, jusqu'à vers le 15 août.

Les principaux centres de récolte sont, pour la province de Liège : Chevron, Habiémont, Piheux, Awan, Ferrière, Harzé, Saint-Roch, Bas-Piheux, etc. ; pour la province de Luxembourg : Harre, Champ de Harre, Manhay, Dochamps, Grand-Ménil, Hodister, Odeigne, Fraigneux, Malempré, Bois-Saint-Jean, Les Tailles, etc. Quatre ou cinq charretiers parcourent tous les jours ces villages du Luxembourg, chargent les myrtilles et les transportent jusqu'aux gares de Bomal, Barvaux, Melreux. Les myrtilles de la province de Liège sont recueillies par des messagers qui les amènent directement à Liège, par charrettes, malle-poste ou chemin de fer. Les expéditions journalières sont attendues aux gares des Guillemins et du Palais, au premier train de voyageurs du matin.

Les commissionnaires en myrtilles répartissent la marchandise reçue à des Ardennaises embauchées pour la vente dans les rues. Elles arrivent à Liège le lundi et retournent le samedi. Grand nombre de Liégeoises, presque toutes du quartier d'Outre-Meuse, font aussi le colportage, mais les Ardennaises sont engagées de préférence par les marchands en gros, Ardennais eux-mêmes.

On évalue, lorsque la saison est bonne, les arrivages de myrtilles de 7 à 8,000 kil. par jour. Que nous sommes loin des premiers temps où ce fruit a fait à Liège l'objet du commerce ! En ces temps, pas si éloignés de nous, les Ardennaises, après avoir voyagé à pied toute la nuit, arrivaient à Liège avec le produit de la récolte de la famille, parfois avec des charges de quarante kilogr. sur la tête. Après avoir vendu leur marchandise, elles repartaient le jour même pour revenir le lendemain. C'est l'établissement des chemins de fer, la vogue prise par ce fruit qui justifient son extension actuelle et la centralisation de ce commerce par des marchands spéciaux.

La plus grande partie des myrtilles qui arrivent à Liège se débite en ville, dans le bassin de Seraing et autres communes environnantes. On en expédie également à Herve et à Verviers principalement, où l'on en fait une grande consommation. Les autres grandes villes du pays, Bruxelles, Anvers, Gand et Louvain, n'en usent guère autant que Liège et la province.

La myrtille noire, dont il s'agit ici, se mange surtout au naturel, saupoudrée de sucre. On en fait aussi des confitures estimées. Il existe aussi une variété rouge, qui provient surtout du canton de Houffalize, de Spa, Francorchamps et environs, seuls lieux de production en Belgique. Elles ne sont pas vendues à Liège, où on ne les apprécie pas. On en exporte depuis 1895 en grandes quantités en Allemagne. Ces myrtilles se mangent sans sucre, mais elles coûtent environ un tiers plus cher que les myrtilles noires.

X.

REVUES DE FOLKLORE

Mélausine, *recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages*, fondé par H. GAIDOZ et E. ROLLAND (1877-1887), et dirigé par Henri GAIDOZ. — Tome IX (1898 et 1899). Livraisons bimestrielles in-4° de 16 p., dont 4 de garde. Ce volume : 12 fr. 50; un n°, 1 fr. 25. Paris, 2, r. des Chantiers.

Revue des Traditions populaires, *recueil mensuel de mythologie, littérature orale, ethnographie traditionnelle et art populaire*. Organe de la Société, dirigé par Paul SÉBILLOT. — 13^e année; livraisons mensuelles in-8° de 48 à 64 pages. — Un an : Belgique 17 fr.; pour les membres : 15 fr.; un n°, 1 fr. 25. — Bureaux : 80, boulevard St-Marcel, Paris.

The Journal of American Folk-lore, organe de la Société. Directeur : William Wells NEWELL. — 11^e année; fascic. trimestriels 8° de 80 p. — Un an : 4 sh.; pour les membres : 3 sh. — Bur. : Cambridge, Mass., Etats-Unis.

Volkskunde, *tijdschrift voor nederlandsche folklore*, dirigé par Pol DE MONT et A. DE COCK. — 10^e année. Livraisons mensuelles pet. in-8° de 20 p. Un an : 3 fr. Hoste, éd., Veldstraat, 46, à Gand.

Ons volksleven, *tijdschrift voor Taal, Volks- en Oudheidkunde*, dirigé par Josef CORNELISSEN et J.-B. VERVLIT. — 9^e année; livraisons mensuelles pet. in-8° de 20 p. — Un an : 2 fr. 50. — L. Braeckmans, éd., à Brecht.

Cesky Lid, revue d'anthropologie, ethnographie, archéologie et folklore du peuple tchèque. — 7^e année; livr. bimestrielles, 8° de 120 p. Un an : 10 fr. — Direction : C. ZIBRT, 12, Slupy, à Prague.

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde, dirigé par Karl WEINHOLD. — 8^e année; fascicules trimestriels g^d in-8° de plus de 100 pages. — Un an : mk. 12. — Direction : Hohenzollernstr, 10, Berlin.

Revista Lusitana, archives des études philologiques et ethnologiques relatives au Portugal. — 5^e volume 1897-98. Prix : 12 francs. — Direction : J. LEITE DE VASCONCELLOS, Bibliotheca national, à Lisbonne.

Revue d'Ardenne et d'Argonne, *scientifique, historique, littéraire et artistique*, publiée par la « Société d'études ardennaises ». — 5^e année, 1897-98. Livraisons bimestrielles de 32 pages. — Un an, 5 fr. — Rédaction : 22, rue Gambetta, Sedan. Administration : 46, rue Gay-Lussac, Paris.

Schweizerisches Archiv für Volkskunde (organe de la Société suisse des Traditions populaires) dirigé par Ed. HOFFMANN-KRAYER. — Fascic. trimestriels de 80 p. 2^e année 1898. — Un an, 8 fr. Pour les membres, 4 fr. — Direction : Freiestrasse, 88, Zurich, V.

Jadis, *recueil archéologique et historique de tout l'ancien territoire de la Belgique féodale*. 2^e année; livraisons mensuelles, 8° de 16 p. Directeur : Amé DEMEULDRE, à Soignies (Hainaut). — Un an, 5 fr.

Der Urquell, *eine monatschrift für Volkskunde*. Directeur : M. Friedrich-S. KRAUSS, Vienne (Autriche), VII/2 Neustiftgasse, 12. — 2^e année. Livr. mensuelles, 8° de 32 p. — Un an, 5 fr.

WALLONIA

RECUEIL MENSUEL DE FOLKLORE

FONDÉ EN DÉCEMBRE 1892 PAR

O. Colson, Jos. Defrecheux & G. Willame

Paraît le 13 de chaque mois par livraisons de 16 pages au moins, ornées de dessins inédits. Publie des études, relations et documents relatifs à la littérature orale, aux croyances et usages, et à l'ethnographie traditionnelle des provinces wallonnes; notamment des fac-simile d'images et dessins d'objets populaires, des chansons avec les airs notés, et des textes originaux de tous les parlers romans de Belgique, avec la traduction en français. Chaque document porte, dans la Revue, la signature de la personne qui l'a communiqué.

Pour ce qui concerne les abonnements, spécimens, changements d'adresse, etc. s'adresser de préférence à M. Jos. DEFRECHEUX, Administrateur de la Revue, 88, rue Bonne-Nouvelle, à Liège.

Pour ce qui concerne la Rédaction : envois d'articles et de documents détachés, rectifications, etc., s'adresser de préférence à

M. O. COLSON, Directeur de la Revue, 16, Fond St-Servais, à Liège.

Abonnement annuel : Belgique, 3 francs. — Etranger, 4 francs.

Les nouveaux abonnés reçoivent les n° parus de l'année courante.

Un numéro, 30 centimes.

OUVRAGES REÇUS

Lu trô d' Nottain, gazette [en wallon] du Vervis, aspirant totes les samaines. — Bureaux 17, rue David, Verviers. — Trois mois, 50 cent.; un n°, 5 cent.

Grand-père Balthazar, comédie en 2 actes, par S. DELVAUX. — Sauvage, éditeur, 155, chaussée d'Anvers, à Bruxelles. Prix 1 franc.

Le livre de la Prévoyance, recueil de lectures et dictées, par Jules LEMOINE-BELLIÈRE. — Manuel d'enseignement et de propagande publié par la Députation permanente du Hainaut. — Frameries, Dufrane-Friart, éditeur.

Lisqué des treus ? com. en 1 acte, par Albert JULIN. — Chez l'auteur, 5, rue Publémont, Liège. — Prix : 0.60.

Sur les Amulettes portugaises, par J. LEITE DE VASCONCELLOS. — Broch. tiré à part. — Chez l'auteur, professeur à la Bibliothèque nationale de Lisbonne.

Le folklore de l'île de Mythos, par Henry HAUTTEGEUR. — Broch. couverture illustrée. Havermans. éd., Bruxelles.

Légendes et nouvelles de l'Entre-Sambre-et-Meuse, par J. CHOT. — Bruxelles, Lebègue et C^{ie}, éditeurs. Prix 2 fr. 50.

Des presses de Math. Thone,
rue St-Jean-Baptiste, 13, Liège

LE MARCHAU ET LES SOHAITS

Conte de Jodoigne Edm. Etienne

LES BEOTIENS DE DINANT

Cinq facéties O. C.

NOTES ET ENQUÊTES

Diverses O. C.

DESSIN HORS TEXTE

« Maternité » d'après. Félicien Rops

LIEGE

Administrateur : JOSEPH DEFRECHEUX, 88, rue Bonne-Nouvelle.

Directeur : O. COLSON, 16, Fond Saint-Servais.

La Revue paraît le 13 de chaque mois.

Belgique : Un an, 3 fr. Un n° 30 c. — Union postale : 4 francs.

LIBRAIRIE EDOUARD GNUSÉ

LIÈGE, RUE PONT-D'ÎLE, 51, LIÈGE

ABONNEMENT A TOUTES LES REVUES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ALLEMANDES, ANGLAISES
ET FRANÇAISES

Dépôt de WALLONIA, de la REVUE BLANCHE, de LA PLUME,
du MERCURE DE FRANCE, etc.

COLLECTION DE WALLONIA

1893 Nos livraisons de la première année forment un joli volume broché de 224 pages, publié avec le concours de plus de vingt-cinq collaborateurs. Il contient quarante airs notés et la première série des dessins inédits de M. Aug. DONNAY. Prix net : 5 francs.

1894 Les fascicules de la deuxième année forment une élégante brochure de la même importance, qui contient de nombreux airs notés et des dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix net : 3 frs.

1895 Les livraisons de la troisième année sont réunies en un volume de la même importance, qui contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux. Prix : 3 francs.

1896 Le volume de la quatrième année, d'importance égale, contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix : 3 francs.

1897 Le cinquième volume, outre les douze livraisons de l'année, est accompagné de la table analytico-alphabétique des matières parues depuis la fondation de la Revue. Ce volume, comme les précédents, compte un grand nombre d'airs notés et d'illustrations diverses. Prix : 3 francs.

Les trois derniers volumes pris en nombre, chacun : 2 fr. 50.

Les cinq volumes, pris ensemble : 15 francs.

S'adresser à l'Administration, 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège.



OCT 22 1898

LE LANGAGE DES BÉBÉS

SWIN a le premier signalé l'intérêt qu'il avoir pour la science à étudier chez l'enfant premières manifestations du langage. Après certain nombre d'observateurs français, allemands ou anglais ont fait de leur progéniture, de ses onomatopées, une étude attentive et si fructueuse. S'il est vrai, comme on s'accorde aujourd'hui à le penser, que la vie de l'individu résu quelque sorte celle de l'espèce et que les phases successives du développement soient les mêmes dans le cas particulier et dans le général, il faut bien admettre que cette étude linguistique peut avoir une certaine utilité.

Nous relisons récemment une étude de M. Charles Jory (dans la *Fortnightly Review* d'octobre 1896) où l'auteur traite cette question avec autant d'autorité que le permet l'état des recherches linguistiques dans cette voie. Il rappelle que TAINÉ a étudié de ce sujet en observant chez une fillette âgée de quelques mois les premiers mouvements instinctifs. La multitude de ces mouvements est énorme. Par une sélection graduelle, des mouvements particuliers se dégagent et ils atteignent le but assigné. Suivant M. Jory, le même apprentissage se reproduit pour l'émission des sons. Le progrès de l'organe vocal s'accomplit par de perpétuels essais. L'éducation spontanée de cet organe se poursuit exactement comme celle des membres et des yeux.

Pendant plusieurs mois le petit enfant ne prononce que des voyelles, point de consonnes. Ce babil, d'abord vide de sens, acquiert une souplesse étonnante et finit par traduire, au moyen d'une gamme d'intonations très variées, toutes les nuances d'émotion, de joie, de contrariété et de tristesse. Au début de cette période de voyelles, l'enfant répète chaque voyelle indéfiniment en la modulant et la prolongeant sans motif apparent, formant des sons comme ceux-ci : *a-a-a-a-a*, *o-o-o-o-o-o*, etc.

les muscles vocaux se raffermissent, les consonnes, selon la définition plus exacte des grammairiens, tendent à apparaître, précédées par une période transitoire, de demi-voyelles et de sons liquides qu'il serait difficile d'écrire. Les premiers contacts pleins sont émis par les lèvres; ainsi s'obtiennent les mots *gue-gue-gue-pa*, répétés jusqu'à extinction de souffle. Cette répétition des syllabes s'affaiblit peu à peu et se réduit à un : *pa-pa*. Le mot *pa-pa* a diverses significations, mais il indique un homme, et finalement il désigne le père. Après lui sa variante nasale *ma-ma*, signifiant mère, vient, d'une nature plus douce et d'une plus grande douceur. Le même temps se produit le mot *ka-ka-ka-ka*, exprimant un désagréable.

Le premier babil enfantin est aussi strictement spontané : le même chez les enfants de tous pays. Il englobe des idées largement générales, soit des sensations (mots-voyelles) soit des sensations objectives.

Le sens restreint et défini des mots est notre affaire. Une influence extérieure, réagissant sur le babil enfantin, se greffe peu à peu sur ces significations multiples, de plus en plus limitées, et définit.

Enfin, comme M. J. en terminant, que le langage est une survivance de la vie primitive de la race humaine, il trouve la preuve en comparant le langage primitif à celui des polynésiens; il trouve les lois de formation des mots dans les parlers de ces derniers, qui, à bien des égards ne sont guère plus avancés que le langage primitif. Il est en train de spécifier les mots de son langage.

..

Le stade du langage enfantin a été lui-même étudié par l'observation directe sur un certain nombre de plus curieuses observations de ce genre qui ait été faites. La plus intéressante est celle d'un bébé dont les manifestations ont été suivies et notées avec la plus scrupuleuse attention. Son entrée dans le monde jusqu'à l'âge de deux ans, sexe masculin, répond au nom de Clifford. Nous allons maintenant étudier la première période, que les Allemands appellent

prélinguistique, et sur laquelle les indications données ci-dessus d'après M. JOHNSTON, s'appliquent suffisamment.

Bébé ayant donc acquis un certain nombre de notions, apprit à associer tel son avec tel phénomène; mais quoiqu'il comprît manifestement plusieurs mots, il ne cherchait pas à les reproduire et préférait recourir au langage des gestes. Les premiers mots qu'il articula, vers l'âge de seize mois, étaient non pas des reproductions de ceux qu'on cherchait à lui inculquer, mais des onomatopées de son invention, se rapportant d'une manière plus ou moins directe à des bruits naturels.

Puis enfin, reconnaissant qu'il était plus simple d'adopter les mots qu'on lui proposait, il finit par s'y décider, mais toujours en les abrégeant et les réduisant à son usage. A peu près à la même époque — c'était vers le dix-huitième mois — il commença de s'élever jusqu'à la généralisation, en classant en deux grandes catégories tous les objets qui tombaient sous ses sens : les choses bonnes à manger, qu'il appelait *moum*, et les choses impropres à cet usage, qu'il appelait *kaka*.

La première notion de forme se manifesta à propos d'une balle en caoutchouc qu'il désignait par le son *bo*. Bientôt il applique le même nom aux oranges. Et un jour, à table, ayant vu des bulles se produire à la surface d'un verre de bière qu'on versait à son papa, il s'écria aussitôt *bo!* ce qui indiquait clairement que ce son exprimait pour lui la forme sphérique.

Sa première notion de couleur lui vint d'une pomme rouge, qu'il appelait *appo*. Ayant remarqué sur la cheminée une étoffe cramoisie, il la désigna sous le même nom, ce qui montrait assez que la couleur seule le préoccupait; puis il en vint à appeler indistinctement *appo* tous les fruits qui avaient une analogie de forme avec la pomme, comme les poires ou les oranges, et toutes les teintes qui se rapprochaient du rouge.

Une faculté plus remarquable se développa chez l'enfant vers le dix-neuvième mois : celle d'appliquer aux mots de son vocabulaire encore très restreint un sens métaphorique. Par exemple, ayant vu sa sœur tremper une tartine dans du thé, il s'écria aussitôt *bà!* parce que cette opération éveillait en lui l'idée du bain qu'il prenait tous les jours, et qu'il appelait ainsi. Ayant vu un chien pantelant après une longue course, il dit à l'instant *Pouff! pouff!* mot qu'il n'avait appliqué jusque là qu'à une locomotive. De même ce qu'il avait remarqué dans la figure humaine, c'était le nez, qu'il appelait *no*; sa mère lui ayant montré une robe neuve, qu'on venait d'apporter, il fit remarquer dédaigneusement qu'elle n'avait pas de *no*, c'est-à-dire pas de face, pas de tête.

ait aussi l'habitude, naturelle à l'être humain, de rap-
 ses phénomènes ambiants à sa petite personne. Se trou-
 n, à l'âge de vingt-et-un mois, un jour qu'il tonnait, il
 tonnerre) *fait du bruit à Bébé*; puis il ajouta : *Vilain*
 ire de l'individu la mesure de l'univers est une des
 osophiques les plus communes. Il faut la pardonner à
 is grands que lui y sont tombés et y tombent tous les

Illes observations, à coup sûr intéressantes, et dont les
 e montrent avides, sont possibles dans tous les milieux
 es les latitudes. Il est infiniment probable que si elles
 reuses, leur codification conduirait à des conclusions
 valeur scientifique, comparables à celles que l'on a pu
 rrvations faites sur les enfants à la période prélinguis-
 mportance psychologique ne le céderait en rien à leur
 logique, et l'on en pourrait sans doute tirer plus d'un
 r l'unité des procédés de l'esprit humain dans l'enfance,
 els bien des superstitions, étayées sur des faux raisonne-
 u s'imposer à la foi robuste des primitifs.

age de l'enfant, même au point de vue direct de nos
 nte donc un réel intérêt. C'est ce qui nous a engagés à
 ocabulaire ci-dessous. Le *parler tchutchu*, comme on
 iège — c'est-à-dire le babil de l'enfant à l'époque où il
 spécifier ses mots sans trop profiter encore du langage
 vait déjà attiré l'attention de M. BARTHOLOMEZ qui avait
 cabulaire dans un almanach liégeois (1). Il reprend ici
 n l'élaguant et en le complétant.

ouvelle édition, complètement refondue, appelle une
 nportante. Les observations de M. B. ne se sont pas
 un enfant ou sur quelques-uns; son vocabulaire est
 aditionnel à Liège et aux environs. Il est hors de doute
 des adultes est pour quelque chose dans son maintien
 eut nier que l'initiative, dans beaucoup de cas, n'appar-
 fant; cette initiative est appuyée par l'usage qu'ont les
 it de parler à l'enfant son langage. On doit même croire
 ion de la plupart de ces vocables, revient au monde
 hacun peut s'assurer que des mots tels que *poupou*,
 i, *fifi*, *nan-nan-ne* apparaissent spontanément dans le
 de nos bébés. Au reste, bien des mots sont des onoma-
 . *sizime*, etc.), ou des réductions, des déformations

uch des Quete Mathy pour 1898. Liège. Librairie du Perron, 35, rue
 x : 0-13.

systématiques de mots wallons courants, suivant un système absolument général chez les enfants de tous les pays, et même, dans un certain sens, chez tous les primitifs. De même que le bébé appellera *baibai* « beau-beau » un jouet, en répétant simplement le mot *bai* dont l'idée est ici prépondérante en son esprit, de même le diseur de contes, le vieux paysan en casque-à-mèche de toile grise, détaillant la beauté de la Belle au bois dormant, dira : *elle esteut si belle, si belle, si belle...* C'est absolument le même procédé.

Le langage des enfants a précédemment été l'objet de quelques recherches au pays wallon. Nous signalerons tout spécialement à l'attention, comme se rattachant à notre ordre d'idées, le *Vocabulaire des noms wallons d'animaux* de M. Jos. DEFRECHETX ⁽¹⁾, qui donne les noms de caresse adressés aux animaux, les appellations enfantines et les cris d'appel; les *Prénoms liégeois et leurs diminutifs* par MM. Léop. CHAUMONT et Jos. DEFRECHETX ⁽²⁾, qui donne tous les prénoms de caresse du pays liégeois; et enfin le « vocabulaire enfantin » du pays gaumet publié par M. Ed. LIÉGEOIS à la suite de son *Vocabulaire* de ce dialecte ⁽³⁾, et qui contient une trentaine de mots, y compris des diminutifs de prénoms et des appellations enfantines d'animaux. Ces deux catégories de mots ayant été, comme on vient de le voir, traitées à part dans des travaux complets pour le pays de Liège, M. BARTHOLOMEZ a supprimé de son travail les spécimens qu'il en avait précédemment donnés.

O. C.

LI PARLER TCHUTCHA

A

aa, exprime l'acquiescement; salutation.

aaa... exprime la satisfaction.

a, a, a... sert à attirer l'attention sur une chose que l'enfant montre.

apoupou, poupou. pomme, poire.

B

bâbâ, douleur, siège du mal, signe extérieur du mal, objet qui fait mal ⁽⁴⁾.

babaye, cheval.

babi, bibi, « habit » robe de l'enfant.

babot, sabot.

Bâbou, être fantastique dont le

(1) *Bull. de la Soc. liég. de littér. wall.* 2^e s. t. XII. Tiré à part, 3^e éd.

(2) *Id.* 2^e série, t. XV. A été tiré à part.

(3) *Id.* 2^e série, t. XXIV, p. 379.

(4) Là où la mère dira *fer bâbâ* « faire mal », l'enfant se bornera à dire *bâbâ*. De même la mère dira *fer bardouf*, *fer maméye*, *fer nan-nan-ne*, *fer gn-z-gna-gne*, etc., alors que le bébé n'emploiera chaque fois qu'un seul mot.

nom seul suffit à terroriser les

« beau-beau », « belle-
et.

loul, tomber, chute,
l'ait tomber.

e, petite bête, par
nsecte.

unne, « bonne-bonne »
bon quelconque.

boisson.

», (de *broûle* « brûle »)
ûlure.

C

ent; en général, chose
à être mangée.

au d'étoffe ou loque,
jouet.

clawer « clouer »),
objet qui peut servir
action de clouer.

'asseoir; chaise, fau-

e, en wallon correct

D

romener.

l.

', sonnette, cloche.

l.

lit ou berceau.

E

que le désir de pos-

le réprobation.

G

que l'enfant désire
er quelque chose.

fêfê, café.

fifi, oiseau.

F

gâgâye : bijoux de l'enfant, tels que
morceau de papier ou de verre
de couleur, tesson de faïence,
etc.

gnagna, gnagnagne, manger ; chose
que l'on mange, contraire de
caca.

H

hahagne, hagnî « mordre ».

hâhâ, vache.

hoûhoû, gros chien.

hûhû, cheval.

I

i, oui.

î, î, î... marque l'étonnement.

in, in, in... marque le dégoût.

L

lâ, merci.

M

mmm... grimace.

mama, maman.

mâma, grand'maman.

mamé, mamêye, (diminutif de *bi-
namé, éye* « bien-aimé, ée »)
gentil, gentille, doux ; objet
doux au toucher, tel que : ve-
lours, mouton ; terme générique
désignant les caresses manuelles
que l'enfant donne ou reçoit.

mémère, grand'mère.

mignagne, manger, chose bonne à
manger.

mîmisse, chemise.

minou, chat.

menotte, main, mitaine.

N

nanou, nènette, organe féminin du
bébé.

nenne, nez.

naye, canaye « méchant ».
nan-ner, fer nan-nan-ne, dormir.
nenne, nenni « non ».
nè, tenez, prenez.
nènè, sein qui allaite, biberon ;
 têter.
nounou, chat.

O

ôôô, (ô comme *o* dans le français *or*), marque la surprise désagréable, le désappointement.
ôôô, (ô comme *eau* dans le français *beau*) marque la surprise agréable, l'émerveillement.
oûh-oûh, désigne les objets qui font un bruit sourd.

P

pâpâ, poupon, enfant, poupée.
papai, coiffure.
patch! frappement, frapper. (Idée de bruit, mais non de blessure).
pépé, grand-père.
pèpette, derrière de l'enfant, de *petter* « frapper ».
pif-pouf, fusil.
pipi, urine, uriner.
pipi, pied.
pipire, pomme de terre, en wallon *crompire*.
pitit, oiseau.

poupou, pomme, fruit analogue.
proute, pet, péter.

R

roum' doudoum, tambour.
ritchitchi, oiseau.

S

si-si, sissite, s'asseoir ; en wallon *s'assir*.
soû-soû, sœur ; wallon *sœur*.

T

tata, chien.
tâtâte, tâte « tartine ».
tatatche, synonyme de *caca*.
tchim'-tchim', cymbales, orchestre, corps de musique instrumentale.
tchûtchûte, tchûtchette, organe mâle de l'enfant.
tètè, sein qui allaite, biberon ; têter.
tic-tac, montre, horloge.
totomme, toutoumme, chute, tomber.
tralala, accordéon.
tutûte, flûte, sifflet, instruments à vent.

V à Z

vavaye, cheval.
wawawe, chien.
yû-yû, cheval.
zizi, œil.
zizime, violon.

Charles BARTHOLOMEZ.

LI MARCHAU ET LES SOHAITS

CONTE DE JODOIGNE

L' bon Dieu et Saint-Pire jouinne à l' crauce dins on pré.

*L' bon Dieu rêt à casser s' crauce ;
 Saint-Pire el pette à on marchau
 là tot près po li r'fer.*

Le bon Dieu et Saint Pierre jouaient à la crosse dans un pré.

Le bon Dieu vient à casser sa crosse ; Saint Pierre la porte à un maréchal voisin pour la lui refaire.

D'mande ce qu'e li

très souhaits.

le Paradis ! dist-i

*dis, dj' l'arès todis !
t. »*

dit co : « D'mande

*' Paradis, dj' l'arès
ut one tchière que
et d' dins n'iret ni
des ; on p'vèrri qui
s n' dechindret ni
et one boûsse que
d' dins n' sôrtiret
es. »*

..

*tu que drê se pauvre,
ce.*

*out pus pont d' fer,
ou l' diale po-z-oyu
as.*

*l' diale arrive :
chou, est-ce que nos*

*mins m' faut mette
hil'-te one miette
», dist-i.*

l' marchau, ènne

diale dè sôrti de

*, dist-i l' diale, dje
r po sept ans. »*

assés, l' diale qu'ar-

t-i, marchau, nos

*as n' mindj'ri-ne ni
allant ? Na là des*

Saint Pierre demande ce qu'il lui faut.

« Il me faut trois souhaits.

— Demande le Paradis, dit Saint Pierre.

— Oh ! le Paradis, je l'aurai *toujours* (quand même), dit le maréchal.

Saint Pierre lui dit encore : « Demande le Paradis !

— Oh ! bah ! le Paradis, je l'aurai quand même !... Il me faut une chaise *que* celui qui s'assoira dedans n'ira pas hors sans mes ordres ; un poirier *que* celui qui ira dessus ne descendra pas sans mes ordres ; et une bourse *que* ce qui ira dedans ne sortira pas sans mes ordres. »

..

Voilà le maréchal qui devient si pauvre, si pauvre, si pauvre.

Comme il n'avait *plus point* de fer, il fait marché avec le diable pour avoir du fer pour sept ans.

Ah !...

Après 7 ans, le diable *qui* arrive :
« Allons, maréchal, est-ce que nous partons ?

— Oui, dit-il, mais il me faut mettre mes souliers ; assieds-toi un peu dans le fauteuil », dit-il.

Bon !

« Eh bien, dit le maréchal, nous en allons-nous ? »

Pas moyen au diable de sortir de la chaise !!

« Laisse-moi aller, dit le diable, je te donnerai encor du fer pour 7 ans. »

Ah !...

Les sept ans passés, le diable *qui* arrive :

« Allons, dit-il, maréchal, nous partirons.

— Eh bien, oui ; mais ne mangerions-nous pas une poire en allant ?

*si belles! Vas-ès coude saqrantes
po mindji sus l' vôte. »*

*Et l' diale à l' copette dè pwerri.
Et l' marchau presse po 'nn' aller :*

*« Allons, valet, est-ce que nos
'nn' allans, » dist-i ?*

*Là l' diale que n' sarot pus di-
chinde djus dè l' pwerri !*

*« Marchau, lais-me dichinde, dje
t' donrè co dè fier po sept ans. »*

*Après les sept ans, l' diale qu'ar-
rife : « Te n' m' arè pus ç' còp-ce ; ne
vè pus avou l' pwerri ni l' tchière :
nos faut parti à l' instant même. »*

*Le marchau prind s' boîsse et on
cayau : « Allons nos 'nn' irans. »*

Les vla évôye.

En rotant, l' marchau :

*« T'es l' maisse des diales, dist-i.
Te fais ç' que t' vous, ainsi ?*

— Aye, dist-i.

*— Est-ce que te t' fros bé der'nu
comme ce-l' église-là ? dist-i (qu'e
n'aveut one église là tot près).*

— Aye, dist-i.

*— Et comme ce p'tit cayau là,
vais ? dist-i.*

— Aye, dist-i l' diale.

*— Fais-te on pau vnu, ainsi, »
dist-i.*

*Le diale se fait vnu' comme le
ptit cayau ; le marchau prind
l' cayau, l' tape ès s' boîsse et i
l' serre.*

*I criè après ses ouvis-marchaus :
« Allais, les marchaus, les maur-
tias ! » dist-i.*

*I met l' boîsse sus l' églume ; là
les marchaus : pik el pank sus
l' panse dè diale !*

*« Marchau, lais-me sorti, dist-i,
l' arè dè fier po tote te vie ! »*

Et l' marchau lait aller l' diale.

*Il y en a là de si
cueillir quelques-un
sur le chemin. »*

*Et le diable au-d
Et le maréchal prêt*

*« Allons, valet,
nous en allons ? »*

*Voilà le diable qu
descendre bas du p*

*« Maréchal, laiss
je te donnerai enc
sept ans. »*

*Après les sept a
arrive : « Tu ne
coup-ci ; ne viens p
rier ni ta chaise : n
l' instant même ».*

*Le maréchal pren
caillou : « Allons, i*

Les voilà en voie.

En marchant, le

*« Tu es le maître
Tu fais ce que tu ve*

— Oui, dit-il.

*— Est-ce que tu
devenir comme cett
(qu'il y avait une ég*

— Oui, dit-il.

*— Et comme ce
vois ? dit-il.*

— Oui, dit le di

*— Fais - toi un
alors » dit-il.*

*Le diable se fait
petit caillou ; le m
caillou, le jette dan
la ferme.*

*Il appelle ses ouv
« Allons, les maré
teaux, » dit-il.*

*Il met la bourse
voilà les maréchau
sur le ventre dè d*

*« Maréchal, laisse
tu auras du fer pou*

Et le maréchal lais

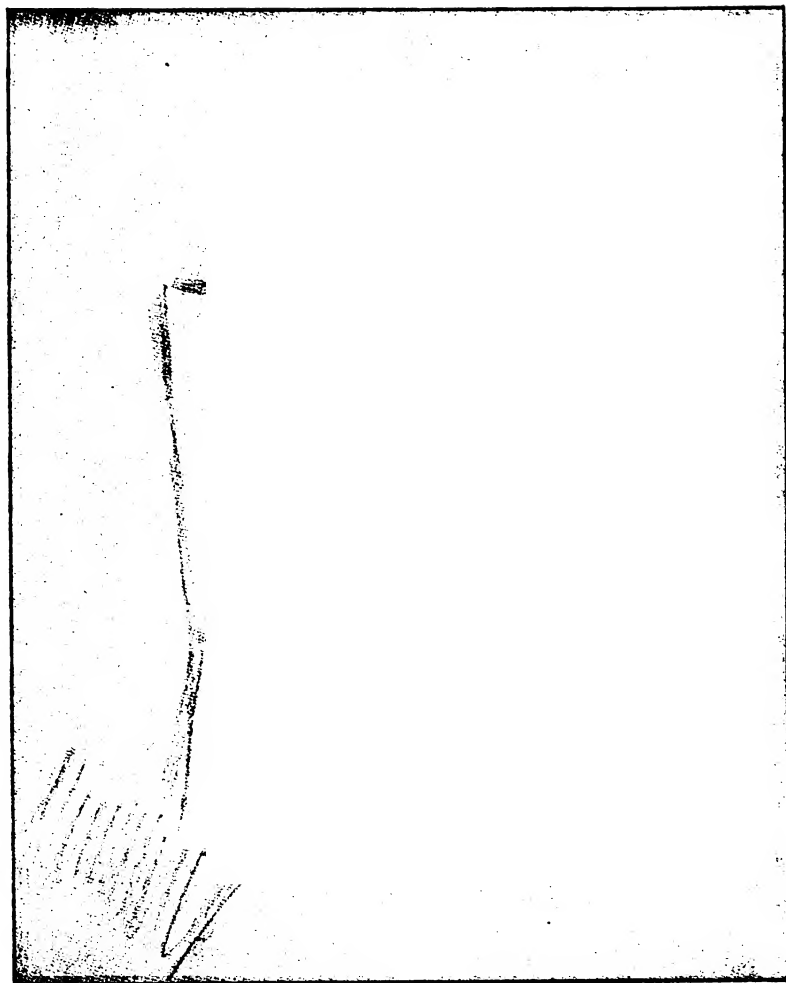
..

va bouchi Voilà le maréchal mort. Il va frapper à la porte de l'enfer :
 « Toc, toc !
 — Qui est là ?
i. — C'est le maréchal, dit-il.
n'él vo- — Hô ! le maréchal, nous ne le voulons pas, le maréchal. »
 Ah !...
évôye à Voilà le maréchal qui est parti à la porte du Paradis :
 « Toc, toc !
ut-Pire. — Qui est là ? dit Saint Pierre.
i. — C'est le maréchal, dit-il.
l' volans — Le maréchal, nous ne le voulons pas.
 — Ouvrez une petite fente de la porte ; on dit qu'il fait si beau en Paradis, laissez-moi jeter un petit coup d'œil. »
se cédri On lui ouvre, il jette son tablier
nde po-z- dedans. Le maréchal demande pour aller rechercher son tablier.
l'dins po- Quand le maréchal est dedans pour
y s'achit aller rechercher son tablier, il s'assied dessus.
ne irè ni, « Et maintenant, je ne m'en irai
 » pas, dit-il, je suis sur mes biens !! »
rè ès Pa- Et le maréchal est resté en Paradis.
todis ! Il l'avait bien dit qu'il l'aurait quand même !...

r M. D., 78 ans, à feu M. Edm. FETIENNE qui l'avait publié d'abord par lui dans *Le Sauverdia*, de Jodoigne,



FÉLICIEN ROPS



MATERNITÉ

LES BÉOTIENS DE DINANT

Voir la table des cinq premières années

La perche trop longue

Un copère avait été dans le bois chercher une perche et il revenait en la portant sur l'épaule.

Au détour de la route, comme la perche était fort longue croisa avec les façades des maisons et le copère fut arrêté.

Sans « songer plus loin », il rebroussa chemin et fit un plus d'une lieue pour rentrer au logis (1).

Une question de bouts

Un copère s'était fait un solide *bordon* ou bâton à la main avait muni, à la partie supérieure, du *naûli* de rigueur (2).

Seulement, il n'avait pas pris de mesure, et la canne trop haute pour lui. Il se mit à recouper le bâton — par le bas.

Son camarade, le voyant occupé à ce travail, lui fit remarquer qu'il sacrifiait le *naûli*. Mais l'opérateur lui répondit qu'il le recouperait plus bas.

Alors, l'autre, regrettant toujours le beau *naûli* si bien qu'il fut saisi d'une idée subite :

« Si tu l'avais recoupé du bas ? »

— *Foutu bête*, tu vois bien que ce n'est pas du bas qu'il faut recouper, c'est du haut !

— Tu as raison, dit l'autre. » Et il se tut.

Le poisson et la « gatte »

Deux copères étaient venus faire une partie de pêche à Dinant.

L'un des deux, on n'a jamais su comment, parvint à attraper une anguille. Il est vrai que c'était une petite. Comme il la

(1) D'après *li Spirou*, n° du 12 janvier 1896. — Voir un conte analogue dans lequel s'agit d'une croix qui butte contre le linteau d'une porte, dans *Wallo* II, 91. Et au t. III, p. 11, une variante de la présente facétie.

(2) *Naûli*, lanière de cuir qui sert à fixer la canne à la main.

WALLONIA

mi lui conseille de la remettre à l'eau pour la

rendrons l'an prochain.

bonne idée, mais comment la reconnaitrai-je ?

le sonnette au cou. »

ue dit.

ante à pareille époque, nos deux hommes se
e au même endroit. Ils n'étaient pas là d'un quart
ndent derrière eux le bruit d'une clochette.

èvre qui s'en allait au pré, conduite par un enfant.

lit l'un, auriez-vous bien cru que l'anguille serait

non, ma foi ! Mais elle est à nous sans conteste, et
ndre. »

hant leur ligne, ils veulent s'emparer de la *gatte*.
min crie, le public s'ameute, la garde arrive...

ont retournés à Dinant, convaincus que la justice
ur (!).

Le moineau abattu

oyant un moineau sur son toit, court chercher

ngole jusqu'à terre. Il est mort.

le copère à son voisin, moi je vise bien ; moi je

...
in nigaud, tu uses ta poudre inutilement.

que tombant de si haut le moineau devait se tuer.

que je pouvais deviner qu'il allait perdre pied ? »

ins furent brouillés pour trois mois.

Le copère en ribotte

à la foire à Namur avec s' *bègnon* « sa charrette »

. Le marché fini, l'homme ayant tout vendu, se
s comme il avait fait une bonne journée, il avait
plus que son compte » et le voilà *plein comme in*

donné, il s'assied au bord de la route et s'endort.

Wallonia d' Charlerivet, n° du 30 avril 1898.

de panier rebondi.

Passe un rôdeur qui dételle le cheval, dépose tout de bras du *bègnon* par terre et s'en va avec le cheval.

Quand le copère s'éveille, il voit le *bègnon*, cherch réfléchit et conclut :

« *Si c'est mi qu'est mi, on m'a volé m' tchèrau; ma qu'est in aute, dj'ai troureu in bègnon* (1).

(1) D'après le *Tonnia d' Charleroi*, n° du 24 juillet 1897.

NOTES ET ENQUETES

7. **UN DESSIN DE ROPS.** — Félicien Rops, un des plus puissants plus fiers artistes de ce temps, est mort à Essones (Seine-et-Oise) dernier. Il était né à Namur en 1833. Le beau dessin de F. reproduisons et dont l'original appartient à M. E. Deman, particularité d'offrir le type du costume des femmes du pays : jeune mère est habillée d'une *cotte* « jupon » et d'une *capotte* est coiffée d'un simple *noret* : tel est encore actuellement le type des femmes mariées. Les jeunes filles du peuple allaient têtes matrones portaient plutôt une *gânette*, bonnet de toile en tuyautés, d'une blancheur éblouissante.

8. **LA CHAPELLE DE LORETTE, A ROCHEFORT.** — On a pu lire p. 37, la légende de l'origine de cette chapelle, d'après des notes recueillies sur les lieux par M. A. LEROY. Une note qui nous fait alors nous fait souvenir que PIMPURNIAUX (Ad. BORGNET) a dans son *Guide du voyageur en Ardenne*, t. II p. 160, un résumé, succinct, de cette légende; il cite le nom de la fondatrice de la chapelle, la comtesse Josine de la Marck « dont le souvenir est resté dans le pays à cause de sa bienfaisance inépuisable »; la chapelle du commencement du XVII^e siècle. REINSBERG, *Calendrier belge*, a lu PIMPURNIAUX, dit de même qu'elle « fut élevée vers 1600 par la Marck, qui, à cause de sa charité, est vénérée dans le pays comme sainte et dont on raconte la même histoire que de sainte Elise ».

9. **MEURTRE CONTRE UNE SORCIÈRE.** — Une tentative de meurtre commise à Jumet, en plein midi, sur une pauvre vieille, par un homme qui lui disait sorcière. Cette femme, Catherine E., s'est rendue chez la veuve B., l'a prise par la gorge et, après l'avoir renversée, lui a porté trois coups d'un couteau très effilé qu'elle dissimulait sous son tablier. La malheureuse vieille a pu fort heureusement paraître.

WALLONIA

beau par la lame, mais elle a quatre doigts de la main voyant avoir tué la sorcière, Catherine E. s'est rendue à laenter ce qu'elle avait fait. Elle a semblé très étonnée qu'on e la féliciter. — (Extrait de *l'Indépendance belge*, n° du

AUX ÉPIS. — Nous avons publié précédemment, tomes I, 37, des récits où il est question d'épis à l'aide desquels issaient petit à petit, puis appauvrissaient de même les ouldaient punir de leur ingratitude après avoir voulu les eur bonté. Voici une nouvelle variante de ces contes, que ux dans son *Guide*, t. II, p. 258. « Ces êtres surnaturels t partout ici (dans la vallée de la Semois) le nom de *fées*, i s'applique à des individus des deux sexes. De l'un d'eux rbeumont) le trait suivant. Un jour le propriétaire de la e un nain s'était attaché, ce que tous ses semblables ont e, voyant ce petit bout d'homme porter avec grand effort nier, prit de l'humeur et dit : « Te voilà bien chargé avec leau ! A te voir si empressé, ne croirait-on pas que tu me ts services ? » Irrité de l'ingratitude dont on le payait, le 'épi dont il était chargé, et, descendant l'échelle, répondit : e (*paume* « épi ») je t'ai enrichi, paume à paume, je te fait, les affaires du cultivateur imprévoyant, qui avait été là, ne tardèrent pas à décliner, et il finit par aller mendier

BLASONNEMENT. — M. A. HAROU nous écrit : « A Beau-and-Duché de Luxembourg) lorsque l'année a été favorable es paysans manifestent leur satisfaction en appelant leur ; dans le cas contraire ils se contentent de la nommer on véritable nom. Il existe une coutume analogue dans le elge : à *Messancy*, lorsque la récolte des céréales a été ans donnent à leur village son nom véritable ; dans le cas pellent *Meetzig*. »

de circonstance, les paysans obéissent sans aucun doute à blasonner » satiriquement la terre, comme partout au e les localités voisines et leurs habitants. A *Messancy*, où isidéré comme un parler étranger et par conséquent fort satiriquement la prononciation allemande *Meetzig* pour ingrat. Par contre, dans le Grand-Duché, où l'allemand est e prononciation française du nom du lieu qui sert à le eidence méritait d'être relevée.

O. C.

LITTÉRATURE FOLKLORIQUE

Langage et akseignance des Fleurs et plantes wallons, par Joseph VRINDTS. — Gnuisé, éd., Liège 1898. — Prix : 2,50.

Légendes et Nouvelles de l'Entre-Sambre-et-Meuse, par J. CHOT. — Bruxelles 1898, Lebègue et C^o, éd. — Prix : 2,50.

Le Val de l'Ambliève. histoires et scènes ardennaises, par Marcellin LA GARDE; 4^e éd. ill. Préf. de M. Gust. FRANCOTTE. — Liège 1897, Poncelet, éditeur. Prix : 4 fr.

Inc cîse àx marionnettes, pochade en 2 actes arrangée par Alph. TILKIN. Petit in-8 de 24 p. — Prix : 0.35.

Li Pâcolet da Noé, pièce en un acte par Victor CARPENTIER. Broch. in-12 de 44 p. Liège 1897. — Prix : 0.60.

Noirbroqua le pendu. Chronique ardennaise par J. NOSRIPE. — In-12. Liège, Godenne, éd. 1895. Prix 2 francs.

Li Coq dè Viège, comédie-opérette en trois actes, par Alphonse TILKIN, musique de Léon DRESSSEN. Broch. in-12 de 86 p. Liège 1894. — Prix : 1,25.

Li neure poëlle, essai de folklore en deux actes, par Henri SIMON. Broc. in-8^e de 58 p. couverture illustrée. Liège 1894.

L'Argayon, èl géant d'Nivelles, par M.-C. RENARD, Poème héroï-comique en huit chants (dialecte de Braine-l'Alleud), ill. avec carte, commentaire folklorique et vocabulaire. Bruxelles 1893. — Prix : 3 fr.

El rouse dé Sainte Ernelle, par G. WILLAME. Drame en trois actes avec prologue, tiré d'un conte populaire (dialecte de Nivelles); préface de M. Jos. DEFRECHEUX, couverture illustrée. Bruxelles 1890. — Prix : 2 fr.

Touton l' Macralle, tableau populaire en 1 acte par Victor CARPENTIER, 2^e éd. Liège 1891. Broch. in-12 de 50 p. — Prix : fr. 0.60.

Les aventures dè Jean d'Nivelles, èl fils dè s'père, par M.-C. RENARD. Poème wallon en douze chants (dialecte de Braine-l'Alleud). 3^e éd. Bruxelles 1890, illustrée par M. Olivier DESSA et augmentée d'un vocabulaire wallon-français. — Prix : fr. 3,50.

JOURNAUX WALLONS

Li Marmite, gazette wallonne, hebdomadaire. 16^e année. — Bruxelles, 31, rue de la Violette. Un an 3 fr. Un n^o 5 centimes.

Li Spirou, gazette des tiesses di hoï *int l'jou tos les dimègnes*. Rédacteur en chef : Alph. TILKIN, 7, rue La Bègue. Liège. 11^e année. — Un an. 3 fr. Six mois, 2 fr. Un n^o 5 centimes.

Li Clabot, hillant totes les samaines. Rédacteur : Théophile BOVY, Liège, 201, rue de la Hesbaye. 7^e année. Un an, 3 fr. Un n^o, 5 centimes.

Le Farceur, gazette in patois [dialecte borain] *s'amoustrant tous les huit djours*. 5^e année. Edit. : Léon DELATTRE, 28, rue du Dragon, à Wasmes. Un an, 3 fr. Un n^o, 5 centimes.

L'Espieûr, in route tous les quinze jous. 3^e année. Bureaux, 38 Grand'place, Mons (Hainaut). Un an, 5 fr. Un n^o 5 centimes.

L'Tonnia d'Charlerwet, hebdomadaire. 3^e année. Directeur, Eugène DEFORET, 33, rue de la Gendarmerie, Charleroi. Un an, 3 fr. Un n^o : 5 c^m^{es}.

Lu trê d' s'otals, gazette du Vervis, hebdom. 1^{re} année. — Bureaux : 17, rue David, Verviers. — Un trimestre 50 centimes. Un n^o 5 centimes.

Li Spriche, journal wallon bi-mensuel, 1^{re} année. Directeur Jean BURY, 5^{bis}, rue Lulay, Liège. — Un an, 1 franc. Un n^o 5 centimes.

WALLONIA

RECUEIL MENSUEL DE FOLKLORE

FONDÉ EN DÉCEMBRE 1892 PAR

O. Colson, Jos. Defrecheux & G. Willame

Paraît le 13 de chaque mois par livraisons de 16 pages au moins, ornées de dessins inédits. Publie des études, relations et documents relatifs à la littérature orale, aux croyances et usages, et à l'ethnographie traditionnelle des provinces wallonnes; notamment des facsimile d'images et dessins d'objets populaires, des chansons avec les airs notés, et des textes originaux de tous les parlers romans de Belgique, avec la traduction en français. Chaque document porte, dans la Revue, la signature de la personne qui l'a communiqué.

Pour ce qui concerne les abonnements, spécimens, changements d'adresse, etc. s'adresser de préférence à M. Jos. DEFRECHEUX, Administrateur de la Revue, 88, rue Bonne-Nouvelle, à Liège.

Pour ce qui concerne la Rédaction : envois d'articles et de documents détachés, rectifications, etc., s'adresser de préférence à M. O. COLSON, Directeur de la Revue, 16, Fond St-Servais, à Liège.

Abonnement annuel : Belgique, 3 francs. — Etranger, 4 francs.

Les nouveaux abonnés reçoivent les n^{os} parus de l'année courante.

Un numéro, 30 centimes.

OUVRAGES REÇUS

Inc Oûve de Pèquet, comédie en 1 acte, par Edmond JACQUEMOTTE. — Chez l'auteur, pharmacien à Jupille (Liège).

Volksgebruiken en Gewoonten in Noord-Brabant, door P.-N. PANKEN. (Extrait de « Ons Volksleven »). — 8^o de 106 p. — Brecht (Anvers) L. Braeckmans éditeur 1898

Grand-père Balthazar, comédie en 2 actes, par S. DELVAUX. — Sauvage, éditeur, 155, chaussée d'Anvers, à Bruxelles. Prix 1 franc.

Le livre de la Prévoyance, recueil de lectures et dictées, par Jules LEMOINE-BELLIÈRE. — Manuel d'enseignement et de propagande publié par la Députation permanente du Hainaut. — Frameries, Dufrane-Friart, éditeur.

*Des presses de Math. Thone,
rue St-Jean-Baptiste, 13, Liège*

26 246,33,2

WALLO] [

Chanson de ronde	O. C.
CONTES DU HAINAUT	
Deux contes populaires	Jules Lemoine
SI L'AMOUR VOUS GÊNE...	
Cràmignon liégeois	O. C.
FACÉTIES DE CHASSEURS	
Quatre contes bleus.	O. C.
LA PETITE MAISON	
Petit conte liégeois	Jos. Defrecheux
ILLUSTRATION NOUVELLE	
Le cràmignon.	Edmond Delsa

LIÈGE

Administrateur : JOSEPH DEFRECHEUX, 88, rue Bonne-Nouvelle.
Directeur : O. COLSON, 16, Fond Saint-Servais.
La Revue paraît le 13 de chaque mois.
Belgique : Un an, 3 fr. Un n° 30 c. — Union postale : 4 francs.

LIBRAIRIE EDOUARD GNUSÉ

LIÈGE, RUE PONT-D'ŒLE, 51, LIÈGE

ABONNEMENT A TOUTES LES REVUES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ALLEMANDES, ANGLAISES
ET FRANÇAISES

Dépôt de WALLONIA, de la REVUE BLANCHE, de LA PLUME,
du MERCURE DE FRANCE, etc.

COLLECTION DE WALLONIA

1893 Nos livraisons de la première année forment un joli volume broché de 224 pages, publié avec le concours de plus de vingt-cinq collaborateurs. Il contient quarante airs notés et la première série des dessins inédits de M. Aug. DONNAY. Prix net : 5 francs.

1894 Les fascicules de la deuxième année forment une élégante brochure de la même importance, qui contient de nombreux airs notés et des dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix net : 3 frs.

1895 Les livraisons de la troisième année sont réunies en un volume de la même importance, qui contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux. Prix : 3 francs.

1896 Le volume de la quatrième année, d'importance égale, contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix : 3 francs.

1897 Le cinquième volume, outre les douze livraisons de l'année, est accompagné de la table analytico-alphabétique des matières parues depuis la fondation de la Revue. Ce volume, comme les précédents, compte un grand nombre d'airs notés et d'illustrations diverses. Prix : 3 francs.

Les trois derniers volumes pris en nombre, chacun : 2 fr. 50.

Les cinq volumes, pris ensemble : 15 francs.

S'adresser à l'Administration, 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège.



SORCELLERIE

Suite : Voir ci-dessous pp. 57, 73 et 113.

NOV 4 1898

LIBRARY

Les conventions avec Satan

Certaines personnes, sans vouloir s'enrôler dans les bandes infernales, consentent néanmoins à céder leur âme à Satan en échange d'avantages immédiats. Le plus souvent ce sont des malheureux désespérés, que la misère étreint, qui appellent le diable à leur aide et lui promettent leur âme pour une époque déterminée, contre fourniture immédiate d'argent ou d'instruments de travail, ou contre promesse de clientèle certaine et de matières premières en quantité suffisante. C'est par l'intervention du diable que l'on explique, au village, les enrichissements subits et les chances extraordinaires. De quelqu'un à qui cela arrive, on dit : *Ces affaires-là n'sintet nin bôn* — ou bien plus nettement : *il a sûr dinné si âme à diale. C'est-on macraï.*

C'est à cause de cette assimilation — erronée du reste — des « contractants » avec les sorciers, que nous croyons devoir en parler ici, avant d'aborder le chapitre des loups-garous, avec lesquels, quant au pacte surtout, on les confond. Le fait d'arrêter une convention avec le diable, de quelque nature qu'elle soit, se dit à Liège *fer pake* (pacte) *avou l' diale*; on préjuge que, même dans le cas où l'homme (il s'agit ordinairement d'un homme, presque jamais d'une femme ¹⁾) promet son âme au Mauvais sans promettre en même temps de le servir contre les humains, que dans tous les cas, disons-nous, l'homme signe sa damnation de son propre sang sur un parchemin, où figurent les clauses du contrat, et que le démon détient pour

(1) Voir, pour l'exception une légende de Hermée dans *Wallonia*, t. III, p. 162. C'est l'histoire d'une fermière qui fut sauvée de la misère par le diable à condition que la première chose qu'elle nouerait le lendemain appartiendrait au démon. Sagement conseillée, elle se coucha tout habillée et, le lendemain, à son lever, elle s'empressa d'aller dans son verger nouer une ligature autour du premier arbre venu. A l'instant même cet arbre fut taillé en mille millions de copeaux ! Elle était sauvée.

le sûreté. Or les légendes, dans le cas qui nous occupe, ne tiennent point de cet écrit, du moins telles que nous les ont fournies anciennement les conteurs (1).

éanmoins, puisque le peuple, au moins dans ses dictons, opère fusion, il était nécessaire de la relever.

la légende du « Meunier des Fonds de Qwàreux » qu'on a pu retrouver p. 126, se rattache à l'ordre de faits dont nous parlons. C'est pas un exemple isolé; les légendes du diable constructeur, ne parler que de celles-là, constituent même tout un cycle.

En voici un autre exemple :

La commune de Ville-sous-Bois, aux environs de Vielsalm, possède une localité appelée *les Cawettes*. On y voit éparses sur le sol plusieurs maisons. Une seule paraît avoir servi; les autres sont inachevées. Le fait raconté par les habitants du pays à l'aide de la légende suivante. Un jour — il y a longtemps de cela — arriva, disent-ils, dans la paroisse un étranger; l'espoir d'utiliser les pierres que le sol renfermait l'attira au pays. A peine débarqué il se bâtit aux Cawettes un moulin bien bâti; puis il se mit en devoir de le garnir de plusieurs paires de meules, qu'il entendait tailler lui-même dans le massif sur lequel son moulin était assise.

Le début fut assez heureux. Une première meule se trouva bientôt terminée, mais il en fallait une seconde, et le meunier eut beau tourner et retourner, tailler et marteler une foule de blocs, impossible de parvenir à donner la dernière forme. Une véritable fatalité poursuivait son œuvre; et frappait de stérilité tous ses efforts.

Un soir que, désespéré d'un nouvel essai également infructueux, il se préparait à aller se coucher, il se jeta ses outils dans le ruisseau et d'appeler le diable à son aide, le diable se présenta subitement devant lui. Le pauvre n'avait pas découvert le Mauvais dans le malheur obstiné qui allait causer sa damnation, d'abord tout effrayé de se voir si bien et si promptement obéi. Mais au premier moment d'effroi passé, il répondit aux offres de services que lui fit le diable, en acceptant un rendez-vous pour le surlendemain à minuit, près d'un lieu qui a de cette aventure retenu le nom : « la Mare du Diable ».

L'entrevue eut lieu au jour fixé, et un pacte, conclu avec toutes les conditions usitées en pareil cas, déterminait les droits et les obligations des deux parties : au meunier un superbe moulin, les capitaux nécessaires pour l'exploiter et vingt-cinq ans pour en jouir; à Satan, après ces vingt-cinq années, l'âme du meunier.

Après son retour au logis, ce dernier ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain. En s'éveillant il se tâta et se frotta plusieurs fois les yeux pour voir qu'il ne dormait plus; car le diable avait fait les choses gracieusement, et une habitation des plus confortables s'était, pendant la nuit, élevée à sa chétive mesure.

Le moulin prospéra pendant un quart de siècle. Au terme convenu, cinq ans jour pour jour et heure pour heure, après la terrible entrevue à la Mare du Diable, Satan vint réclamer sa proie. Au milieu d'une nuit orageuse, que marqua la dévastation du canton, le meunier disparut avec son moulin et tous les biens périssables auxquels il avait sacrifié son âme.

(1) Dans les relations publiées ailleurs, nous n'avons actuellement sous les yeux qu'un cas où le pacte écrit intervient : C'est dans la légende de PIMPURNIAUX, dans laquelle peut très bien avoir ajouté le détail, sans y avoir malice.

En sortant le matin pour examiner les ravages de l'ouragan, les voisins ne trouvèrent plus que des débris informes, au milieu desquels on distingue la meule unique que le malheureux était parvenu à terminer ⁽¹⁾.

Les légendes de ce genre sont nombreuses et présentent souvent de frappantes analogies.

Nous avons dit que généralement l'homme recourt à Satan pour se sauver de la misère. Il agit parfois dans un autre but.

Dans la même région où se conserve le récit qu'on vient de lire, on raconte que, sous un rocher, est enfoui un trésor. C'est celui d'un comte de Salm qui, dans une guerre avec un de ses voisins, ayant perdu son fils unique, se donna au diable, pour en obtenir le moyen de se venger de ses ennemis. Satan, devenu son héritier et ne sachant que faire de ses richesses, résolut de les enterrer. On sait l'endroit précis où elles gisent, renfermées dans un coffre de fer; mais toutes les ruses pour tromper la vigilance du gardien ont échoué jusqu'à présent ⁽²⁾.

Les légendes où il s'agit d'un homme contractant avec Satan moyennant sa propre damnation ne sont pas toutes aussi sombres que celles que nous venons de citer. Parfois, en effet, l'homme parvient à sauver son âme, et l'imagination populaire a été, sur ce point, d'une très grande variété; il en est résulté de fort curieuses légendes, de caractère, il est vrai, très différent, tantôt grave et édifiant, tantôt facétieux. Nous ne résistons pas au plaisir de citer en son entier la très belle légende du sire de Roiseux, qui illustre le joli village de Modave, à quelques lieues de Huy, dans la vallée où coule le Hoyoux, rivière célèbre par ses crues subites et désastreuses.

Un jour — il y a de cela bien des siècles — le Hoyoux, après un orage, s'enfla subitement suivant l'habitude qu'on lui connaît, et il envahit la vallée, juste au moment où la fille unique du seigneur de Roiseux s'amusait à cueillir des fleurs dans la prairie. La crue avait été si rapide que le malheureux père arriva sur le rivage pour voir son enfant entraîné par le courant. Privé de secours humains et ne prenant conseil que de son désespoir, il invoqua le diable. L'invocation était à peine faite qu'une vague poussa l'enfant hors de l'eau. La joie du père fut cruellement troublée quand il entendit une voix murmurer en ricanant à son oreille : « Tu m'appartiens; dans treize ans je reviendrai; au revoir. »

Dès ce moment, plus de joie, plus de tranquillité pour le seigneur de Roiseux. Douze ans se passèrent. Alors, ne pouvant plus longtemps supporter l'inquiétude qui le rongait, le pauvre seigneur se décida à confier son secret à un ermite du voisinage. Le lendemain, à son retour, il annonça son intention de faire un pèlerinage en Terre-Sainte, et il partit bientôt après.

La traversée fut heureuse. Au bout de quelques mois, réconcilié avec Dieu, il put se préparer au retour. Satan n'ignorait rien de tout cela; pour

(1) Jérôme PIMPURNIAUX [Ad. BORGNET] *Guide du Voyageur en Ardenne*, Bruxelles 1856, t. I, pp. 135-7.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 131.

ager, il attend le moment où le pèlerin, harassé, va rentrer dans son au. A la soirée éclate un affreux orage ; la rivière, débordée, entraîne ce qu'elle rencontre sur son passage, et des blocs de pierre, poussés par la main infernale sur le château de Roiseux, vont former une digue transversale de la vallée. Pour réussir dans son odieux projet, Satan doit se hâter, car avec le chant du coq arrive le jour, où expire son pouvoir sur le château de Roiseux.

Pressé de revoir son enfant, le pèlerin n'a pas voulu se livrer au repos, l'arriver avant l'aurore. A l'aspect de la tempête, il aiguillonne sa course et descend dans la vallée au moment où s'élève l'horrible digue ; il se précipite et s'amoncelle les pierres, et l'eau qui reflue, reflue, et monte toujours en furie. A grand-peine il parvient à la porte du manoir ; il appelle, il pleure ; le fracas de la tempête couvre les éclats de sa voix et le bruit de ses larmes. Quelques minutes encore et la rivière, qui ne cesse de hausser, emportera l'infortuné, envahira le château et le renversera avec ceux qui s'y trouvent.

Dans un suprême effort, le pèlerin saisit un quartier de roc et le lance contre la porte, qui gémit sur ses gonds et résiste. Mais cette fois l'appel est entendu. Le coq s'éveille et fait entendre son chant matinal ; les tentes infernales sont vaincues ; la tempête s'apaise, et Satan regagne son séjour, laissant inachevé un travail dont on voit les restes au château de Roiseux. On explique ainsi la présence de nombreux blocs de poudingue dans la vallée et sur les deux côtes (1).

* * *

A ce sujet des contrats avec Satan se rattache une série de nombreux récits sur le « diable dupé ». Celui-ci, malgré la toute-puissance que le peuple lui prête, n'est pas toujours aussi malin qu'il paraît. Parfois l'homme insère dans les clauses de la convention une telle ou telle autre condition que le diable doit remplir et sans laquelle il n'a rien de fait ; d'autres fois les « histoires édifiantes » montrent comment, par sa simple malice, le chrétien revenu à récipiscence ou touché par la grâce, sait se tirer de la terrible conjoncture où son imprudence l'avait placé.

L'histoire connue en France sous le nom de Bonhomme Misère, dans laquelle le diable s'est trouvé souvent substitué à la Mort, sous l'influence des idées chrétiennes, s'est rattachée à ce type. On connaît au pays wallon diverses variantes en cet état ; nous citerons particulièrement le conte de Jodoigne, ci-dessus p. 135. Ici se place aussi une légende qu'on raconte au sujet de diverses églises, bâties, affirme-t-on, par le diable sur la demande d'un saint, à condition que le bâtisseur obtienne en toute récompense l'âme de la première créature qui entrera dans le temple. Au moment de s'exécuter, le curé ou le saint s'avance, semblant prêt à sacrifier lui-même, et, arrivé à deux pas de la porte, il lance soudainement dans l'église, soit un cochon qu'il cachait sous sa robe,

1) *Ibid.*, t. II, p. 395.

soit l'ânon ou le loup familial qui ne quittait jamais l'opérant et dont il était naturellement accompagné à ce moment pathétique. Le diable, floué, disparaît en poussant d'horribles imprécations ⁽¹⁾.

Dans une autre série de contes, c'est la femme qui vient au secours de l'homme, tantôt en se sacrifiant pour sauver l'âme de son mari ⁽²⁾ tantôt en jouant un bon tour au diable.

Une histoire qui se présente sous différentes formes suivant les lieux se raconte comme suit pour expliquer l'édification de l'église d'Avioth, vers la frontière française, au sud de Chiny et des ruines d'Orval. On est surpris de trouver un édifice aussi beau et aussi important dans un village aussi pauvre et aussi peu peuplé. On raconte qu'il y avait autrefois à Avioth un bourgmestre qui possédait une femme non moins dévote que belle, et dont il était vivement épris. Souvent elle le tourmentait pour avoir une église, et le mari avait beau répondre que l'état de sa fortune ne lui permettait pas cette dépense, elle n'en persistait pas moins. Sans cesse harcelé, le pauvre bourgmestre, ne sachant à quel saint se vouer, se donna au diable, ce qui était plus facile, et le diable ne manqua pas de se rendre aussitôt à son appel. Le marché fut bientôt conclu : en échange d'une âme de chrétien, Satan s'engagea à élever une église qui serait, disait-il, la plus belle de la contrée : l'édifice devait être achevé en une nuit, avant le chant du coq. La nuit où s'accomplit l'œuvre diabolique, le complaisant mari, préoccupé des suites de son marché, soupirait en se retournant sur sa couche. La femme s'en aperçut et finit par lui arracher son secret. Alors elle se leva, se tint en observation, et quand elle vit que l'église était à peu près terminée, elle chassa son coq. Un premier kikiriki s'étant fait entendre, cent autres y répondirent, et le diable s'enfuit tout penaud. Il avait raison de l'être : il ne manquait à l'édifice qu'une seule pierre ! Depuis lors, bien des fois on a essayé de combler la lacune, et jamais on n'est parvenu à maintenir la maudite pierre en place ⁽³⁾.

Un dicton sur la malice des femmes dit nettement : *Les femmes ont treus tours pus qui l'diale* « les femmes ont trois tours de plus que le diable ». On dit même *sept tours*, et *cint tours* ! Et un autre proverbe affirme qu'*i n'y a treus malins, feumme, marticot et diale* — en classant non-seulement la femme, mais aussi le singe avant le Mauvais, ce qui tendrait à prouver qu'au point de vue de la malice, Satan est en effet singulièrement en retard !

(1) Voir une variante (celle du curé et du porcelet) dans *li Spirou*, n° du 18 avril 1897.

(2) Comme dans la légende du « Meunier des Fonds de Qwàreux » ci-dessus p. 126.

(3) PIMPURNIAUX, *Guide* t. II, p. 267.

Divers contes illustrent cette renommée des femmes. Ce sont naturellement des facéties, et il en circule des variantes assez risquées.

Une des histoires les plus typiques est celle de ce paysan qui avait promis son âme au diable pour une époque déterminée, sous condition d'être riche entretemps, — avec cette restriction qu'au moment venu le diable proposerait à l'homme un problème à sa façon et que le vainqueur de cette épreuve déciderait du sort de l'âme en question. L'époque fatale approchant, la femme s'aperçut vite de l'état de préoccupation où était son mari, et finit par recevoir ses confidences. Elle le consola et l'assura de son concours. Au jour dit, le diable arriva et définît l'objet du concours : chacun des contractants devait présenter à l'autre un animal dont celui-ci devrait deviner le nom. Le paysan se vit perdu, mais sa femme de nouveau lui remonta le moral. Le diable réapparut, traînant à ses côtés un animal étrange que le conte ne décrit pas mais dont il donne cependant l'une des caractéristiques : c'est que cette sorte de bête avait les membres à l'envers, ceux de devant se repliant en avant, ceux de derrière se repliant en arrière ⁽¹⁾. Le pauvre paysan était anéanti : mais sa femme, qui n'avait cessé de rôder aux alentours, avait entendu le diable pousser la bête en l'appelant par son nom ; elle le souffla à son mari, qui dit aussitôt : *c'est on Vert-bouc !* La première manche était gagnée. Il s'agissait à présent pour le paysan d'exhiber à son tour une bête inconnue. Il demanda un instant de répit ; durant ce temps, la femme s'étant déshabillée se plaqua le corps de *strôpe* « marmelade de pommes » puis elle se roula dans le tas de plumes du matelas éventré. Elle se présenta à quatre pattes sous cette étrange livrée. Le démon, étonné, eut beau tourner autour et faire ses remarques contradictoires. Il ne pouvait évidemment reconnaître « l'animal » et il dut s'avouer vaincu.

Dans un autre conte, il s'agit d'un forgeron qui ne parvenant pas à « sortir de son ouvrage », loua le diable comme aide sous condition que si, un jour ou l'autre, il n'avait plus de travail à lui donner, celui-ci l'emporterait corps et âme au tréfonds des enfers. Le démon est un maître ouvrier. Le travail disponible fut vite abattu, et le forgeron eut vite épuisé son imagination à créer les besognes les plus fantastiques à son valet. La femme de l'artisan s'étant aperçue de ses angoisses, en connut bientôt le sujet et lui dit : « Nigaud, je lui en donnerai, moi, de l'ouvrage, tu verras. » Elle lui expliqua le truc qu'elle venait d'imaginer *illico* et quand l'ouvrier fut de nouveau

(1) Nous retrouverons ce détail plus loin, chez les Loups-garous, les Vert-boucs, etc.

inoccupé, le forgeron lui présenta un petit poil très frisé, en lui ordonnant *dê radreuli çoula so n' plate pire avou on mayet* « de redresser cela sur une pierre plate avec un maillet ». Le diable essaya, mais, comme on pense, il s'escrima en vain. Suant et grognant, il demanda au forgeron s'il en avait beaucoup comme ça. « Oh oui, dit l'autre, il y en a *tot on placârd* ». A ces mots, le « Malin », effrayé, s'enfuit en pestant ! Et voilà comment le forgeron sauva son âme — grâce à l'ingéniosité de sa femme !

(*A suivre*).

O. COLSON.

LA BERGÈRE ET LE CHATON

RONDE A DANSER



Il y a - vait une ber - gè - re Et ron. ron, pe - tit
 pa - ta - plon Il y a - vait une ber - gè - re qui a - vait des mou -
 tons Ron, ron, Qui a - vait des mou - tons.

Il y avait une bergère,
 Et ron ron, petit pataplou,
 Il y avait une bergère,
 Qui avait des moutons
 Ron ron
 Qui avait des moutons.

Elle se fit un fromage,
 Et ron ron, petit pataplou,
 Elle se fit un fromage,
 Du lait de ses moutons
 Ron ron
 Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,
 Et ron ron, petit pataplou,
 Le chat qui la regarde,
 D'un air un peu fripon
 Ron ron
 D'un air un peu fripon.

Si tu y mets la patte,
 Et ron ron, petit pataplou,
 Si tu y mets la patte,
 Tu auras du bâton
 Ron ron
 Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
 Et ron ron, petit pataplou,
 Il n'y mit pas la patte,
 Mais il y mit l' *grognon* ⁽¹⁾
 Ron ron
 Mais il y mit l' *grognon*.

La bergère en colère,
 Et ron ron, petit pataplou,
 La bergère en colère,
 T'as son p'tit chaton
 Ron ron
 T'as son p'tit chaton.

(1) *Grognon*, groin, museau.

WALLONIA

Elle s'en fut à confesse,
Et ron ron, petit pataplon,
Elle s'en fut à confesse,
Pour demander pardon
Ron ron
Pour demander pardon.

Mon père je m'accuse,
Et ron ron, petit pataplon,
Mon père je m'accuse
D'avoir tué l' chaton
Ron ron
D'avoir tué l' chaton.

Ma fille pour pénitence,
Et ron ron, petit pataplon,
Ma fille pour pénitence
Nous nous embrasserons !
Ron ron
Nous nous embrasserons !

La pénitence est douce,
Et ron ron, petit pataplon,
La pénitence est douce
Nous recommencerons
Ron ron
Nous recommencerons.

Cette ronde est très populaire dans tout le pays wallon, où elle se même dans les écoles.

Suivant M. A. LOQUIN, l'air provient par dédoublement d'une chanson po du timbre « Vous irez à la messe », qui figure avec la date de 1570 d. recueil de LE ROUX DE LINCY, et sur lequel on chanta aussi deux Noels, français et l'autre en patois gascon (*Mélusine*, IV, 52).

O.



CONTES DU HAINAUT

V

La vieille devenue singe

Une fois, le bon Dieu voulut voir comment vivaient les hommes. Il descendit du ciel sur la terre et se mit à voyager, accompagné de saint Pierre.

Tout en marchant, il perdit la *viroule* de son bâton.

« Entrons chez le maréchal, dit saint Pierre, il remettra une autre *viroule*. »

Ils entrent dans la forge. Le *marchau* répare le bâton du bon Dieu et ne veut pas recevoir de salaire.

Près de la cheminée, dans un grand fauteuil, le grand-père, tout courbé est assis.

« Si tu veux, dit le bon Dieu, je ferai de ton vieux père un beau jeune homme.

— Je suis content, » répond le *marchau*.

Le bon Dieu appelle le vieux. Il le met sur l'enclume, et le bat avec le plus gros marteau de la forge : le grand-père, qui était près de mourir, redevient un solide jeune homme.

Le bon Dieu et saint Pierre s'éloignent.

De l'autre côté de la cheminée, il y avait encore une vieille femme, la mère du *marchau*.

« Je ferai bien cela aussi avec elle, » dit-il.

Il l'appelle. Il place la vieille sur l'enclume et se met à la frapper avec son gros marteau, comme il a vu faire le bon Dieu.

Mais la grand-mère n'est plus qu'une bouillie de chairs.

Le *marchau*, effrayé, jette son marteau et court après le bon Dieu, qui s'en va tout doucement.

Il le rejoint, et crie, à genoux, les mains jointes :

« Revenez, j'ai voulu faire avec ma mère ce que vous avez fait avec mon père, mais elle ne veut pas *se ravigoler* (ressusciter). »

Le bon Dieu revient et voit le paquet de chairs et de sang.

« Je ne saurais plus rien faire avec cela... on ne peut plus en tirer qu'un singe. »

Et, de la bouillie, il sort un singe qui faisait des grimaces.

Conte recueilli à Gilly.

VI

Le loup et les trois « pourcias »

Une fois la servante alla porter à boire à ses trois *pourcias* (porcs). Ils n'en veulent pas. Ils enfoncent la porte de leur *rang* (étable) et se sauvent dans la prairie près du bois.

Là, ils se font chacun une cabane. Le premier en bâtit une de feuilles, le deuxième une de *broquettes* (menus morceaux de bois), et le troisième une de fer.

Le loup vient.

« Ouvre-moi la porte, crie-t-il à la première cabane, faite de feuilles : Il neige, il tonne... Il fait du temps *péronne* ⁽¹⁾.

— Je ne l'ouvrirai pas, eh ! tu m'étranglerais.

— Alors, je vais tant petter, tant vesser que je mettrai ta cabane le cul bas ⁽²⁾.

— J'aime autant » ⁽³⁾.

Le loup a tant petté, tant vessé, qu'il a mis la cabane le cul bas. Alors, il a mangé le cochon.

Il s'en va à la deuxième maison, faite de *broquettes*.

« Ouvre-moi la porte, *dist-i* : Il neige, il tonne... Il fait du temps *péronne* !...

— Je ne l'ouvrirai pas, eh ! répond le *pourcia*, tu m'étranglerais.

— Alors, je vais tant petter, tant vesser, que je mettrai ta cabane le cul bas.

— J'aime autant. »

Le loup a tant petté, tant vessé, qu'il a mis la cabane le cul bas, puis il a dévoré le *pourcia*.

Il va à la troisième cabane, faite en fer.

(1) *Péronne*, mot inventé pour la rime.

(2) Manière de dire qu'il la renversera.

(3) C'est-à-dire : Soit ; cela m'est bien égal.

WALLONIA

— Pre-moi la porte, *dist-i* : Il neige, il tonne... Il fait du temps

ne l'ouvrirai pas, eh ! tu m'étranglerais. •

— Ors, je vais tant petter, tant vesser, que je vais mettre ta cul bas.

— Ette, vesse tant que tu voudras, ma maison est bonne et

le loup a tant pette qu'il a déchiré le trou de son cul.

— Père le loup va alors chez le cordonnier Destappe (¹).

— Pape prend son fil et son alène et lui recoud le derrière.

— Quelques heures plus tard, le loup sent des maux de ventre et veut se soulager. Impossible, plus rien ne veut sortir.

— Contre compère le renard.

— Hé ! compère le renard, regarde si mon cul n'est pas usé ?

— Ça fait, compère le loup. »

— Il retourne chez Destappe.

— Destappe, fais un petit trou dans mon derrière, que je puisse... »

— Pape prend un tranchet et fait un trou. Au même moment, il y a une fusée d'une telle force que toute la baraque et Destappe sont envolés.

— Et, moi, quand j'ai vu ça, j'ai acheté un petit chien de deux ans et je me suis assis dessus. Sa queue a cassé, j'ai mis mon doigt et je suis retourné ainsi jusqu'à la maison.

— par Fernand Cavier, de Pironchamps.— L'alinéa final est une formule traditionnelle par laquelle on termine tous les contes, dans la contrée.

JULES LEMOINE.

— m d'un cordonnier bien connu dans la localité.

BON, BON, SI L'AMOUR VOUS GÊN

CRAMIGNON LIÉGEOIS

Solo *Le chœur*

C'est en re - ve - nant d'al-ler boire bou - teil .

Solo

Il me prit en - vie d'al-ler voir ma bel-le

Solo *Le chœur*

bon ! Bon, bon ! Si l'amour vous gê-ne Moi,

2. Il me prit envie d'aller voir ma belle
Je vis trois ribauds assis auprès d'elle
3. Je vis trois ribauds assis auprès d'elle
Et quand ils m'ont vu s' sont retirés d'elle
4. Et quand ils m'ont vu s' sont retirés d'elle
Restez, mes ribauds, restez auprès d'elle
5. Restez, mes ribauds, restez auprès d'elle
Vous n'aurez jamais ce que j'ai eu d'elle
6. Vous n'aurez jamais ce que j'ai eu d'elle
J'ai eu de son cœur la fleur la plus belle
7. J'ai eu de son cœur la fleur la plus belle
C'est en revenant d'aller boire bouteille...

Chanson très populaire à Liège. Le *Recueil d'Airs de Crârnignon*. 1883, p. 48, donne une variante musicale moins précise sur les mêmes nous remarquons aux couplets 2^e et 3^e le mot « rivaux » au lieu de « riba

FACÉTIES DE CHASSEURS

Le chasseur et les clous

Il y avait à Stavelot un vieux cordonnier qui avait la passion de braconner. Il portait le surnom de *Vix mamé*. Quand il allait « à l'ouvrage *sur* les villages » il prenait toujours son fusil.

Un jour qu'il était allé travailler à N..., « du temps de l'heure », c'est-à-dire de midi à une heure, à l'heure du repos, il prend son fusil et va faire une petite tournée.

Il aperçoit une grosse volée de grives qui vient « s'asseoir » sur un sorbier. Il veut tirer, mais il cherche vainement ses plombs. En fouillant dans ses poches, il trouve un sac de petits clous de soulier, nommés *paigurlins*. Il y en avait un cent. Il les prend et les introduit dans son fusil. Il « tape » en joue et il tire.

Il en cloua nonante-neuf à l'arbre, par les pattes. Cela fait qu'il eut nonante-neuf grives et ses *paigurlins*.

C'est lui-même qui l'a raconté ⁽¹⁾.

Le chien d'arrêt

Deux chasseurs discutent sur la valeur de leur chien d'arrêt. Chacun se vante en disant les exploits de sa bête.

« Tout ça, dit l'un, ce n'est rien. Figurez-vous qu'il y a un an, mon chien tombe en arrêt devant un superbe lièvre, attendant que je tire. Mon fusil était déchargé et je n'avais plus une seule cartouche. Je cours vivement à une ferme qui était à une couple de kilomètres. Quand je suis revenu, plus moyen de retrouver la place. Huit mois après, en repassant par là par hasard, j'ai retrouvé le squelette de la pauvre bête, qui était encore dressé en face du squelette du lièvre !... ⁽²⁾. »

(1) Communication de M. Louis DETRIXHE.

(2) *Tonnia d'Charleroi*, n° du 6 mars 1897.

Le chasseur maladroit

Deux lièvres jouaient aux cartes dans une pièce de trèfle.

Celui qui mêlait se retourne et dit tout à coup :

« *Goddom ! On tchesseu !*

— *Taisses-tu, sot*, dit l'autre, *n'dye nin sogne* (n'aie pas peur), *c'est Vincint ! »*

Un assaut de vanteries

Trois chasseurs sont réunis et racontent leurs prouesses.

« Un jour, dit l'un, j'étais en chasse. Un lièvre part à mes pieds. Je tire et je lui coupe net la tête. Quel n'est pas mon étonnement en voyant le lièvre revenir de trois mètres pour reprendre sa tête...

— Moi, dit l'autre, il m'est arrivé la semaine dernière une chose bien plus extraordinaire. Figurez-vous qu'un jour, dans mon jardin, je me trouve subitement en présence de deux lièvres qui jouaient et qui ne m'avaient pas vu venir. Et pas de fusil ! Je me déchausse vivement et je jette mon sabot si adroitement que j'assomme le plus gros. Je cours vite et que vois-je ? Le second lièvre, affolé, s'était précipité tête baissée dans le sabot... et il y était pris !

— Tout cela est bien, dit le troisième, mais j'ai vu plus fort que cela : Cette fois-là, je chassais à une demi-lieue de G... Chose curieuse, depuis au moins douze minutes, rien n'avait passé. Quant tout à coup, deux bécasses s'enlèvent à deux pas de moi. Je tire avec du fin plomb et je les déplume complètement. Seulement, le coup avait été si violent que les deux bécasses ont été retomber dans la casserole du cuisinier du comte de G... !

Et, après un moment :

— Il est vrai que je lui en avais promis une. »

Les deux sangliers

L'année de la guerre franco-allemande, tous les sangliers de la frontière, entendant les coups de fusils et la canonnade, s'étaient sauvés dans nos Ardennes. Ils pensaient être à leur aise, par là. *Tutùte!* pour tirer les grosses bêtes, le wallon s'y connaît.

On vient dire un jour au garde de L... que deux sangliers sont entrés dans ses bois, et qu'ils sont toujours ensemble : deux grosses bêtes qui pesaient au moins... quatre cents kilos.

Vite, vite, le garde rassemble la jeunesse et organise une traque.

On crie : *Gare ! gare ! les sanglés, is arrîrnu tos les deux !* Le garde épaule et tire. Il avait tiré sur le premier, qui tombe mort du coup ; et l'autre sanglier, qui était le plus gros, s'arrête tout court.

Le garde s'apprête, en mettant sa cartouche, et que voit-il?... Le premier sanglier était étendu, et l'autre, le plus vieux, le tenait par la queue!

Tout saisi, le chasseur s'avance avec « une masse de précautions » et regarde ce que cela veut dire.

Jamais un homme n'a été aussi étonné : le premier sanglier, qu'il avait tiré, c'était le fils de l'autre qui était, lui, pauvre vieux, aveugle de la cataracte. Le fils conduisait son vieux père par sa propre queue.

Voilà l'œuvre de charité d'une bête. Je connais bien des gens qui n'en feraient pas autant!

Mais le garde n'était pas chasseur à s'oublier. Il coupe la queue du premier et, la prenant en main, tire tout doucement le vieil aveugle jusqu'au village où il rentra triomphalement, suivi des traqueurs portant la bête tuée (1).

O. C.

(1) *Li Marmite*, n° du 10 avril 1898.

LA PETITE MAISON

PETIT CONTE LIÉGEOIS

Il était une fois un petit garçon. On l'appelait (*nom de l'enfant auquel on s'adresse*). Il aimait bien son papa ; il aimait bien sa maman ; il aimait bien... (*oncle, tante, frère, sœur, etc.*)

Un jour, étant à l'étage, le petit garçon ouvre l'armoire de son papa. Il y prend un grand pantalon d'homme, un grand gilet d'homme, un grand paletot d'homme, de grandes bottes d'homme, une grande canne d'homme... et le voilà parti bien loin, bien loin, bien loin, bien loin..... si loin, si loin, si loin...

Et quand il est bien loin, bien loin.... il aperçoit une belle petite maison. Les murs de la belle petite maison étaient en chocolat ; les portes et l'escalier, en bois de réglisse ; les vitres, en nougat et en caramel ; le toit était couvert de pastilles.....

Alors le petit garçon retourne bien vite, bien vite, bien vite.... chez lui. Il appelle son bon papa, sa bonne maman..... et ils vont tous ensemble manger la belle petite maison.

Jos. DEFRECHEUX.

REVUES DE FOLKLORE

Méluſine, recueil de myt
usages, fondé par H. GAIDOZ e
GAIDOZ. — Tome IX (1898 et
dont 4 de garde. Ce volume : 12

Revue des Traditions pop
rature orale, ethnographie t
Société, dirigé par Paul SÉBIL

de 48 à 64 pages. — Un an : Belgique 17 fr.; pour les membres : 15 fr.;
un n°, 1 fr. 25. — Bureaux : 80, boulevard St-Marcel, Paris.

The Journal of American Folk-lore, organe de la *Society*. Directeur :
William Wells NEWELL. — 11^e année; fascic. trimestriels 8^e de 80 p. — Un
an : 4 sh.; pour les membres : 3 sh. — Bur. : Cambridge, Mass., Etats-Unjs.

Volkskunde, tijdschrift voor nederlandse folklore, dirigé par Pol
DE MONT et A. DE COCK. — 11^e année. Livraisons mensuelles pet. in-8^e de 20 p.
Un an : 3 fr. Hoste, éd., Veldstraat, 46, à Gand.

Ons volksleven, tijdschrift voor Taal, Volks- en Oudheidkunde, dirigé
par Josef CORNELISSEN et J.-B. VERVLiet. — 9^e année; livraisons mensuelles
pet. in-8^e de 20 p. — Un an : 2 fr. 50. — L. Braeckmans, éd., à Brecht.

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde, dirigé par Karl WEINHOLD. —
8^e année; fascicules trimestriels g^d in-8^e de plus de 100 pages. — Un an :
mk. 12. — Direction : Hohenzollernstr, 10, Berlin.

Revista Lusitana, archives des études philologiques et ethnologiques
relatives au Portugal. — 5^e volume 1897-98. Prix : 12 francs. — Direction :
J. LEITE DE VASCONCELLOS, Bibliotheca national, à Lisbonne.

**Revue d'Ardenne et d'Argonne, scientifique, historique, littéraire et
artistique**, publiée par la « Société d'études ardennaises ». — 6^e année.
1898-99. Livraisons mensuelles de 32 pages. — Un an, 5 fr. — Rédaction :
22, rue Gambetta, Sedan. Administration : 46, rue Gay-Lussac, Paris.

Schweizerisches Archiv für Volkskunde (organe de la *Société suisse des
Traditions populaires*) dirigé par Ed. HOFFMANN-KRAYER. — Fascic. tri
mestriels de 80 p. 2^e année 1898. — Un an, 8 fr. Pour les membres, 4 fr.
— Direction : Freiestrasse, 88, Zurich, V.

**Jadis, recueil archéologique et historique de tout l'ancien territoire
de la Belgique féodale**. 2^e année; l : mensuelles, 8^e de 16 p.
Directeur : Amé DEMEULDRE, à Soignies t). — Un an, 5 fr.

Der Urquell, eine monatschrift für völkische Kunde. Directeur : M. Frie-
drich-S. KRAUSS, Vienne (Autriche), V stiftgasse, 12. — 2^e année.
Liv. mensuelles, 8^e de 32 p. — Un an, 5 fr.

Le pays Poitevin, revue mensuelle illustrée, dirigée par G. BOUCHER
et C. ROY, 12, rue du Moulin-à-Vent, Poitiers. — Liv. in-4^e de 20 p. —
1^{re} année 1898-99. — Un an, 8 fr. Un n°, 50 cent.

WALLONIA

RECUEIL MENSUEL DE FOLKLORE

FONDÉ EN DÉCEMBRE 1892 PAR

O. Colson, Jos. Defrecheux & G. Willame

Paraît le 13 de chaque mois par livraisons de 16 pages au moins, ornées de dessins inédits. Publie des études, relations et documents relatifs à la littérature orale, aux croyances et usages, et à l'ethnographie traditionnelle des provinces wallonnes; notamment des fac-simile d'images et dessins d'objets populaires, des chansons avec les airs notés, et des textes originaux de tous les parlers romans de Belgique, avec la traduction en français. Chaque document porte, dans la Revue, la signature de la personne qui l'a communiqué.

Pour ce qui concerne les abonnements, spécimens, changements d'adresse, etc. s'adresser de préférence à M. Jos. DEFRECHEUX, Administrateur de la Revue, 88, rue Bonne-Nouvelle, à Liège.

Pour ce qui concerne la Rédaction : envois d'articles et de documents détachés, rectifications, etc., s'adresser de préférence à

M. O. COLSON, Directeur de la Revue, 16, Fond St-Servais, à Liège.

Abonnement annuel : Belgique, 3 francs. — Etranger, 4 francs:

Les nouveaux abonnés reçoivent les n° parus de l'année courante.

Un numéro, 30 centimes.

OUVRAGES REÇUS

Armanack des Qwate Mathy pour 1899, par J. VRINDTS, L. WESPHAL, Ch. BARTHOLOMEZ et J. MÉDARD. — Librairie du Perron, 35, rue Basse-Wez, Liège. Prix 15 centimes.

Réflexions sur M. Huysmans [à propos de son livre « La Cathédrale »] par Edmond DE BRUYN. — Extrait du *Spectateur Catholique*. — Soc. belge de librairie, éd. Bruxelles, 1898.

Inc Oûve de Fêquet, comédie en 1 acte, par Edmond JACQUEMOTTE. — Chez l'auteur, pharmacien à Jupille (Liège).

Volkgebruiken en Gewoonten in Noord-Brabant, door P.-N. PANKEN. (Extrait de « Ons Volksleven »). — 8° de 106 p. — Brecht (Anvers) L. Braeckmans éditeur 1898

Grand-père Balthazar, comédie en 2 actes, par S. DELVAUX. — Sauvage, éditeur, 155, chaussée d'Anvers, à Bruxelles. Prix 1 franc

Le livre de la Prévoyance, recueil de lectures et dictées, par Jules LEMOINE-BELLIÈRE. — Manuel d'enseignement et de propagande publié par la Députation permanente du Hainaut. — Frameries, Dufranc-Friart, éditeur.

*Des presses de Math. Thone.
rue St-Jean-Baptiste, 13, Liège*

Usage populaire à Malmédy	H. Bragard
CONTES DU HAINAUT	
VII. La Sotte fiancée	Jules Lemoine
MÉTÉOROLOGIE	
L'approche de l'hiver	Jules Dewert
LES TROIS QUI S'EN VONT...	
Conte Nivellois	G. Willame
NOTES ET ENQUÊTES	
La tenderie aux alouettes.	
Le cochon de St-Antoine.	
BIBLIOGRAPHIE	
Ouvrage de M. Hautteccœur	O. C.

LIÈGE

Administrateur : JOSEPH DEFRECHEUX, 88, rue Bonne-Nouvelle.

Directeur : O. COLSON, 16, Fond Saint-Servais.

La Revue paraît le 13 de chaque mois.

Belgique : Un an, 3 fr. Un n° 30 c. — Union postale : 4 fr. cs.

LIBRAIRIE EDOUARD GNUSÉ

LIÈGE, RUE PONT-D'ÎLE, 51, LIÈGE

ABONNEMENT A TOUTES LES REVUES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ALLEMANDES, ANGLAISES
ET FRANÇAISES

Dépôt de WALLONIA, de la REVUE BLANCHE, de LA PLUME,
du MERCURE DE FRANCE, etc.

COLLECTION DE WALLONIA

1893 Nos livraisons de la première année forment un joli volume broché de 224 pages, publié avec le concours de plus de vingt-cinq collaborateurs. Il contient quarante airs notés et la première série des dessins inédits de M. Aug. DONNAY. Prix net : 5 francs.

1894 Les fascicules de la deuxième année forment une élégante brochure de la même importance, qui contient de nombreux airs notés et des dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix net : 3 frs.

1895 Les livraisons de la troisième année sont réunies en un volume de la même importance, qui contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux. Prix : 3 francs.

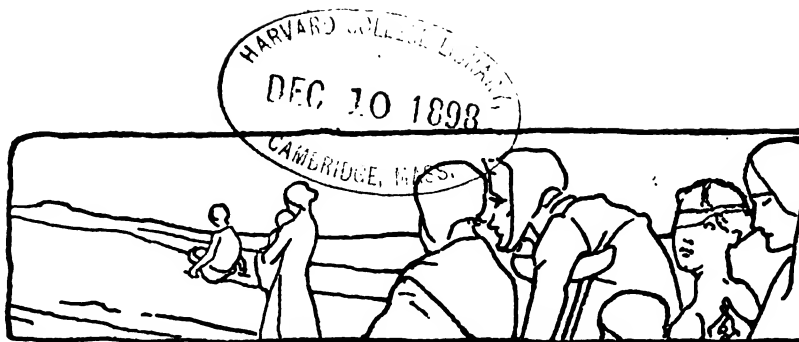
1896 Le volume de la quatrième année, d'importance égale, contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix : 3 francs.

1897 Le cinquième volume, outre les douze livraisons de l'année, est accompagné de la table analytico-alphabétique des matières parues depuis la fondation de la Revue. Ce volume, comme les précédents, compte un grand nombre d'airs notés et d'illustrations diverses. Prix : 3 francs.

Les trois derniers volumes pris en nombre, chacun : 2 fr. 50.

Les cinq volumes, pris ensemble : 15 francs.

S'adresser à l'Administration, 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège.



SAINT GHISLAIN

EN HAINAUT ET EN BRABANT

La petite ville de Saint-Ghislain en Hainaut, à deux lieues Ouest de Mons, fête le 9 octobre, par une foire des plus fréquentées le bienheureux dont elle porte le nom.

La tradition qui fait descendre Saint-Ghislain d'une famille belge, affirme cependant qu'il naquit et fut élevé à Athènes, où il fit recevoir comme religieux dans une communauté suivant la règle de Saint-Basile. Venu à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres Pierre et Paul, il poussa jusqu'en Belgique, où il arriva vers l'année 648 et se lia d'une étroite amitié avec Saint-Amand, évêque de Maestricht. Afin de se sanctifier dans la solitude, il se retira dans un bois, sur les bords de la rivière la Haine, et décida d'y élever un oratoire.

Dans ce but, lui et ses compagnons se mirent en devoir de défricher cet endroit. Ils étaient occupés à ce travail, lorsqu'un jour rapporte la légende, le roi Dagobert, chassant sur les bords de la Haine, poursuivait une ourse qui l'amena à l'endroit où travaillait le saint. L'ourse se réfugia sous les habits de Saint-Ghislain. Ce qui voyant, les chiens s'arrêtèrent et n'osèrent aller déloger la bête de son abri. Le roi Dagobert, à cette vue, s'éloigna avec sa suite, tandis que l'ourse emportait les habits du saint et le panier qui contenait tout ce qui était nécessaire à la célébration de la messe. Le saint ne put suivre la bête et pria le Seigneur de lui faire retrouver les saintes espèces. A ce moment vint planer au dessus de sa tête, un aigle qui lui indiqua le chemin. Il le suivit et trouva dans un buisson l'ourse et ses petits.

C'est là qu'il établit son oratoire, à l'endroit qui fut dénommé *Ursi Dongus*, Marais de l'ours. Il y bâtit quelques cellules pour lui-même et pour ses disciples Lambert et Bellire, qui avaient été ses compagnons de voyage. Ce fut l'origine d'un monastère dont l'église fut consacrée en 653 et autour duquel naquit la ville de Saint-Ghislain.

WALLONIA

D'autre part, ce fut sur les conseils de Ghislain que Sainte-André et Sainte-Aldegonde résolurent de se consacrer entièrement au Seigneur, et fondèrent des communautés religieuses : l'une dans un endroit appelé *Castri locus*, où s'éleva Mons ; l'autre, au lieu dit Maubeuge.

Ghislain mourut dans son monastère vers 685, et y fut enterré dans l'église, qui devint le but de nombreux pèlerinages. Le couvent, détruit par les Normands en 880, resta en ruines durant près d'un siècle ; il fut remplacé alors par la riche abbaye bénédictine qui subsista jusqu'à la Révolution française.

Les membres de la célèbre confrérie de Saint-Ghislain, qui se trouvait par tous les Pays-Bas, payaient chaque année un tribut de deux deniers à son monastère, au jour de la fête du saint, en reconnaissance de servitude. Car ils se regardaient en quelque sorte comme des esclaves et renonçaient à leur liberté. Aussi, les plus illustres seigneurs du pays se rendirent-elles vassales de Saint-Ghislain, et vinrent au pied de ses autels se livrer entre les mains de l'abbé, comme fêles de l'Eglise, et lier leurs serviteurs, en les affranchissant en faveur du même saint ⁽¹⁾.

. .

Le culte de Saint-Ghislain est excessivement répandu et très populaire dans le Hainaut. Le saint est surtout invoqué pour prévenir les enfants des convulsions.

Pour cela, l'enfant doit être présenté, autant que faire se peut, au prêtre, à l'autel de Saint-Ghislain. Le pèlerin qui va *servir Saint-Ghislain* », doit d'abord faire trois fois le tour de l'église, puis venir s'agenouiller devant l'autel du saint. Le prêtre pose l'étole sur la tête de l'enfant, et récite quelques versets du premier chapitre de l'Evangile selon Saint-Jean. A la porte de l'église, des boutiques offrent des joujoux et des bonbons, dont les enfants achètent pour en gratifier leurs enfants ; c'est une foire matinée ⁽²⁾.

Jusque dans les dernières années du siècle dernier, on nourrissait dans les jardins de l'abbaye de Saint-Ghislain un ours qui rappelait l'origine de l'emplacement de cette abbaye. Cet ours figure d'ailleurs aussi dans les armes de la ville de Saint-Ghislain. Les pèlerins qui venaient par là pouvaient voir l'ours, et on disait alors que l'on

(1) Cf. *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, par GAZET. Arras, 1614, p. 65. *Annuaire de la ville de Saint-Ghislain*, par DE BOSSU, pp. 210-212.

(2) *Fêtes populaires à Mons*, par F. HACHEZ. Mons, 1848, p. 21.

allait « servir Saint-Ghislain et son ours » ; mais, avec l'ours, a aussi disparu la dernière partie de la locution.

A Mons, le culte de Saint-Ghislain était et reste très en honneur pour les convulsions infantiles, à ce point qu'il suffit qu'un enfant pleure beaucoup, sans motif apparent, pour que de suite on aille « servir » Saint-Ghislain.

Ce qui à Mons a donné naissance au dicton : *Saint Ghislain pour les bréyards*, au même titre que *Saint-Phortien* (c'est-à-dire Saint-Symphorien) *pour les crombins* « pour les boîtes ».

* * *

Le culte de Saint-Ghislain contre les convulsions est aussi très répandu dans le Brabant wallon. Les oratoires de Nivelles et de Saint-Ghislain-ville sont très fréquentés à toute époque de l'année. Mais tandis que toutes les villageoises des environs viennent à Nivelles en pèlerinage à Saint-Ghislain, les Nivellois vont vénérer ce saint dans la ville du même nom. Qu'on ne se hâte cependant pas de rappeler le vieux proverbe : « Les saints ne sont jamais adorés dans leur pays » ; tous les Nivellois ou presque tous, comme les gens nés à Saint-Ghislain, portent dans leurs prénoms celui de Ghislain ou Ghislaine, en l'honneur du saint et afin de placer les enfants sous sa protection pour les préserver des convulsions⁽¹⁾.

Le saint n'a pas d'oratoire spécial à Nivelles. Une vieille statue de ce saint se trouve placée, contre le mur de droite, au commencement de la nef méridionale de l'église Sainte-Gertrude. Devant cette statue brûlent toujours quelques chandelles placées par des mères qui sont venues prier Saint-Ghislain et lui présenter leur bébé. Audessous de la niche pendent des ex-votos⁽²⁾.

En Hainaut, Saint-Ghislain n'est pas seulement invoqué comme protecteur des enfants contre les convulsions. Il l'est encore, et d'une façon aussi importante, par les femmes enceintes pour obtenir une heureuse délivrance.

(1) *L'Aclot*, journal nivellois, n° du 31 août 1890. — Dans le même n°, ce journal publiait l'état-civil de Nivelles du 23 au 30 dito : NAISSANCES : Robert-Hilaire-Gh. Lalemand, Joséphine-Catherine Julia-Gh. François. Fernand-Victor-Gh. Olibert. Raoul-Charles-Florian-Eugène-Gh. Hemborg. MARIAGES : Léon-Emile-Gh. Collette, 25 ans, mouleur en cuivre, avec Joséphine-Françoise Brabant, 26 ans, ménagère. Bauduin-Joseph-Théophile Goffin, 31 ans, surveillant au Collège communal, avec Léonie-Marie-Gh. Taminc, 30 ans, sans profession. Etc. — Comme on le voit, ce journal ne prenait même plus la peine d'écrire en entier les prénoms de Ghislain et Ghislaine. M. G. WILLAME nous dit : « Il est très rare que Ghislain soit le prénom principal de l'enfant. Je n'en connais qu'un exemple et encore ne suis-je pas sûr que dans ce cas Ghislain ne soit pas un sobriquet. »

(2) Communication de M. G. WILLAME.

ans ce cas, c'est la femme qui se consacre à Saint-Ghislain, par une cérémonie que celle donnée plus haut pour les enfants. Voici la prière populaire que l'on récite à cette fin. Cette prière remaniement d'une prière plus ancienne qui renfermait des mots peu convenables, et qu'il est très difficile de se rendre à présent (1).

PRIÈRE POUR OBTENIR UNE HEUREUSE DÉLIVRANCE.

Grand Dieu, qui pour la conservation du genre humain, avez institué le lien du mariage, mais qui, à cause de la désobéissance d'Eve, notre première mère, avez condamné la femme à souffrir de cuisantes douleurs au moment de l'enfantement, faites, je vous prie, par votre grande miséricorde, que la rigueur de cette sentence s'adoucisse pour moi, ou du moins donnez-moi la force de la supporter, afin que, fortifiée de votre grâce, je puisse au monde mon enfant, *le faire régénérer par le Baptême*, et l'élever avec les sentiments de la piété chrétienne, pour la gloire de votre saint nom, pour son salut et pour la consolation de celle qui vous en supplie par les larmes de votre miséricorde.

O Vous, O Grand Saint-Ghislain, que je réclame en ce moment comme mon protecteur donné de Dieu pour obtenir de sa bonté la grâce que je viens vous demander, je vous prie par tout l'amour que vous lui avez porté, et par votre bonté que vous avez tant de fois témoignée à celles qui ont eu besoin de votre intercession, de faire en sorte auprès de sa divine majesté, que je sois favorablement délivrée des douleurs que j'attends.

Grand serviteur de Dieu, secourez-moi dans ce pressant besoin, et par vos mérites et vos prières que Dieu achève en moi la grâce qu'il a commencée, et obtenez pour moi et pour le fruit que je porte sa sainte miséricorde. — *Ainsi soit-il.*

Il existe, à côté de la coutume religieuse, un usage singulier et quelque sorte occulte. Les femmes stériles vont, la nuit, toucher leur ventre nu l'ourse qui garnit la base de la fontaine, qui s'élève sur la grand-place de Saint-Ghislain. Quelquefois, elles se contentent de découvrir et de se montrer à l'ourse (2).

* * *

La légende attribue à Saint-Ghislain l'origine du *Cayau-qui*. A la lecture de ce nom assez étrange, celui qui n'a pas eu le temps de visiter le fameux « caillou » s'imaginera sans doute qu'il s'agit d'une roche branlante. Il n'en est rien : il s'agit ici d'un rocher vertical de 20 à 25 mètres d'élévation. Dans le dialecte du pays, on dit d'une pièce *bique* lorsqu'elle dépasse celle sur laquelle elle est posée et qu'elle est comme en équilibre (3).

(1) Nous imprimons en italique ce qui est en gros texte dans l'original.

(2) HÉCART, *Dictionnaire rouchi*, v° biquer.

(3) Nous garantissons la popularité de cet usage. — EM. P.

WALLONIA

Ce rocher se trouve sur le territoire de la commune de F aux limites du Borinage, près de la frontière française, à qu lieues de Valenciennes. C'est une roche primaire du sy Dévonien, formée d'un poudingue ou fragments de subs quartzеuses réunis, soit sans ciment visible, soit par un c quartzеux ou quartzo-argileux non calcifère ⁽¹⁾.

La légende, recueillie au Borinage, donne au *Cayau-qu* l'origine suivante :

« Un jour, *Ratatchoumollet* ⁽²⁾, qui revenait de l'enfer, vie au moine que le diable lui avait dit qu'il allait aller démolir l'a de Saint-Ghislain.

» Le moine, effrayé, impuissant de repousser le diable p prières, a usé de ruse : il est allé à chaque porte, dans tou maisons, demander tous les vieux souliers. Après en avoir re un sac, il se met en voyage.

» Arrivé à Roisin, il rencontre le diable assis sur l'herbe d'un grand sac contenant l' *Cayou-qui-bique*, et dévorant une ti [de pain] avec des éclats d'ail. Quand il a eu vu Ghislain (qui déguisé), il lui demande :

» — *A-t-i co lon dè d'ci à Saint-Ghislégne ?*

» Le moine lui répond :

» — *Va oui, qu'il a lon : ravisez (regardez) v'là tous les b que d'ai usé d'puis là tout dequ'à ci !*

» Et en disant ces mots, il renverse le sac de vieux soulier

» Le diable, découragé, a laissé là le sac... et l' *Caya bique*. » ⁽³⁾.

EDMOND PASSAGE

(1) Th. BERNIER, *Guide du touriste au Caillou-qui-bique*, etc. Mons 1886, p. 26.

(2) Nom imaginé, semble-t-il, par le conteur lui-même.

(3) *Le Farceur*, journal de Wasmes, n° du 15 mai 1898. [La même lég raconte en Ardennes sur St-Remacle. Cf. notamment PIMPURNIAUX, *Gui* p. 123. — O. C.



LU CÛH'NÉE

Usage populaire, à Malmédy

A *cûh'née* ou *cûs'née* est un amusement particulier à la petite ville de Malmédy. C'est à proprement parler le couronnement, la conclusion de la récolte des pommes de terre (*des cromptîres*); la *cûh'née* correspond à la vendange du midi de la France ou à la fête de la moisson qui se pratique dans les contrées fertiles de la Wallonie ⁽¹⁾.

Aussitôt que les *cromptîres* ont atteint un état suffisant de maturité, ce qui arrive d'ordinaire chez nous vers la mi-août, l'usage réapparaît d'aller les manger sur place, c'est-à-dire dans la campagne. On voit des bandes s'acheminer, au coucher du soleil, vers les champs pour aller faire la *cûh'née*. Mais c'est à l'époque de l'arrachage des pommes de terre (*lu râydye*) que l'usage est le mieux placé et le plus généralement pratiqué. Cela arrive sur la fin de septembre et le commencement d'octobre.

Le propriétaire du champ ou du jardin où doit se faire la *cûh'née* va, vers les quatre heures de relevée, faire sur son champ un grand feu de bois sec. Une heure après, arrivent voisins, voisines, amis et connaissances, qui assistent et prennent part à la partie essentielle de l'opération. Celle-ci consiste à déposer une à une sur les charbons ardents dont on forme une couche circulaire, des pommes de terre fraîchement tirées du sol, choisies et bien lavées mais non pelurées.

Le centre du foyer doit rester libre. Sur cette couche de tubercules on allume un second feu et alors, en moins d'une demi-heure,

(1) *Mélusine*, V, 64, a publié, sous la signature de M. Q. ESSER, une relation de cet usage. Nous la complétons par quelques détails récemment réunis en notre ville. M. ESSER écrivait *cûsnée*. Nous préférons *cûh'née* qui nous paraît plus ancien et d'ailleurs plus logique, étant donné le verbe *cûh'ner* « cuisiner, faire la cuisine ». [Cf. le liégeois *couh'ner*, de *couhenne* « cuisine ». » On dirait donc à Liège *li couh'néye*, avec le même *h* guttural qu'à Malmédy et qu'on retrouve sous la forme *xh* dans les vieux textes, dans la toponymie (Fexhe, Cerexhe, Marexhe, etc.) et dans le nom de vieilles familles wallonnes (Raxhon, Moxhon, etc.) Cf. ci-après dans la chanson le mot *meus(e)chès*. — O. C.]

prises par dessus et par dessous, les *crompîres* sont *pettées*, c'est-à-dire « grillées » et bonnes à manger.

Un bon mangeur en avale une vingtaine au moins. La première édition des *crompîres* étant épuisée, on en fait suivre une seconde, une troisième, etc., selon le besoin.

Cuite de cette façon, la pomme de terre est entourée d'une croûte brunâtre qui lui donne un fumet et un goût exquis. On la nettoie, on l'ouvre, (il faut bien se garder de la couper, le fer du couteau lui donnant un mauvais goût), on y introduit sel, poivre, beurre, et même oignons hachés ; puis on la referme et on la mange dans la main.

Pour faciliter la digestion, on boit un verre d'eau-de-vie : « la goutte » est de rigueur pour toutes les *cûh'nées*. Les conversations vont leur train, les plaisanteries et les traits s'échangent dans le bon wallon du terroir. Les rires éclatent, l'animation est complète et les chanteurs sont bientôt mis à contribution. Parfois la *cûh'née* est accompagnée par un vieil « harmonica » (un accordéon) ou même par un petit orchestre. Souvent le régal est clôturé par un bal improvisé. La société, en effet, est ordinairement mêlée, et ce ne sont pas les « vieux » seuls, à Malmédy, qui conservent et pratiquent les anciens usages.

Vers dix heures du soir, on quitte la colline (les champs de pommes de terre sont pour la plupart situés sur les hauteurs avoisinant la ville). On redescend vers la coquette cité, bras-dessus, bras-dessous, en chantant des couplets populaires, et notamment la « chanson des *cûhenées* » que nous reproduisons ci-après. Elle fut composée par feu Florent Lebierre, il y a une vingtaine d'années, et elle est encore connue de bien des Malmédiens, dont elle retrace les sentiments de circonstance.

Depuis quelques années, on a entrepris d'organiser des *cûh'nées* au logis avec des pommes de terre *pettées* au four.

Ces grillades sont d'ailleurs dans les usages et servent souvent ici, de même qu'à Liège et ailleurs, au repas des soirs d'hiver. L'usage des *cûh'nées* en plein air s'est aussi répandu à l'environ : à Stavelot, elles sont pratiquées sous le nom de « cuitenées ». Il est certain que le fait de se régaler de *crompîres pettées* en plein champ n'est pas particulier à Malmédy. Mais la vraie fête de la « moisson » des pommes de terre est bien nôtre, et elle ne se fait bien qu'en plein champ, et le soir. Les *cûh'nées* à domicile, à Malmédy, n'ont qu'un temps, celui de la *rayâye*, de la récolte ; et les sociétés, les restaurateurs qui les pratiquent, les uns pour leurs clients dans le restaurant

, les autres pour leurs membres dans leurs locaux respectifs, font pas sans quelque solennité. Seulement, au lieu de vieilles danses populaires, les *cûh'nêes* y suscitent des « romances » et des d'opéra ». Et l'on y boit de la bière ou même du vin au lieu de ribuer des *gouttes*. C'est une différence essentielle.

ous, vrais malmédiens et wallons fidèles, nous maintenons bonhonheur la vieille coutume de la *cûh'née* en plein air. Elle re aux amateurs un plaisir plus franc, plus sans-gêne, plus l. Et elle donne des *pettées* exquises, ce qui n'est pas à dédaigner.

..

CHANSON DES CÛHENÉES (1)

Par feu Florant LESIERRE († 1897)

I

Vone-ru-ci l'sahon des cûhenées,
Pol jônese lu pus bai des teimps !
Sol warhai nos allans danser
Tot chantant nos joyeux refrains.
Vinoz donc, jônés geints d'Mâmedi,
Bâcelles et valets, accoroz ;
Vinoz rire, chanter et pochi,
Atoû do chëmeni quu vs'aimoz.

II

Les fahais broûlet po petter
Coines du gatte, bleus ûs et meusexhês (2) ;
Nos avans l'boûr, lu peuve et l'sé,
On qwarlet d'doux (3), onk du pequet.
Atoû do feu, les vihês geints
Rajônihet d'veie leus efants ;
Et one jone feie nu s'hontihe nein
Du mostrer qu'elle aime su galant.

Introduction. — 1. — Revoici la saison des « cuisinées » — Pour la se le plus beau des temps ! — Sur la pelouse nous allons danser — En nt nos joyeux refrains — Venez donc, jeunes gens de Malmédy — et garçons, accourez ; — Venez rire, chanter et sauter — Autour de la que nous aimons.

— Les fagots brûlent pour griller — Les pommes de terre ; — Nous le beurre, le poivre et le sel — Un « quarrelet » de « doux », un le-vie. — Autour du feu, les vieilles gens — Rajeunissent de voir nfants ; — Et une jeune fille n'est nullement honteuse — De montrer aime son amoureux.

(1) L'orthographe est celle du « Club Wallon » de Malmédy. Un *Traité d'ore du wallon malmédien* par l'abbé Nic. PIETKIN, curé de Sourbrodt, est ment sous presse.

(2) *Coines (coennes) di gatte* « cornes dec hèvres » ; *bleus ûs* « bleus yeux » ; *hês* (de l'allemand *mäusschen* « petites souris »). Espèces diverses de s de terre, estimées dans le pays.

(3) *Qwarlet* « quarrelet » huitième de litre. *Doux*, nom générique des liqueurs nes : *lu doux*, c'est le *péquet* des femmes. [Au pays de Liège aussi. — O. C.]

WALLONIA

III

Qu'elles sont bonnes les petées crompires
Quu n'magnans essonne sol wazon
Inte les amours et les plaisirs,
A son dol musique des chansons.
Tortos, nos chantans noste couplet,
Nos pochans, nos estans joyeux ;
Po les mains, bâcelles et valets,
Nos fsans one ronde âtou do feu.

TRIO

Dansans les amourettes (1)
Duvant d'enné raller
Et çu serait l'rawette
Du noste pilite cûhenée.
Du crompires délicieuses
No estans bin rpahis ;
Nos jonés amoreuses
Kumeincet à nâhi.
Mais, po fini ciste fiesse,
Nos dirans à chëmeni,
Ainsi qu'à nos maitresses :
Nos rvinrans d'one aute fie !

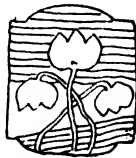
3. — Qu'elles sont bonnes les pommes grillées — Que nous r
ensemble sur le gazon, — Entre les amours et les plaisirs — Au
musique des chansons. — Tous nous chantons notre couplet, — I
tons, nous sommes joyeux ; — Par les mains, filles et garçons
faisons une ronde autour du feu.

Trio. — Dansons les amourettes — Avant de retourner — Et
le surplus — De notre petite « cuisinée ». — De pommes de te
cieuses — Nous sommes bien repus ; — Nos jeunes amou
Commencent à se fatiguer. — Mais pour finir cette fête — Nous d
braise — Ainsi qu'à nos amoreuses : — Nous reviendrons enco
autre fois » (à première occasion).

H. BRAGARD

Secrétaire du « Club Wallon », 3

(1) *Les amourettes*, vieille danse de terroir.



CONTES DU HAINAUT

VII

La sotte fiancée

Il y avait une fois une jeune fille de trente-sept ans, sans amant, car elle était fort sotte.

Un jour, cependant, un jeune homme vient pour la voir.

Vite, la maman, toute contente, envoie sa fille à la cave, pour tirer une canette de bière.

Ne la voyant pas remonter, la mère descend à son tour et voit sa fille, assise sur l'escalier, la tête entre les mains, tandis qu'à côté d'elle, la bière se répandait sur le sol par le robinet tout grand ouvert.

« Que fais-tu là? demanda la mère.

— Je pense ici, dit-elle, comment on appellera l'enfant que j'aurai, quand je serai mariée avec ce jeune homme. Tous les noms de l'*ormanac* sont pris ».

La mère s'assied sur l'escalier, à côté de sa fille, et dit : « Je vais y penser avec toi, fille. »

Le père qui était resté en haut avec le jeune homme, étonné de ne pas voir remonter sa fille et sa femme, descend à son tour et les voit toutes les deux assises sur l'escalier, tandis qu'à côté d'elles, la bière se répandait sur le sol, par le robinet tout grand ouvert.

« Que faites-vous là? Et la bière qui coule sur la cave?

— Nous pensons comment on appellera les enfants que notre fille aura avec ce jeune homme quand elle sera mariée. Tous les noms de l'*ormanac* sont pris.

— Eh bien! dit le père, je vais y penser avec vous ».

Le galant, ne voyant pas revenir la fille, la mère et le père, s'impatiente et va voir dans la cave ce qu'ils font là tous.

Il les voit tous les trois, assis sur l'escalier, tandis qu'à côté d'eux, la bière se répandait sur toute la cave, par le robinet tout grand ouvert.

« Mais, que faites-vous là, que vous ne remontez pas, et que toute la bière coule sur la cave?

— C'est vrai, mon garçon, dit le père, mais si tu te maries avec notre fille, quel nom donneras-tu à tes enfants? Dans l'*ormenac*, tous les noms sont pris ».

En entendant cette réponse :

« Je m'en vais, dit le jeune homme. Quand j'en aurai trouvé trois plus sots que vous, je viendrai « marier » votre fille ».

Il se met en route. Après avoir marché quelque temps, il arrive dans un courtil. Il y voit des gens qui abattaient des noix, et qui, au moyen d'une fourche, les chargeaient dans un chariot.

« Que faites-vous là ? demande-t-il.

— Nous voulons charger nos *gayes* (noix) mais nous n'y parvenons pas. »

Le galant leur conseille de prendre une *respe* (panier) et de mettre les noix dedans, pour les verser dans le chariot.

« Bon, dit-il, voilà déjà un plus sot qu'eux. »

Il se remet en route et arrive dans un bois ; là, il voit un homme, qui, voulant faire manger des glands à son *pourcia*, le poussait de toutes ses forces afin de le faire monter sur le chêne ⁽¹⁾.

« Que veux-tu faire, l'homme ? demanda-t-il.

— Je voulais faire manger des glands à mon *pourcia*, mais il ne veut pas monter sur l'arbre.

— Si tu montes dessus, et que tu fais tomber les glands, ton *pourcia* les ramassera.

— Je n'y ai jamais pensé.

— Voilà le deuxième sot, » dit le galant.

En s'en allant encore plus loin, il voit un homme qui n'avait jamais mis de pantalon et qui essayait d'en passer une paire.

Il les avait accrochés à une branche d'arbre, et il sautait, en cherchant à retomber dans les deux jambes du vêtement.

« Tu ferais beaucoup mieux de les prendre en mains, dit le garçon, et de passer successivement tes jambes dans les trous.

— Tiens ! c'est vrai ; tu es plus malin que moi, car je t'assure que je n'y ai pas du tout pensé. »

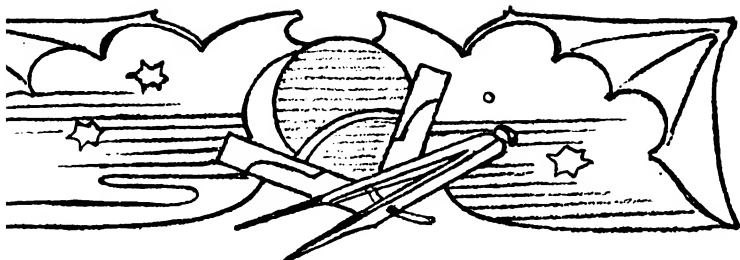
Et alors, comme il avait trouvé les trois sots plus sots que sa promise et sa mère et son père, le galant partit épouser la demoiselle.

Et ils se sont mariés, et ils ont eu beaucoup d'enfants.

Conté à Maçon, par Adrien Derème.

JULES LEMOINE.

(1) Trait local : souvenir de l'ancien droit de *glandine* ou *glandée*.



MÉTÉOROLOGIE

Les saisons. L'approche de l'hiver.

Quand commence l'hiver? Les almanachs répondent : le nombre. Mais M. LANCASTER (1) établit qu'il y'a trois hivers : *l'hiver astronomique*, du 21 ou 22 décembre au 20 ou 21 mars, la durée de la présence du soleil sur l'horizon ; *l'hiver météorologique*, du 1^{er} décembre au 1^{er} mars, constitué par les trois mois froids de l'année ; *l'hiver climatologique*, celui du vulgaire, commence aux premières gelées ou à la première neige. La première se déclare en moyenne à Bruxelles le 10 novembre et la première neige 5 jours plus tard (15 novembre); les premiers froids de quelque intensité (-5° et -10°) n'arrivent que six semaines plus tard : -5° le jour de Noël (25 décembre) et -10° l'avant-veille du jour de l'an (30 décembre). Mais parfois les dates de ces phénomènes sont beaucoup plus précoces. Pour la première gelée, la date la plus précoce est le 5 octobre.

Si l'hiver climatologique commence au 10 ou au 15 novembre, l'hiver météorologique débute au 5 octobre. Il en est de même du printemps dont le commencement, marqué par le chant de l'alouette, celui du pinson, l'apparition du papillon, se manifeste dans la première quinzaine de novembre.

Précisément l'hiver météorologique devrait aussi commencer au 5 octobre pour finir à la fin de janvier, car si décembre, janvier et février sont les trois mois de l'année dont les moyennes thermométriques sont les plus basses, c'est à cause de la lenteur que la terre se refroidit.

Quant à l'hiver astronomique, en réalité il commence un mois plus tard, avant le 21 décembre, car à cette date la déclinaison australe

Journal de la Société de la Terre, xiv^e année, p. 533. Le commencement et la fin de l'hiver, par M. LANCASTER.

Journal de la Société de la Terre, 8^e année, 1887-1888, pp. 50-51.

[astronomique] du soleil est à sa valeur maxima. L'hivernique correspond donc aux trois mois pendant lesquels le soleil est le moins sur notre horizon, soit environ du 5 novembre au 5 février. Ainsi cet hiver coïncide, à peu de jours près, avec l'hiver logique.

C'est ce que pensaient les Flamands qui désignaient *medewintre*, milieu de l'hiver et qui par *winter-maan* mois de l'hiver, désignaient décembre, mais parfois aussi le milieu de l'été. De même les Anglais appellent la saint Jean (24 juin) : *Midsummer*, milieu de l'été.

Le peuple aussi, dans des dictons où les *dicauces* « kermesses ou fêtes paroissiales » servent de points d'attente, avance de beaucoup la date traditionnelle de l'hiver. Il parle même au mois de septembre, mais il faut tenir note des *dictons* créés pour la rime et surtout de la façon dont il compte

Pour lui, il n'existe que deux saisons : l'été et l'hiver. Nous n'avons jamais entendu citer le printemps ni l'automne en Brabant et en Hainaut. Peut-être emploie-t-on ces termes dans le Nord, nous voyons les poètes célébrer « *li doux prètimps des a* ». Cependant il a recours à certaines expressions pour désigner les périodes intermédiaires; le printemps s'appelle : « les beaux jours », « le beau temps » (Ath), « la bonne saison » (Attre), « au printemps » (Ottignies), « *Uitkom* » (Grammont); l'automne s'appelle « la mauvaise saison », « la saison morte » (expressions communes à l'automne et à l'hiver); « la froidure » (Ath); « l'arrière-saison » (Bousval); « *après tîmps* » (après le temps... des chaleurs, à l'automne); « *au r'mis sus* » (Attre), temps où l'on « remet » des semences en terre d'où l'on a enlevé les récoltes. L'arrivée et le départ des hirondelles servent aussi à Ath à désigner ces deux saisons.

*Les arrondes erviettent
C'est signe de beau temps.*

Les hirondelles revien
C'est signe de beau te

On dit aussi :

Les arondes s'en vont, préparons-nous pour l'hiver

Pour l'été et l'hiver qui se traduisent directement en ne trouve guère que *l'aouite*, les *jous de chaleur* (jours de Ligne); « les gelées » (à Ath).

(1) *MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES*, 1890, p. 190. *Quelques mo*
Calendrier flamand.

(2) A Liège le printemps se dit *prétemps*, et l'automne s'appelle *ou sâhon* « arriere-saison ». — O. C.

La diminution des jours est déjà un signe avant-coureur de l'hiver. Des dictons le font sentir.

*A l'ducace d'Ath,
On soupe à l'canèteye.*

A la Dédicace d'Ath
On soupe à la chandelle.
(4^e dimanche d'août)

*A l'ducace
Di Balausse
I fait niu à sept heures.*

A la kermesse
De Balâtre (prov. de Namur)
Il fait nuit à sept heures.
(1^{er} dimanche de septembre)

Dès la fin d'août, malgré la chaleur du jour, les nuits sont ordinairement froides :

*A l'fesse à Grand-Leez
Les freutés nés.*

A la fête à Grand-Leez
Les froides nuits.
(Dernier dimanche d'août)

Aux mois de septembre et d'octobre on parle de l'hiver et l'on cite parfois une série de dictons marquant sa progression :

*A l'fesse à Tândjisau
L'huvière au trau.*

A la fête à Tàngisart (hameau de Baisy)
L'hiver au trou (à la porte).
(3^e dimanche de septembre)

*A l'fesse à Niappe
L'huvière nos attrappe.*

A la fête à Genappe
L'hiver nous attrappe.
(1^{er} dimanche d'octobre)

*A l'fesse à l'Motte
L'huvière qui trotte.*

A la fête à la Motte (hameau de Bousval)
L'hiver qui trotte.
(Dernier dimanche d'octobre)

Pour le premier dimanche d'octobre, nous avons encore le dicton suivant :

*Quand l'ducace à baudets é oute
Il è temps d'apprêté ses mouffes.*

Quand la kermesse à baudets est
Il est temps d'apprêter ses mouffles.
[passée]

La rime n'est pas riche, mais le wallon se contente d'une assonance : *ou*. Les « mouffles » sont de gros gants de laine tricotée dont se servent les ouvriers pour travailler en hiver. La « ducace à baudets » est celle du faubourg de Mons, à Ath.

Le deuxième dimanche d'octobre, un dicton peut être mieux appliqué qu'au troisième dimanche de septembre :

*A l'fesse à Pintchau
L'huvière est au trau.*

A la fête à Pinchart (sous Ottignies)
L'hiver est au trou.

WALLONIA

Enfin le dicton suivant, au 1^{er} dimanche de novembre coïncide assez exactement avec la date moyenne de la première gelée xelles (10 novembre), surtout si l'on tient compte de la différence d'altitude : 111 mètres à Héவில், tandis qu'à Bruxelles, 57 m

*A l'fesse à Héவில்
Les tchamps sont édjalés.*

*A la fête à Héவில்
Les champs sont gelés.*

Ainsi le peuple est loin de faire commencer l'hiver au cembre et même au mois de novembre. Que serait-ce si l'on rapportait ces dictons dans les diverses parties du pays ? Il est évident dans les Ardennes on parlera de l'hiver beaucoup plus tôt et beaucoup plus tard. D'après l'altitude, on trouve les dates suivantes pour la première gelée et pour la dernière :

Bastogne (504 mètres) : 5 octobre et 11 mai.

Bruxelles (57 mètres) : 10 novembre et 4 avril.

Ostende (5 mètres) : 16 novembre et 23 mars.

De même J. C. HOUZEAU recherchant dans les dictons poétiques quelle époque la verdure reparait, écrivait : « En Italie, c'est en mai que l'on chante, en France, ce n'est plus que mai, tandis qu'en Angleterre, c'est le mois plus tardif de juin ⁽¹⁾. »

JULES DEWER

1) CIEL ET TERRE, 2^e année, n° 11, 1^{er} août 1881. *Le printemps et les poétiques*, par J. C. HOUZEAU, pp. 228-231.



ES TROIS QUI S'EN VONT EN PARADIS

CONTE-ATTRAPE NIVELLOIS

*vous in djou, dins-n-in tch'min
d'berdouyes, in grand-père
stout si p'tit si p'tit, si gros si
u'i n' savou pus daller.*

*nd i r'tirou in pèl hours des
yes, ça f'zou plitch! quand
chou l'autre, ça f'zou plou-
Vos devez vîr de deî l'ra-
e qu'i f'zout.*

*us drolle, enne mîette pus lon,
vous n'pétite gran'l'mère, qui
p'tite si p'tite, si grosse si
qu'elle n' savou pus daller.
Eyusse qué vos dallez, grand-
list-elle grand'mère, qué vos
vîr de yesse si embarrassé?* »

*Oh! m' fîe, dist-i l' grand-
l-jé m' va d'mander au bon
ouqué s' qué d' su si p'tit si
si gros si gros qué d'su. »*

*Si ça n' vos gêne nî, dist-elle
mère, djé m' va avè vous. »
chenne qué d' les vicé co.)*

*vès quéques pas pus lon, il
co in tchî, qui stouit si p'tit
si gros si gros, qu'i n' savou
daller; i leu d'mande eyusse
dillinne.*

rand'mère dit au tchî qu'is

Il y avait un jour dans un chemin
plein de boue un vieillard qui était
si petit si petit, si gros si gros qu'il
ne savait plus aller.

Quand il retirait un pied de la
boue, ça fesait *plitch!* quand il
retirait l'autre, ça fesait *ploutch!*

Vous devez voir d'ici le tapage
qu'il faisait.

Le plus drôle, un peu plus loin, il
se trouvait une petite vieille, qui
était si petite si petite, si grosse si
grosse, qu'elle ne savait plus aller.

— « Et où allez-vous, grand-père,
dit-elle grand'mère ⁽¹⁾ que vous avez
l'air d'être si embarrassé? »

— « Oh! ma fille ⁽²⁾, dit le vieillard,
je me vais demander au bon Dieu
pourquoi *que* je suis si petit si petit
et si gros si gros que je suis. »

— « Si ça ne vous gêne pas, dit la
vieille, je me vais avec vous. »

(Il me semble que je les vois encore!)

Arrivés quelques pas plus loin, il
arrivait encore un chien, qui était si
petit si petit, si gros si gros, qu'il ne
savait plus aller; il leur demande où
ils allaient.

La vieille dit au chien qu'ils

On salue, partout en Wallonie, les vieillards du nom de « grand-père »
nd'mère ».

On s'interpelle souvent, à Nivelles, sous le nom de *m'fî, m'fî'* « mon fils.
». C'est d'un usage courant en wallon, de même qu'à Liège on s'appelle
ûr « frère » et « sœur ».

dallinne demander au bon Dieu
pouqué c' qu'is stinne si p'tit et si
gros qu'is n' savinne pus daller.

— « T'abourd, dist-i l' tchi, djé
m' va avé. »

A foûrce de vîcèyager, o fait
branmint du tch'min, surtout quand
o n' s'arrete nî.

A l' fi, les v'là arrivés à l' pòurte
du Paradis, grand-père el promi,
comme dé d'jusse, grand'mère el
deuxième, el tchi l' dernî.

Grand-père met s' dos conte dé
l'huche, vos r'latte in coup d' talon à
tout fé trembler.

Saint Pierre arriffe, wète pa
l' serrure, in d'mandant :

— « Qu'ce, hon, là? »

— « C'est mi, » dist-i l' grand-père.

— « Qu'ce, hon, vous? » dist-i
Saint Pierre.

— « Vos astez bi curieux... »

— « Djé n' drouffe nî sans saviré
çu qu'i vo faut... »

— « Djé vî d'mander au bon Dieu
pouqué c' qué d' su si p'tit, si p'tit
qué d' su. »

Saint Pierre li crie : « N'a-t-i nî
in esquie tot près dé l' pòurte? »

— « Si fait » dist-i l' grand-père.

— « Eh bi, montez d'jusqu'à tant
qu' vos virez n' saqué... »

V'là l' grand-père qui monte à
squie : plitché, ploutche!

Vellà arrivé à tucé quarts dé
l'esquie.

Saint Pierre li crie : « Vyi n' sa-
qué? »

— « Non, » dist-i l' grand-père.

— « Montez co pus haut. »

V'là qu'i s' radaie: plitché, plout-
che!

T'à-n-in coup, i crie : « Djé vîé
n' saqué. »

allaient demander au bon Dieu
pourquoi ils étaient si petits et si
gros qu'ils ne savaient plus aller.

— « Alors, dit le chien, je me vais
avec. »

A force de voyager, on fait beau-
coup de chemin, surtout quand on
ne s'arrête point.

A la fin, les voilà arrivés à la porte
du Paradis, le vieillard le premier,
comme de juste, la vieille la deu-
xième, le chien le dernier.

Le vieillard met son dos contre
l'huis, vous frappe un coup de talon
à tout faire trembler.

Saint-Pierre arrive, regarde par
la serrure, en demandant :

— « Qui est-ce, donc, là? »

— « C'est moi, » dit le vieillard.

— « Qui est-ce, donc, vous? » dit
St-Pierre.

— « Vous êtes bien curieux.... »

— « Je n'ouvre pas sans savoir ce
qu'il vous faut... »

— Je viens demander au bon Dieu
pourquoi je suis si petit si petit que
je suis. »

St-Pierre lui crie : « N'y a-t-il pas
une échelle tout près de la porte? »

— « Si fait », dit le grand-père.

« Eh bien, montez jusqu'à ce que
vous verrez quelque chose.... »

Voilà le vieillard qui monte à
échelle : plitch, ploutch.

Le voilà arrivé aux trois quarts
de l'échelle.

St-Pierre lui crie : « Voyez-vous
quelque chose? »

— « Non, » dit le grand-père.

— « Montez encore plus haut. »

Voilà qu'il se relance : plitch,
ploutch!

Tout à coup, il crie : « Je vois
quelque chose. »

c'est-ce qué vo vyi? » dist-i erre.

vicé in-n-homme pendu... »

bi, pinez-vous étou, vos pus si gros qu' vos astez. lez, à c'te heure. »

us, v'là grand'mère qui

c'est-c' qu'i vos faut? » dist-i erre.

é vî d'mander au bon Dieu qué d'j' su si p'tite si p'tite, si grosse qué d' su. »

ontez à squie, » dist-i Saint

rand'mère qui interprind tche : plitche, ploutche, ploutche!

quarts de l'esquie, elle s'ar-

c'est-c' qué vo vyi? » dist-i erre.

bsolumint rî. »

ontez co pus haut. »

,ploutche, plitche, ploutche!

h! Djé vicé... »

ué vyi? »

ié vicé n' binde de canards olont. »

h bi, dist-i Saint Pierre, os volée de d'là : vos d'allez vos vos stindrez. Desquin-

— « Qu'est-ce que vous voyez ? » dit St-Pierre.

— « Je vois un homme pendu... »

— « Eh bien, pendez-vous aussi, vous ne serez plus si gros que vous êtes. Descendez, à présent. »

Là-dessus, voilà la vieille qui paraît.

— « Qu'est-ce qu'il vous faut ? » dit St-Pierre.

— « Je viens demander au bon Dieu pourquoi je suis si petite si petite, si grosse si grosse que je suis. »

— « Montez à échelle, dit Saint-Pierre. »

Voilà la vieille qui entreprend le voyage : plitch, ploutch, plitch, ploutch !

Aux trois quarts de l'échelle, elle s'arrête.

— « Qu'est-ce que vous voyez ? » dit St-Pierre.

— « Absolument rien. »

— « Montez encore plus haut. »

Plitch, ploutch, plitch, ploutch.

— « Ah ! Je vois... »

— « Que voyez-vous ? »

— « Je vois une bande de canards qui s'envolent. »

— « Eh bien, dit St-Pierre, prenez votre volée de là : vous allez voir que vous vous étendrez. Descendez. »

o fait n' pause. Et cien te demande :

l' tchi? »

nanque ni s' coup d' res-

t là d'meuré pou mette vos cu. »

Ici, on fait une pause. Celui qui écoute demande :

— « Et le chien ? »

On ne manque pas l'occasion de répondre :

— « Il est resté là pour mettre votre nez à son cul ! »

é à Nivelles (Brabant) par M. Jos. Rimé, qui tient le compte de ses s.

GEORGES WILLAMÉ.

NOTES ET ENQUÊTES

12. LA TENDERIE AUX ALOUETTES. — D'ici à un mois, les *tendeurs* à l'alouette vont se mettre en campagne, tendant un peu partout leurs filets dans nos champs. C'est le moment, en effet, où les alouettes émigrent en masse, de l'est à l'ouest, évitant les hauts plateaux boisés. Elles profitent des belles matinées et des premiers rayons de soleil. Elles volent contre le vent et si celui-ci est fort, rasant le sol, suivent les vallons. C'est le moment le plus favorable pour les tendeurs spécialistes de l'alouette, qui sont particulièrement nombreux au pays de Couvin.

Ceux-ci installent leurs grands filets longs de trente mètres et larges de deux mètres et demi.

Le tendeur se cache dans une petite hutte faite en branches de sapin, lesquelles restent bien vertes et ne donnent pas de défiance aux oiseaux ; tandis que sur les côtés, à quelque distance, des épouvantails sont échelonnés. De loin, le tendeur voit arriver les alouettes par troupes plus ou moins considérables. L'homme choisit le moment où elles sont le plus nombreuses, tire vivement sur une corde qui, le vent aidant, relève et retourne brusquement le filet. Les bestioles sont arrêtées et recouvertes. On entend de petits cris plaintifs ; du duvet voltige dans l'air. Le tendeur sort prestement de sa cachette et court tordre le cou aux oiseaux qui n'ont pas été tués par le filet. Puis d'un bon coup d'épaule, il replace l'engin. L'œil au guet, il attend une nouvelle bande.

Vers neuf heures, il peut replier bagage ; à partir de ce moment, les alouettes sont fatiguées de la longue étape qu'elles ont fournie depuis l'aube, et elles se reposent ou n'avancent plus qu'en voltigeant.

Les prises varient suivant le temps. S'il pleut, les alouettes ne se mettent pas en route ; si elles vont avec le vent, elles volent trop haut. Une centaine d'oiseaux constitue une bonne prise.

A cette saison, les alouettes sont grasses et pèsent parfois autant qu'une grive. X...

13. LE COCHON DE SAINT ANTOINE. (Voir ci-dessus pp. 52 et 96). — « Quant à la signification du cochon qu'on représente toujours près de Saint Antoine [Saint Antoine abbé, qu'on fête le 17 janvier] il existe une grande diversité d'opinions. Jacques DE VORAGINE rapporte dans sa *Légende dorée* un miracle qui, d'après lui, procura cette compagnie au grand saint. Un roi de Catalogne, dit ce biographe du XIII^e siècle, avait sa femme possédée du démon : sachant les victoires signalées que le pieux solitaire avait remportées sur l'esprit malin, ce roi le fit venir pour délivrer son épouse du diable qu'elle avait dans le corps. Saint Antoine pratiqua des exorcismes et rendit la dame à sa douceur et à sa bonté ordinaires. Au même moment, une truie arrive et dépose aux pieds du saint un de ses petits qui venait de naître sans yeux et sans pattes ; puis, poussant des cris aigres et tirant le saint par la robe, elle semble lui demander de vouloir bien guérir son pauvre petit affligé. Le saint touché de compassion eut, selon le pieux DE VORAGINE, la complaisance d'opérer ce miracle, qui lui fit beaucoup

d'honneur, et le petit cochon voyant clair et trottant comme un lièvre ne crut pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, qu'en lui tenant compagnie tout le reste de sa vie.

» D'autres auteurs prétendent que dans le principe, le cochon était l'attribut distinctif de Saint Antoine, martyr du premier temps du christianisme, qui exerçait le métier de boucher à Rome... Les bouchers le prirent pour patron et, afin de le distinguer, dans la suite, des autres saints du même nom, le firent représenter ayant près de lui un cochon. Mais plus tard, le recours au célèbre ermite étant devenu général, on confondit les deux saints et on attribua le cochon qui convenait au saint boucher, au patriarche des cénobites. (*Annales du Cercle archéol. de Mons*, I, 316-7.)

» Quoi qu'il en soit, pour honorer le souvenir du cochon de Saint Antoine, les confréries de ce saint avaient, au moyen-âge, le privilège de faire paître dans les villes un pourceau qui portait, pour être reconnu, une clochette au col et était vulgairement appelé « le pourceau Saint-Antoine ». A chaque porte où il se présentait, l'animal était nourri, par respect pour le nom qu'il portait. Les habitants du logis ne pouvaient, d'ailleurs, le repousser. Lorsque sa présence devenait incommode, on le faisait sortir en l'attirant sur la rue avec un morceau de pain. Mais comme plusieurs habitants de la ville de Mons, par exemple, appendaient au col de leurs porcs des clochettes et les faisaient courir par les rues, le confrérie de Saint Antoine, érigée en l'église de Saint-Nicolas-en-Havré à Mons, présenta, en 1548, une requête au magistrat pour faire interdire cet abus de leur droit.

» Depuis bien longtemps la phrase populaire *'t is een straetverken* « c'est un pourceau courant les rues », est tout ce qui rappelle encore les cochons de Saint Antoine. Toutefois l'habitude s'est conservée jusqu'à nos jours, de porter en offrande à Saint Antoine, le jour de sa fête, des têtes de cochon ou du lard... D'autres paysans qui sont trop pauvres pour acheter une tête de cochon offrent des poules, des canards ou des pigeons. »

REINSBERG-DURINGSFELD, *Calendrier belge*, I, 54-56.

BIBLIOGRAPHIE

Le folklore de l'île de Kythnos, par Henry HAUTECŒUR. — Conférence faite à la « Société royale belge de géographie ». — Broch. in-16. Bruxelles, Havermans, éd. 1898.

Sous ce titre, l'auteur donne le résultat d'observations personnelles, qui ont dû charmer ses auditeurs. Cette petite île de 3,000 habitants, que M. H. connaît de par ses fonctions d'administrateur d'une importante société minière, et où il a collectionné les traditions en lettré et en curieux, abonde en coutumes et croyances intéressantes. On trouve dans la brochure de M. H. toutes sortes de matériaux. Il n'a pas cherché à les classer suivant un ordre systématique; il parle alternativement et parfois en même temps de présages, de jours fastes et néfastes, de sortilèges, de talismans, de médecine, d'oracles, de coutumes festives, etc., c'est un joli pêle-mêle. Les renseignements sont parfois succincts, mais toujours soigneusement rapportés. La lecture de la brochure est certainement agréable. L'aurait-elle été moins sans cet aimable désordre?... Cruelle énigme!

O. C.

LITTÉRATURE FOLKLORIQUE

Lingage et akselgnance des Fleurs et plantes wallons, par Joseph VREINDTS. — Gnusé, éd., Liège 1898. — Prix : 2,00.

Légendes et Nouvelles de l'Entre-Sambre-et-Meuse, par J. CHOT. — Bruxelles 1898, Lebègue et C^e, éd. — Prix : 2,50.

Le Val de l'Ambliève, histoires et scènes ardennaises, par Marcellin LA GARDE; 4^e éd. ill. Préf. de M. Gust. FRANCOLTE. — Liège 1897, Poncelet, éditeur. Prix : 4 fr.

Une oise àx mariônnettes, pochade en 2 actes arrangée par Alph. TILKIN. Petit in-8 de 24 p. — Prix : 0.35.

Li Pâcolet da Noé, pièce en un acte par Victor CARPENTIER. Broch. in-12 de 44 p. Liège 1897. — Prix : 0.60.

Noirbroqua le pendu. Chronique ardennaise par J. NOSRIPE. — In-12. Liège, Godenne, éd. 1895. Prix 2 francs.

Li Coq dè Vlège, comédie-opérette en trois actes, par Alphonse TILKIN, musique de Léon DRESSSEN. Broch. in-12 de 86 p. Liège 1894. — Prix : 1,25.

Li meure poille, essai de folklore en deux actes, par Henri SIMON. Broc. in-8^e de 58 p. couverture illustrée. Liège 1894.

L'Argayon, èl géant d'Nivelles, par M.-C. RENARD, Poème héroï-comique en huit chants (dialecte de Braine-l'Alleud), ill. avec carte, commentaire folklorique et vocabulaire. Bruxelles 1893. — Prix : 3 fr.

El rouse dè Sainte Ernelle, par G. WILLAME. Drame en trois actes avec prologue, tiré d'un conte populaire (dialecte de Nivelles); préface de M. Jos. DEFRECHEUX, couverture illustrée. Bruxelles 1890. — Prix : 2 fr.

Toutou l' Macrallé, tableau populaire en 1 acte par Victor CARPENTIER, 2^e éd. Liège 1891. Broch. in-12 de 50 p. — Prix : fr. 0.60.

Les aventures dè Jean d'Nivelles, èl fils dè s'père, par M.-C. RENARD. Poème wallon en douze chants (dialecte de Braine-l'Alleud). 3^e éd. Bruxelles 1890, illustrée par M. Olivier DESSA et augmentée d'un vocabulaire wallon-français. — Prix : fr. 3,50.

JOURNAUX WALLONS

Li Marmite, gazette wallonne, hebdomadaire. 16^e année. — Bruxelles, 31, rue de la Violette. Un an 3 fr. Un n^o 5 centimes.

Li Spireu, gazette des tiesses di hoie vèyant l'joué tos les dimègnes. Rédacteur en chef : Alph. TILKIN, 7, rue Lambert-le Bègue. Liège. 11^e année. — Un an. 3 fr. Six mois, 2 fr. Un n^o 5 centimes.

Li Clabot, hiltant totes les semaines. Rédacteur : Théophile BOVY, Liège, 201, rue de la Hesbaye. 7^e année. Un an, 3 fr. Un n^o, 5 centimes.

Le Farceur, gazette in patois [dialecte borain] s'amoustrant tous les huit djours. 5^e année. Edit. : Léon DELATTRE, 28, rue du Dragon, à Wasmès, et rue Guérin, à Boussu. Un an, 3 fr. Un n^o, 5 centimes.

L'Opèleur, in route tous les quinze jous. 4^e année. Bureaux, 38, Grand'place, Mons (Hainaut). Un an, 5 fr. Un n^o 5 centimes.

L'Tonnia d'Charlerwet, hebdomadaire. 4^e année. Directeur, Eugène DEFOREIT, 33, rue de la Gendarmerie, Charleroi. Un an, 3 fr. Un n^o : 5 c^mes.

Lu tré d' s'otais, gazette du Vervis, hebdom. 1^{re} année. — Bureaux : 17, rue David, Verviers. — Un trimestre 50 centimes. Un n^o 5 centimes.

Li Spriche, journal wallon bi-mensuel, 1^{re} année. Directeur Jean BURY, 5^{bis}, rue Lulay, Liège. — Un an, 1 franc. Un n^o 5 centimes.

WALLONIA

RECUEIL MENSUEL DE FOLKLORE

FONDÉ EN DÉCEMBRE 1892 PAR

O. Colson, Jos. Defrecheux & G. Willame

Paraît le 13 de chaque mois par livraisons de 16 pages au moins, ornées de dessins inédits. Publie des études, relations et documents relatifs à la littérature orale, aux croyances et usages, et à l'ethnographie traditionnelle des provinces wallonnes; notamment des facsimile d'images et dessins d'objets populaires, des chansons avec les airs notés, et des textes originaux de tous les parlers romans de Belgique, avec la traduction en français. Chaque document porte, dans la Revue, la signature de la personne qui l'a communiqué.

Pour ce qui concerne les abonnements, spécimens, changements d'adresse, etc. s'adresser de préférence à M. Jos. DEFRECHEUX, Administrateur de la Revue, 88, rue Bonne-Nouvelle, à Liège.

Pour ce qui concerne la Rédaction : envois d'articles et de documents détachés, rectifications, etc., s'adresser de préférence à

M. O. COLSON, Directeur de la Revue, 16, Fond St-Servais, à Liège.

Abonnement annuel : Belgique, 3 francs. — Etranger, 4 francs.

Les nouveaux abonnés reçoivent les nos parus de l'année courante.

Un numéro, 30 centimes.

OUVRAGES REÇUS

Almanack des Qwate Mathy pour 1899, par J. VRINDTS, L. WESPHAL, Ch. BARTHOLOMEZ et J. MÉDARD. — Librairie du Perron, 35, rue Basse-Wez, Liège. Prix 15 centimes.

Réflexions sur M. Huysmans [à propos de son livre « La Cathédrale »] par Edmond DE BRUYN. --- Extrait du *Spectateur Catholique*. — Soc. belge de librairie, éd. Bruxelles, 1898.

Inc Oûve de Péquet, comédie en 1 acte, par Edmond JACQUEMOTTE. — Chez l'auteur, pharmacien à Jupille (Liège).

Volkgebruiken en Gewoonten in Noord-Brabant, door P.-N. PANKEN. Extrait de « Ons Volksleven ». — 8° de 106 p. — Brecht (Anvers) L. Braeckmans éditeur 1898

Grand-père Balthazar, comédie en 2 actes, par S. DELVAUX. — Sauvage, éditeur, 155, chaussée d'Anvers, à Bruxelles. Prix 1 franc.

Des presses de Math. Thone,
rue St-Jean-Baptiste, 13, Liège

Et Abou Nioutine	V. Chauvin.
LE FOLKLORE CHEZ NOS ÉCRIVAINS	
Deux poésies	Paul Gérardy
USAGES FUNÉRAIRES	
NOTES ET ENQUÊTES	
A Tournai aux XIV ^e et XV ^e siècles	O. C.
Les myrtilles	A. Harou.
La couque de Dinant	

Table des matières du tome sixième.

LIEGE

Administrateur : JOSEPH DEFRECHEUX, 88, rue Bonne-Nouvelle.

Directeur : O. COLSON, 16, Fond Saint-Servais.

La Revue paraît le 13 de chaque mois.

Belgique : Un an, 3 fr. Un n° 30 c. — Union postale : 4 francs.

A partir du prochain numéro

Wallonia sera imprimée en caractères neufs

LIBRAIRIE EDOUARD GNUSÉ

LIÈGE, RUE PONT-D'ÎLE, 51, LIÈGE

ABONNEMENT A TOUTES LES REVUES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ALLEMANDES, ANGLAISES
ET FRANÇAISES

Dépôt de WALLONIA, de la REVUE BLANCHE, de LA PLUME,
du MERCURE DE FRANCE, etc.

COLLECTION DE WALLONIA

1893 Nos livraisons de la première année forment un joli volume broché de 224 pages, publié avec le concours de plus de vingt-cinq collaborateurs. Il contient quarante airs notés et la première série des dessins inédits de M. Aug. DONNAY. Prix net : 5 francs.

1894 Les fascicules de la deuxième année forment une élégante brochure de la même importance, qui contient de nombreux airs notés et des dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix net : 3 frs.

1895 Les livraisons de la troisième année sont réunies en un volume de la même importance, qui contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux. Prix : 3 francs.

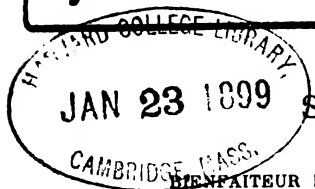
1896 Le volume de la quatrième année, d'importance égale, contient nombre d'airs notés et de dessins nouveaux, planches et fac-similés. Prix : 3 francs.

1897 Le cinquième volume, outre les douze livraisons de l'année, est accompagné de la table analytico-alphabétique des matières parues depuis la fondation de la Revue. Ce volume, comme les précédents, compte un grand nombre d'airs notés et d'illustrations diverses. Prix : 3 francs.

Les trois derniers volumes pris en nombre, chacun : 2 fr. 50.

Les cinq volumes, pris ensemble : 15 francs.

S'adresser à l'Administration, 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège.



SAINT NICOLAS

BENFAITEUR DES ENFANTS ET DES JEUNES FILLES



Nous avons constaté précédemment (!) la popularité de saint Nicolas au pays de Liège comme bienfaiteur des enfants. Cette popularité n'est pas près de décroître. Il semble même qu'elle s'accroisse en se diversifiant dans la forme, si l'on en croit l'orientation de plus en plus

générale des industries et des négoces dans la voie des cadeaux dès le début de décembre. Nous ne voulons pas parler des inventions nouvelles, qu'elles partent de haut ou de bas ; nous ne voulons même pas insister, dans cet ordre d'idées, sur le singulier développement qu'a pris depuis deux ou trois ans, à Liège, la fabrication des marionnettes, lesquelles ont littéralement envahi, cette année, les éventaires des marchands de poupées. Une constatation plus typique encore a requis les observateurs. Autrefois les cadeaux du Grand Saint étaient d'humbles joujoux, des fruits, des gâteaux et des bonbons. Aujourd'hui la pancarte « Saint-Nicolas », écrite en caractères d'affiches, tire l'œil à toutes les vitrines, non seulement chez les confiseurs, les boulangers et les marchands de jouets, mais aussi chez les négociants les plus inattendus en cette affaire. Nous connaissons les « étrennes utiles » des marchands de confections : nous avons à présent la « Saint Nicolas utile » du libraire et du marchand de meubles... et l'ingéniosité de la réclame est un nouvel appoint pour la popularité du Grand Saint.

Le mythe aimable de saint Nicolas reste donc généralement exploité même dans les villes où l'élément « bourgeois », par snobisme, paraissait disposé à lui préférer le Petit Noël français.

(1) Voir ci-dessus, tome V, pp. 189 et suivantes.

Hanscrouff lui-même, notre Père Fouettard à nous, garde sa vogue entière !

Dans les quartiers populaires d'Outre-Meuse et de Sainto-Marguerite, à Liège, où l'usage des tournées effectives du Grand Saint s'est admirablement conservé, la personne qui joue ce rôle est payée par les familles et parcourt toute la rue, deux ou trois fois par semaine, dans les temps qui précèdent la date bienheureuse du 6 décembre; souvent saint Nicolas est accompagné d'un âne, et d'un domestique tout de noir habillé. Celui-ci, c'est Hanscrouff! Parfois Hanscrouff voyage seul. Un enfant me contait les jours derniers que le Hanscrouff qui était allé chez lui la veille au soir, s'était mis tout-à-coup à causer de sa voix naturelle pour demander au papa un morceau de sa « chique ». L'enfant concluait : quand Hanscrouff parle avec une grosse méchante voix, c'est pour nous faire peur!...

. .

La célèbre chanson des « trois petits enfants » recueillie par Gérard de Nerval et que remit en musique Massenet en personne n'est pas connue de notre peuple. Mais on en connaît le sujet : il circule comme légende explicative du bac aux mioches qui accompagne saint Nicolas dans les images et les statues. C'est pourquoi nous la reproduisons ici.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

S'en vont au soir chez un boucher.
« Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants.
Y a d' la place assurément. »

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d' sept ans,
Saint Nicolas vint dans ce champ ;
Il s'en alla chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu me loger ?

— Entrez, entrez, saint Nicolas,
Y a d' la place, il n'en manque pas. »
Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.

« Voulez-vous un morceau d' jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon.
— Voulez-vous un morceau de veau ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

Du p'tit salé je veux avoir
Qu'y a sept ans qu'est dans l' saloir ! »
Quand le boucher entendit ça
Hors de sa porte il s'enfuya.

« Boucher, boucher ne t'enfuis pas
Repends-toi, Dieu te pardonnera. »
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : « J'ai bien dormi. »
Le second dit : « Et moi aussi. »
Et le troisième répondit :
« Je croyais être en paradis ! »

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

Certains expliquent l'origine de cette légende de la manière suivante. En l'iconographie chrétienne primitive, on figurait saint Nicolas baptisant dans les fonts trois catéchumènes, types des nations

païennes qu'il avait converties notamment, une inscription disant *renatos*. Dans le langage mystique le baptême fait sortir l'homme du mal. Mais ce fut la tendance générale de prendre à la lettre ce langage, de rappeler cette pensée morale, de le rendre positif. Les catéchumènes étaient baptisés par saint Nicolas ; ils étaient baptisés suivant un usage assez général par lequel l'artiste cherchait à rendre sensible aux yeux l'idée d'une infériorité morale (1). On les prit pour des enfants, en même temps qu'on prenait les fonts baptismaux pour un baquet, et l'on forgea de toutes pièces, de même que nos petits écoliers le font souvent devant une « image à expliquer » de leur livre de lecture, le conte qui a valu à l'évêque de Myre de devenir le protecteur des petits enfants.

Par le même système de confusion on explique la légende qui fait en certains lieux du saint le protecteur des marins, un navire dans certaines représentations aurait conclu que saint Nicolas était le protecteur des marins en péril sur l'Océan.

Une autre figuration du saint, considéré aussi comme le protecteur des enfants à ce titre, il est souvent invoqué. L'attribut de saint Nicolas que à fait primitif consiste en trois livres qu'il porte à la main, tan-

(1) C'est la même intention que de faire de Charlemagne un géant et de faire de son fils un véritable nain. Voir à ce sujet *Wallonia*, t. V, p. 191.

(2) A Liège, saint Nicolas passe pour le protecteur des enfants. *Wallonia*, t. V, p. 191.

blement, quelquefois même suspendues à sa crosse. Les uns ont une allusion au dogme de la Trinité, dont saint Nicolas a été un zèle défenseur ; d'autres pensent que ce sont trois anneaux parce que l'évêque nourrit les habitants de Myre pendant une année. D'autres enfin prétendent que cet attribut désigne les trois anneaux d'or que, d'après la légende, le saint jeta secrètement dans la cheminée d'un noble ruiné pour l'aider à marier ses trois filles. Cette dernière légende circule, sous une forme un peu différente, dans le Hainaut. Voici la version que nous en fournit un de nos rhapsodes, telle qu'elle est populaire au pays de Charleroi : saint Nicolas était très, très riche. Son voisin, officier de l'armée, était très, très pauvre. — pauvre en écus, s'entend, car il n'avait que sept filles ! Or ces sept filles, sans dot, menaçaient de malheur, et le pauvre père ne voyait pas la possibilité d'un placement plus moral qui sauvât leur vertu des embûches de Satan. Saint Nicolas, qui connaissait la situation, fit sept bourses et les remplit d'écus. Pendant une semaine il vint, chaque nuit, jeter dans la chambre des jeunes filles une bourse d'écus portant une inscription qui dédiait en dot à l'une d'entre elles. Et les sept jeunes filles furent ainsi sauvées de l'enfer. Elles trouvèrent d'honnêtes maris et eurent beaucoup d'enfants. » (1)

Cette légende, qui suffirait à légitimer aux yeux du peuple le culte des jeunes filles pour saint Nicolas, ne paraît pas être répandue hors du pays de Charleroi. Mais il existe dans le sud du département un usage qui doit avoir avec ce culte un rapport plus direct.

C'est la foire très originale dite de la Saint-Nicolas, à Arlon, qui n'a pas, croyons-nous, sa pareille dans le pays. Elle se tient en deux séances, la première, la vraie « foire de Saint-Nicolas ou amoureux », qui se tient le premier jeudi de décembre, et la seconde, le premier jeudi de janvier.

Pour la première les jeunes gens achètent un cadeau aux jeunes filles. Pour les uns, c'est un premier jalon qu'ils posent, une entrée en matière dont le but est le mariage ; pour les autres, c'est une simple galanterie envers les jolies personnes de leur connaissance. Dans le cas où il n'y a pas de rupture, c'est le jour de la foire nuptiale. Au lieu que se font les fiançailles, non pas devant notaire, par une simple convention verbale entre fiancés et parents. On met les conditions, chacun jette sa part d'avantages dans la balance

(1) Communication de M. O. LEFEBVRE, à Jumet.

et si les deux plateaux s'équilibrent, le marché se conclut, on fixe le jour de la noce ⁽¹⁾.

La foire de Saint-Nicolas a eu lieu cette année avec le même succès, en tout bien tout honneur, comme le veut la coutume.

Le coup d'œil de cette foire est curieux. Les paysannes ont mis pour la circonstance tout ce qu'elles ont de plus joli. Et rien d'amusant comme de voir ces accortes et robustes filles des champs, souvent jolies, presque toujours éclatantes de santé, toutes roses, faire la roue et rire, et montrer leurs dents blanches, des dents qui mordent à même les grosses tartines; rien d'amusant comme de les voir, au milieu des jeunes gars, faire leurs petites manières et permettre — pour le bon motif! — quelques menues familiarités...

De son côté, la « jeunesse » des villages s'est mise « sur son trente-et-un ». Le chapeau posé sur l'oreille, les cheveux grassement huilés, couvrant le front à la Capoul; débarbouillés et luisants de propreté, ils se pavant et parquent avec importance dans leurs habits de dimanche.

Quand ils ont jeté leur dévolu sur telle ou telle de leurs connaissances qui a su leur plaire, ils s'en vont dans les cafés — bourrés ce jour-là — pour faire plus ample connaissance et s'entendre sur une foule de détails.

Quand on s'est entendu, on s'achète « un Saint-Nicolas » : le jeune homme paie des oranges, des sucreries, etc.; la jeune fille offre à son galant une pipe, une blague à tabac ou toute autre chose. Et aux étalages des magasins, devant les boutiques en plein air, stationnent des groupes qui choisissent, discutent les prix, se chargent de fruits, de jouets, de gâteaux.

Avant de partir, de quitter la ville, on s'en va, par bandes, riant et chantant, danser quelques danses. Car certains cafés, dès le matin, ont affiché des pancartes alléchantes : BAL A 2 HEURES. Et l'on se promet une joie de sauter au bras de l'ami qu'on vient de s'assurer. Ces cafés ne désemplissent pas : par moments, quand la porte s'ouvre, des bouffées de musique, une musique aigrette d'accordéon ou les notes aiguës d'un cornet, vous arrivent aux oreilles et l'on entend les rires et les cris des danseurs...

(1) Dans les mariages entre campagnards de la partie allemande du Luxembourg, il y a un facteur tout-à-fait original qui joue un rôle des plus importants : c'est le *Heiligman*, espèce d'agent matrimonial. Personnage typique, rusé comme un paysan normand, se faufilant dans toutes les familles et — chose étonnante — jouissant généralement de la confiance de tous. Cet individu connaît toutes les occasions, toutes les situations de fortune, tous les partis sortables. Il mène les entrevues, conduit les négociations. Si celles-ci aboutissent à un mariage, il touche tant pour cent sur la dot, et on lui fait cadeau d'un chapeau-cylindre et d'une paire de bottes. Pendant les négociations il vit aux crochets des deux familles, boit, mange, loge tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et est naturellement le premier invité à la noce.

Et c'est ainsi que se passent les choses, chaque année, au Marché de la Saint-Nicolas, qu'on appelle à Arlon le « Marché des Amoureux »...

. . .

Toutes les légendes signalées plus haut et qu'on prétend dériver d'une même source — l'attribut iconographique du saint — quelle que soit l'origine qu'on veuille leur attribuer, ne paraissent pas être la justification première du culte de saint Nicolas. On sait, du reste, que l'histoire du Saint est remplie d'obscurités, ce qui est le fait de tous les Saints de la période primitive de la chrétienté.

Son culte populaire à titre de bienfaiteur des enfants, qui doit, comme étant le plus général en nos contrées, nous intéresser spécialement, ne lui est pas

particulier puisqu'en Italie, par exemple, ce rôle appartient à sainte Lucie, et qu'à Cologne les enfants attendent leurs cadeaux de sainte Barbe. Même en pays wallon, la croyance au distributeur céleste de bonbons et de joujoux ne s'applique pas partout à saint Nicolas. A Mons et dans la contrée agricole de l'ouest du Hainaut, ce saint agit en partage avec sainte Catherine (25 novembre) — et la bonne entente est telle entre les deux bienheureux que sainte Catherine emprunte à saint Nicolas son prosaïque baudet pour ses tournées distributives aux fillettes, quitte à lui en rendre la jouissance quand viendra pour le Saint l'époque de dispenser ses propres dons aux garçonnetts. Il se fait même qu'en Borinage, notamment à St-Ghislain et à Boussu, sainte Catherine est seule à satisfaire à toute la besogne : le 25 novembre, filles et garçons reçoivent d'elle leurs menus cadeaux — et saint Nicolas se repose.

Beaucoup pensent que l'usage de fêter saint Nicolas en Belgique et de lui attribuer les dons qu'on fait aux enfants n'est pas très ancien. On peut constater que REINSBERG, dans son *Calendrier belge*, insiste sur l'antiquité du culte identique rendu avec les mêmes détails pittoresques à saint Martin, dans le pays flamand et jusqu'à Tournai — alors qu'il donne relativement peu de documents sur saint Nicolas.

Un détail caractéristique consiste dans le fait que saint Martin, comme sainte Catherine, comme saint Nicolas, sont accompagnés dans leur tournée par un valet grotesque et bourru, analogue au Père Fouettard qui, en France, sert de repoussoir ambulant à Jésus-Christ lui-même, dans son rôle de Petit-Noël.

C'est encore ce que l'on constate en Allemagne, où notre Hanscrouff porte tantôt le nom de *Hans muff* ou de *Hans Trapp*, et tantôt (généralement dans le Nord) celui de *Knecht Ruprecht* ⁽¹⁾.

Si saint Nicolas s'est parfois déchargé, par un partial échange avec sainte Catherine, de son rôle de bienfaiteur des bambins contre celui plus théorique de protecteur des jeunes filles, c'est qu'il semble ne pas avoir à l'un plus qu'à l'autre un droit de nature, un droit personnel et incontestable, et saint Martin pourrait bien y avoir autant de droits que lui.

Saint Martin succéda dans la basse mythologie à l'ancien dieu qu'on désigne communément sous le nom de Mars Thingsus. C'est du moins ce qu'on infère du fait que plusieurs détails essentiels du culte de ce dieu ont pris l'étiquette du saint, tels que les feux de joie, les quêtes, les sacrifices et festins de l'oie ⁽²⁾. Or saint Martin reste en certaines parties de notre pays l'archétype du bienfaiteur des enfants — et même le prototype chrétien, puisque son culte ne diminue chez nous que par le fait qu'il passe, en se départageant, à saint Nicolas ⁽³⁾, à sainte Catherine et au Petit-Noël.

On peut remarquer que les saints et saintes qui remplissent suivant les contrées le rôle dont il s'agit, ont tous leurs fêtes à quelques jours de distance et dans la même période de l'année. Le retour de l'hiver se distingue naturellement dans tout le folklore par une recrudescence d'appétit : c'est l'époque des fortes mangeailles et par conséquent des festins. Il faut ajouter que c'est aussi l'époque où le froid ramène les enfants au logis et où leur amusement doit se concilier de plus près avec la tranquillité des parents. Pour des raisons d'ordre pratique, les distributions de jouets et de bonbons sont ici, comme on dit, parfaitement de saison.

Lorsqu'à notre époque même, dans l'éducation familiale, pour rehausser la valeur des actes d'autorité, on constate si souvent le besoin de faire intervenir des forces occultes de divers genres — on conçoit que nos ancêtres aient tout naturellement recouru pour cet office à leurs dieux, et que les saints en aient hérité. Seulement, la majesté de ceux-ci s'accommodant assez mal du rôle de Père Fouettard, on les flanqua de ce valet féroce, de ce Hanscrouff qui, en Allemagne et en France, comme ici même, dans l'imagination mal disciplinée des enfants, s'accousine si volontiers aux sorciers ou aux êtres fantastiques les plus terrifiants.

O. COLSON.

(1) M^{re} H. REINECKE, dans *Rev. des trad. pop.*, IV, 640. — Voir aussi le travail récent de WEINECK, *Knecht Ruprecht u. s. Genossen*; Cf. *Der Urquell*, t. II (1898), p. 142.

(2) Sur l'oie de la Saint-Martin, voir *Wallonia*, t. II, p. 181.

(3) Sur St-Nicolas et le dieu du solstice d'hiver, cf. MANNHARDT, *Die Gotterwelt*, p. 186.



ABOU NIOUTE ET ABOU NIOUTINE

DANS les articles trop élogieux que M. Gaston Paris et M. René Basset ont bien voulu consacrer à notre travail sur Pacolet ⁽¹⁾, ces deux savants, dont l'autorité est si considérable, contestent l'existence d'une ancienne traduction espagnole des *Mille et une nuits*, que nous avons cru pouvoir admettre par voie de conjecture ⁽²⁾.

Nous avouons que les arguments invoqués ne nous ont pas semblé décisifs et il nous paraît que la question doit rester ouverte. Pour la trancher, il conviendrait d'examiner en détail chaque conte figurant à la fois dans la littérature espagnole et dans les *Mille et une nuits*; ce n'est qu'alors qu'on pourra reprendre utilement la controverse.

Ce qu'il faudra surtout, c'est distinguer nettement entre les contes espagnols qui reproduiraient exactement le modèle arabe et ceux qui n'en sont qu'un écho plus ou moins fidèle. Seuls, les premiers auraient force probante, car il n'y a que la coïncidence dans les détails qui pourrait démontrer l'existence d'une version espagnole écrite. Quant aux autres, ils doivent évidemment être ramenés à la tradition orale, sur laquelle M. Basset appelle à bon droit l'attention.

Pour contribuer à ces recherches, nous dirons aujourd'hui un mot d'un conte espagnol qui semble se rattacher à la tradition orale d'un conte arabe dérivé d'une histoire des *Mille et une nuits*.

Dans le *Libro de los gatos*, qui est la version espagnole des fables d'Eudes DE CHERITON, le traducteur, qui ne prend d'ordinaire pas de telles libertés, ajoute à l'histoire du menteur, qui, flattant les singes, est comblé par eux de bienfaits et de l'homme sincère qui,

(1) *Wallonia*, VI (1898), pp. 5 et suivantes.

(2) *Romania*, 1898, p. 325. — *Revue des traditions populaires*, XIII, pp. 284 et 346.

leur ayant dit la vérité, subit leurs mauvais traitements, u qui est un autre conte et dont voici un résumé.

L'Homme sincère, auquel les singes ont arraché les yeux, s sur un arbre. « Pendant la nuit, des animaux de toute espèce causer au pied de l'arbre. Un renard parla d'un roi du voisinage l'homme le plus malheureux (ignorant) du monde ; il était aveugle était muette. Le renard ajouta qu'il était cependant bien facile de l'un et l'autre. « Le dimanche, ajouta-t-il, quand les bonnes fen leurs offrandes et laissent du pain sur les fosses, je vais le manger que je pusse l'avalier, on m'arrachait de la gueule la première bouc pain, et si on le donnait à la fille du roi, elle recouvrerait tout de parole. » Quant à l'infirmité du roi, le renard prétendit qu'en enle certaine pierre qui était près de son palais, il jaillirait une sourc fique, laquelle avait la propriété de rendre la vue aux aveugles.

Quand le jour vint et que les bêtes se furent éloignées, l'Ho était sur l'arbre (la Vérité, comme dit le vieil auteur) se hâta de c place et se rendit au palais du roi. Il annonça qu'il savait le u guérir Sa Majesté et de faire parler la princesse. Il fit enlever l l'eau jaillit ; il s'en lava les yeux que les singes lui avaient c retrouva sa bonne vue. Le roi suivit aussitôt l'exemple qui lui ét et obtint le même résultat. L'Homme véridique, en faisant ce qu avait indiqué, donna ensuite la parole à la princesse et jouit de faveurs dont deux pareils services le rendaient digne. Un jour vêtu il se promenait sur un beau cheval, escorté d'une nombreux rencontra son ancien compagnon. Celui-ci, voulant savoir comme parvenu à une si bonne position, lui dit qu'il avait un fils aveugle de lui révéler quel remède il avait employé pour guérir la fille Disant, comme toujours, la vérité, il raconte tout à son compaignoi se rend à l'arbre ; mais les animaux qui se sont aperçus qu'on a sur secrets, le voient, et, le prenant pour le coupable, le tuent (!).

C'est bien le traducteur espagnol qui a ajouté l'histoi qu'elle ne se trouve pas dans le récit latin d'Eudes (*), non dans le *Romulus*, auquel Eudes l'a emprunté (3) ou dans qu'en a faite Jean de SCHEPPEY (4).

Cette historiette nouvelle fait penser à un conte des *Mi nuits*, que SCOTT a tiré le premier du manuscrit Montag qui a passé de là dans les éditions de GAUTIER (VI, pp. 320

(1) DE PUYMAIGRE, *Les vieux auteurs castillans*. Paris 1862, II, pp. 1 avons résumé la fin d'après le texte espagnol, dont DE PUYMAIGRE s'est c sa version.

Ce conte a aussi été traduit par KNUST dans le *Jahrbuch für roma englische Literatur*, VI, pp. 18-21. Le texte espagnol se trouve dans la de autores esp., LI, pp. 551-552.

(2) HERVIEUX. *Les fabulistes latins*. Tome IV : *Eudes de Cheriton et* pp. 201-202. — HERVIEUX ne dit rien de cette addition (pp. 106-109).

(3) HERVIEUX. IV, p. 165. La fable du *Romulus* se trouve, *ibidem*, 110 ; 221-222 ; 244-245 ; 358-359 et 469-470.

(4) HERVIEUX, IV, pp. 428-429.

(5) SCOTT. *The Arabian nights Entertainments*. London 1811. ' Tales selected from the manuscript of the 1001 Nights brought to Europe Wortley Montague, esq., pp. 215-228.

DESTAINS (VI, pp. 152-164); de LOISELEUR (pp. 717-720) et de HABICHT, édition de 1840, (XI, pp. 133-142).

COSQUIN ⁽¹⁾ le résume fort bien comme suit :

Abou-Nyout (le Bienveillant), pressé par la soif, se fait descendre dans un puits par son compagnon de voyage Abou-Nyoutine (le Trompeur). Celui-ci coupe la corde et abandonne Abou-Nyout. Pendant la nuit, le malheureux, du fond de son puits, entend deux mauvais génies qui s'entretiennent du moyen de guérir certaine princesse et de découvrir certain trésor. Tiré du puits le matin par des voyageurs qui passent, Abou-Nyout met à profit ce qu'il vient d'apprendre et devient l'époux de la princesse.

Quelque temps après, il rencontre son ancien compagnon, réduit à mendier. Il lui pardonne et lui raconte tout. Mais, la nuit, les génies reviennent au puits, se plaignent de ce que leurs secrets ont été découverts, et, de colère, comblent le puits, écrasant sous d'énormes pierres le méchant Abou-Nyoutine, qui y était descendu pour épier leur conversation ⁽²⁾.

Parmi les nombreux contes que résume COSQUIN, on peut penser que la forme la plus ancienne de l'histoire est celle des *Mille et une nuits* ou plutôt celle de l'Inde, qu'il rapporte d'après l'*Indian antiquary* ⁽³⁾. La substitution des animaux aux esprits pourrait bien venir d'un conte Kamaonien ⁽⁴⁾, dans lequel on semble avoir voulu combiner la donnée primitive avec celle des récits où les animaux se plaignent de l'injustice des hommes.

On peut croire que les Arabes ont aussi adopté le conte nouveau, puisqu'on en retrouve trace en berbère ⁽⁵⁾ : il aura circulé oralement en Espagne et aura été utilisé par le traducteur espagnol d'Eudes DE CHERITON, parce qu'il pouvait assez naturellement éclairer la question qui est la base de l'histoire des singes, à savoir s'il vaut mieux mentir que dire la vérité.

Aux nombreux contes que donne COSQUIN à ce propos, on peut ajouter les observations d'OESTERLEY, dans son édition de *Pauli* ⁽⁶⁾ pp. 529-530 ; celles de KNUST, dans le *Jahrbuch für romantische und englische Literatur*, VI, pp. 21-22, et celles de KÖHLER, même revue, VII, pp. 6-13.

Ces auteurs ne pouvaient pas encore connaître le conte analogue (Beauce et Perche) qu'a publié la *Revue des traditions populaires* XI, pp. 361-363.

(1) *Contes populaires de Lorraine*, I, pp. 84-94 et II, p. 353. (Les deux soldats de 1689.)

(2) P. 90. — COSQUIN supprime avec raison la fin, qui semble être une addition postérieure, empruntée à l'histoire des *Deux sœurs jalouses*. (LOISELEUR, p. 720.)

(3) COSQUIN, p. 91.

(4) COSQUIN, p. 93.

(5) COSQUIN, p. 94. — Il est peut-être intéressant de rapprocher le conte du n° 148, 12 de notre *Bibliographie arabe*. (Tome II.)

(6) Notre *Bibliographie arabe*, II, n° 96.

Ils n'ont pas parlé non plus d'un passage du Talmud de Babylone, qu'il ne sera pas hors de propos de reproduire ici, parce qu'il semble avoir passé inaperçu jusqu'à présent. Nous l'empruntons à la traduction de M. SCHWAB⁽¹⁾.

R. Isaac ajouta⁽²⁾ : Un ver fait autant souffrir le mort qu'une aiguille dans un corps vivant. Soit, dit-il, on a connaissance de sa propre douleur, mais non de celle d'autrui. Toutefois, le récit suivant semble prouver le contraire⁽³⁾.

Comme il arriva à un homme pieux de donner un dinar à un pauvre la veille du nouvel an, pendant la famine, sa femme le gronda ; il alla donc passer la nuit au cimetière et il entendit que deux esprits causaient ensemble. L'un disait à l'autre : Viens, parcourons le monde et allons apprendre, en nous plaçant derrière le trône céleste, quelle punition va être infligée aux hommes. Je ne puis quitter, répond le second, parce que je suis enterré dans un lit de joncs ; va donc, et tu me raconteras ce que tu auras entendu. A son retour, le premier esprit lui dit : J'ai appris que celui qui ensèmera après la première pluie sera frappé de grêle. Celui qui avait écouté ce dialogue eut soin de n'ensemencer qu'après la seconde forte pluie ; aussi sa récolte seule fut épargnée. L'année suivante, il alla de nouveau passer cette première nuit de l'an au cimetière, et il entendit deux esprits causer ensemble. L'un disait à l'autre : Viens, parcourons le monde et allons savoir, en nous plaçant derrière le trône céleste, quelle punition va être infligée aux hommes ; et comme le second esprit ne pouvait quitter, le premier alla seul, et il lui raconta à son retour que ceux qui ensèmeraient après la seconde pluie verraient leur récolte consumée par le feu. Celui qui avait écouté ce dialogue eut soin d'ensemencer en temps opportun, et son champ seul fut épargné. Comment se fait-il, lui demanda sa femme, que l'année passée et cette année nos produits ont été seuls préservés de la destruction ? Il lui raconte alors tout ce qu'il avait entendu. Peu de temps après, dit-on, une discussion survint entre la femme de cet homme pieux et la mère du second esprit. Viens, dit la femme à la mère, je te montrerai que ta fille est enterrée dans un lit de joncs (ce qui est un reproche). L'année suivante, ledit homme alla encore passer la nuit au cimetière pour entendre le dialogue des esprits. Viens, disait le premier à l'autre, allons entendre quelle punition va frapper les hommes. Laisse-moi, répondit l'autre, les paroles que nous avons échangées ont été entendues parmi les vivants. Tout cela ne prouve-t-il pas que les morts savent ce qui se passe ici-bas ?

Il semble bien qu'il y ait, dans ce récit, ou le germe ou l'écho de notre conte.

VICTOR CHAUVIN

Professeur à l'Université de Liège.

(1) *Traité des Berakhoth du Talmud de Jérusalem et du Talmud de Babylone, traduit pour la première fois en français par MOÏSE SCHWAB*. Paris, 1871, p. 296.

(2) *Traité Schabbath*, fol. 13^b et 152^a.

(3) *Recueil des maximes de R. NATHAN*, ch. III.

LE FOLKLORE CHEZ NOS ÉCRIVAINS

M. PAUL GÉRARDY

I

Les peupliers

O peupliers du bon printemps !
De vert très pâle tout feuillus
Ils disent leur chanson ténue
Et se balancent en chantant.

Leur chant s'en va si frêle et lent,
Comme une prière que l'on murmure
Sous la brise subtile et pure,
Un rêve de petit enfant.

Les peupliers du bon printemps
Se balancent sur fond d'azur
Et semblent en leur doux murmure
Caresser le ciel en priant.

USAGES FUNÉRAIRES A TOURNAI

DURANT LES XIV^e ET XV^e SIÈCLES

D'après des testaments aux archives communales de Tournai

ORSQU'UN malade approchait du terme de son existence, on faisait venir un prêtre pour le confesser et lui administrer les derniers sacrements. Puis, quand la mort avait accompli son œuvre, on appelait les Béguines chargées d'ordinaire de la veillée des morts et de l'ensevelissement, pendant lequel on brûlait souvent des parfums.

2. — L'ensevelissement se faisait autrefois, comme maintenant, dans un linceul de toile, sous lequel on plaçait parfois une toile cirée. Assez fréquemment, surtout lorsqu'il s'agissait de gens riches, le vêtement des religieux Augustins ou celui des Frères Mineurs se substituait au linceul de toile. Dans ce dernier cas, et afin de témoigner d'une humilité plus grande, le corps revêtu du costume religieux était roulé dans une natte de paille de blé que liait une corde. Lorsqu'on ensevelissait un prêtre on avait soin de le revêtir de ses habits sacerdotaux, amiet, aube, étole, chasuble, etc.

3. — Pour le porter en terre, il arrivait qu'on plaçât le corps, soit sur des planches que l'on mettait en terre avec lui, soit sur la civière des pauvres ou sur celle qu'on empruntait aux Frères Mineurs. Il était d'usage plus commun de se servir d'un cercueil de bois. Les cercueils étaient de deux sortes : le *plat luisel* et le *luisel à crête*. Le premier était formé d'une caisse longue dont le couvercle était parallèle au fond ; parfois même ce couvercle manquait ; le « plat luisel » se consolidait au moyen de bandes de fer. Quant au *haut luisel* ou *luisel à crête*, son couvercle avait la forme d'un toit à double versant que surmontait d'ordinaire un crétage.

4. — Sur le cercueil se posait le poêle ou drap mortuaire, dont la couleur, ainsi que celle de la croix qui le décorait, variait suivant les époques : drap d'or, drap gris, brun, etc. ; croix écarlate, blanche ; brodures de soie de couleur, etc. Le jaune d'or paraît avoir été la couleur de deuil dans la première moitié du XVI^e siècle. Le cercueil d'un prêtre était recouvert d'un poêle de couleur bleue. Sur le poêle d'un noble étaient brodées ses armoiries. Parfois on plaçait entre le *luisel* et le drap, une autre pièce d'étoffe blanche. Les draps mortuaires étaient aussi quelquefois multiples. On a constaté (une seule fois) de voir substituer à la croix d'étoffe placée sur le drap, une croix de paille. Au XIV^e siècle, le poêle était acheté par les familles riches ; les gens simplement aisés usaient du poêle de l'église moyennant rétribution ; quant aux pauvres, ils avaient droit d'user gratuitement des poêles légués pour cet usage aux paroisses.

5. — Pendant que s'exécutaient les différents actes dont on vient de parler, on faisait « semoncer » ou annoncer par la ville le décès du défunt, et en même temps on invitait à assister à son « service » (1). Pour ce qui concernait les confréries et les corporations, c'étaient les valets respectifs de ces associations qui remplissaient la besogne. On agissait de même pour la messe de fin de mois. Ajoutons, pour terminer ce qui concerne les convocations aux funérailles (2), que souvent on y interdisait la présence des femmes.

6. — Les membres de la famille qui devaient prendre part au cortège funéraire revêtaient le deuil, qui se portait en noir : les premiers deuilants avaient le manteau et le chapeau sur la tête. Un testament de 1411 ordonne la présence de deux *embroncqués* (c'est-à-dire sombres, mornes) vêtus de noir. Le document les cite. On se demande si ce sont des sortes de pleureurs.

C'est d'ordinaire les « Anciens bourgeois » qui étaient chargés de porter les morts en terre. Cette règle subissait pourtant de nombreuses exceptions ; ainsi, c'étaient souvent les confrères qui se chargeaient de ce soin dans les confréries et les corporations. Parfois aussi on réclamait pour cette besogne les religieux ou les béguines.

7. — L'usage de déposer des couronnes et des fleurs sur les cercueils était réservé aux jeunes filles, pour signifier, disent les vieux textes, « qu'elles estoient pucielles ».

8. — Au départ de la maison mortuaire, le corps du défunt était

(1) On appelle « service » également à Liège, la messe d'obseques.

(2) [Il serait intéressant de savoir par qui étaient « semoncés » les décès des non associés, si la « semonce » était faite à domicile ou publiquement, en rue, et, au cas où les cricurs portaient un vêtement spécial, quel était ce costume. Les documents publiés manquent de détails à cet égard. Il est cependant probable que la « semonce » était privée. Voir à ce sujet *Jadis*, t. I (1897), p. 37. — O. C.]

dé de la croix accompagnée de deux flambeaux que portaient les enfants de chœur. A ces deux flambeaux s'en joignait toujours un plus ou moins grand nombre d'autres, suivant la position du défunt, et peut-être aussi la vanité des familles. Ajoutons également les torches des corporations et des confréries, ainsi que les drapeaux et les gonfanons de ces dernières.

Le cortège se trouvait parfois encore augmenté. Par exemple, si l'on s'agissait d'un prêtre, on portait en avant, après la croix et les flambeaux, un calice de cire. Un testateur, voulant rappeler après sa mort qu'il avait été pèlerin à Jérusalem, ordonna qu'on portât à l'enterrement deux palmes, souvenir de son voyage d'outremer. Parfois on trouve trace du port devant le cercueil d'objets divers appartenant aux églises.

Pour cette portion du cortège, il faut joindre le clergé paroissial qui accompagnait le défunt depuis la maison mortuaire jusqu'au cimetière. Lorsque l'enterrement avait lieu chez les Frères Mineurs, les frères de l'ordre se substituaient au clergé paroissial. Lorsqu'une femme décédée à Tournai avait désigné une localité voisine pour son inhumation, le corps était posé sur un chariot sur le devant duquel on plaçait le porte-croix ; quatre porteurs de flambeaux flanquaient les quatre coins du char. Quant au prêtre, il chevauchait à la suite du cortège.

— On rencontre peu de renseignements relatifs à la sonnerie des cloches après le trépas et durant les funérailles. La durée des sonneries dépendait de la classe de l'enterrement. On peut constater que lorsque le corps du défunt était transporté au dehors de la ville, on faisait sonner les cloches des églises et des couvents près desquels se trouvait le défunt.

2). — L'usage de répandre de la paille à l'occasion des funérailles est très développé. On en répandait non seulement dans la maison mortuaire, autour du cercueil, mais aussi à l'église. On y faisait porter de litière, nommée « la couche » sur laquelle on posait le corps, lorsque le corps y était apporté, ce qui n'était pas toujours le cas. Mais la « couche » se faisait aussi en l'absence du corps, et le clergé paroissial pendant la nuit précédant la levée du corps et lors des obits de fin du mois (*trentel*) ou du bout de l'année qui était le plus ordinaire. Parfois, en l'absence du corps, la « couche » était une simple croix de paille. On répandait également de la paille sur les sièges et les bancs où la famille prenait place (1).

(1) [Aucun texte ne parle de paille répandue sur les chemins. On ne sait pas si la paille était brûlée après avoir servi. — O. C.]

a
r
v
u
n
n

si
fu
le
(l
d
e
s'
le
d
p
le
u
fu
r
d

s
d
p
l'
si
l'
si
le
c
d
c
a
p

ol
se
pe
se
to

13. — Quant à « l'offrande », qui se fait encore dans nos services funéraires, elle avait lieu aussi autrefois. Pour se rendre à l'offrande, on avait en main un *coppon*, sorte de cierge. Les dons qu'on faisait étaient parfois en nature.

14. — Neuf documents seulement (sur 1219) parlent du diner ou des funérailles, en fixant le coût, désignant les convives, le plaçant par des dons à des œuvres pies. Un testament spécifie qu'on ne doit faire qu'un seul repas; peut-être était-il d'usage d'en faire aussi à l'occasion des obits anniversaires. On ne peut nier, *a priori*, la coutume du repas des funérailles : les testaments n'en parlent que quand on a à restreindre ou à rectifier l'usage, suivant les circonstances particulières ou des goûts personnels.

D'après A. DE LA GRANGE, *Choix de testaments tournaisiens antérieurs au XVIII^e siècle*, dans « Annales de la Société histor. et archéol. de Tournai » 2^e série, 1897) pp. 5 à 365. — Nous avons repris l'avant-propos de cette publication, en corrigeant le texte et reclassant les faits, et en ajoutant quelques détails retrouvés dans les notes ou dans les documents, grâce à l'excellente table analytique qui termine ce travail. — O. C.

NOTES ET ENQUÊTES

14. **LES MYRTILLES.** — A propos de l'article ci-dessus, p. 111, si cueillette des myrtilles, voici quelques notes complémentaires. D'abord ne cueille généralement plus les myrtilles à la main, ce serait trop long emploie à cet effet des *peignes* spéciaux, qu'on fait glisser le long de la plante, celle-ci étant inclinée au-dessus d'un panier où se recueille le fruit. Par ce moyen, beaucoup de feuilles se mêlent aux fruits, on fait le triage à la maison. Les myrtilles rouges se nomment, à Spa et à Aywaille, des « de coq ». On en fait des conserves qu'on mange avec les viandes. J'ai goûté cette année à Aix-la-Chapelle avec du lièvre. A. HAROU

15. **LA COUQUE DE DINANT.** — Nous en avons parlé l'an dernier à cette époque (ci-dessus t. V, p. 193 et suiv.) Voici d'intéressants détails complémentaires, d'après un article de M. Aug. Hock que publiait *L'Exp* journal liégeois, dans son numéro du 5 décembre courant.

La couque de Dinant est mince, cassante, d'un jaune brunâtre à vers qui porte toujours un dessin relief, plutôt blanchâtre au revers, qu'un uni et sans empreinte. Les formes sont très variées; des figures de saints, notamment de saint Nicolas, cher aux enfants, de saint Lambert, patron de l'évêché de Liège, et de saint Perpète, patron des Dinantais; des hommes, des dames en grand costume du bon vieux temps, le plus souvent des poissons, divers animaux, des bouquets de fleurs et de fruits dans un cadre rond, surtout des cœurs enflammés⁽¹⁾. Sur les anciens moules figurent des têtes casquées d'empereurs romains, des sujets mythologiques, etc.

Dans les derniers temps, on s'est mis à représenter des vues de villages ou de châteaux, des tableaux de tout genre, le roi et la reine, tel personnage célèbre. Rien n'a été changé à la fabrication de la pâte, mais on a varié plus en plus à l'élégance du dessin.

Il y a des couques de toute dimension et de tout poids; celles que saint Nicolas apporte aux enfants le 6 décembre dépassent souvent le diamètre d'une roue de brouette, et pèsent jusqu'à quatre ou cinq kilogrammes. Le poids était indiqué par des points creux, à l'époque où l'on pesait en livres.

Nos lecteurs savent que la préparation des « couques » se trouve concentrée aux « dinanderies » ou ouvrages en cuivre battu, industrie locale.

(1) [Il faut y ajouter une méchante reproduction du célèbre tableau de la Vierge représentant une « botresse agaçant un braconnier » : elle est accompagnée en relief, toujours, du distique wallon : *Dix-sept patârs et ine aidan Po ine ri et on galand* « Dix-sept patârs et un aidan Pour un lapin et un amoureux » patâr valait quatre aidans ou six centimes de notre monnaie actuelle.) Ignorons le sens de cette singulière estimation. Serait-ce une manière d'indiquer l'ancien prix des « couques » de cette grandeur ? — O. C.]

WALLONIA

le. On remarquera que le dessin s'imprime sur l'autre. On au reste il y avait autrefois trois espèces de dinanderies : le métal coulé, cuivre ou plomb, d'autres en cuivre travaillé au marteau dans des lames de cuivre. On possède encore des moules fort anciens, en plomb, d'autres enfin en terre cuite. On y honorait l'archiviste dinantais, les têtes coiffées d'hermine, les ornements et les sculptures qui ornent les dinanderies conservés dans les musées. La conclusion saute aux yeux : la petite sœur de la dinanderie métallique ou peu s'en faut ; l'une est une application des techniques en cuivre battu travaillé ou repoussé, sur la surface inférieure, les mêmes figures qui s'arrondissent sur la surface supérieure. Les boulangers ont été tout naturellement appelés à leur usage, comme nous le voyons plus ou moins élégante à leurs pâtés, aux pains.

Les vicissitudes politiques firent grand tort à la dinanderie de Dinant par Charles-le-Téméraire (1467) la corporation des batteurs de cuivre se reconstruisait, mais les jours de splendeur étaient passés. Les églises mais ce furent surtout les moules à dinanderie qui furent en vogue. Aujourd'hui on ne les fabrique même plus, on ne dessine plus les dessins sur le bois de poirier.

Il resta longtemps le privilège de certaines familles, les Lahaye et les Fresse, qui augmentèrent la production et les nouveaux dessins d'ornementation. Peu à peu ; cependant l'exportation, au siècle dernier, dépassa les limites de la principauté de Liège. Elle atteignit une extension beaucoup plus grande. Une fois qu'on eut compris qu'on ne s'arrêta plus ; de véritables artistes ont travaillé.

En faveur de cette industrie : le pain d'épice de Dinant se conserve plus d'une année sans la moindre altération, et est moins cher que les « couques » d'autres

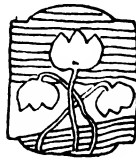


TABLE DES MATIÈRES

I

Littérature orale.

1. Contes, fables et légendes

CONTES DU HAINAUT (Jules Lemoine). — I. Le loup, la gade et les gadelots, 92. — II. Le loup puni, 93. — III. Les petits anges blancs et les petits diables noirs, 94. — IV. Histoire de Rougecul et de son sifflet, 97. — V. La vieille devenue singe, 154. — VI. Le loup et les trois pourcias, 155. — VII. La sotte fiancée, 170.

CONTES DIVERS. — Pacolet et les Mille et une Nuits (Victor Chauvin) 5; Abou-Nioute et Abou-Nioutine (id.) 188. — Le marchau et les souhaits (Edm. Etienne) 135.

FABLES. — Le renard et le limaçon (O. Colson) 48. — Le loup, la gade et les gadelots (Jules Lemoine) 92. — Le loup puni (id.) 93. — Le loup et les trois pourcias (id.) 155.

RANDONNÉES. — Pauqui-Pauquette (Jos. Defrecheux) 67. — La petite maison (id.) 160.

LES POURQUOI. — St-Martin et St-Brice (Ach. Noël) 34.

LÉGENDES LOCALES. — I. La chapelle de Lorette, à Rochefort (Ant. Leroy) 37; voir aussi 143. — II. Les Templiers de Loverval, 38. — III. La colline hantée, à Buzin-Failon, 38. — IV. Li coû Delvâ, à Vottem (O. Colson) 39. — V. Li dialè dè Fond-dè-Vivi, à Cheratte (O. Colson) 49. — VI. Le trou de la Marie, à Habay-la-Vieille, 50. — VII. Li bierdji d' Mousny (O. Colson) 50. — VIII. Histoire de Jean Godimus (J. Chot) 71. — IX. Le trou du Serpent, à Court-St-Etienne (Ad. Mortier) 121. — X. Le curé de Mazée (Jos. Chot) 124. — XI. Le meunier des Fonds-de-Qwâreux (O. C.) 126.

WALLONIA

ES DE SORCELLERIE. — Jeunes sorcières, 77. — Ameil-à-l'œil, meunier des Cawettes, à Ville-sous-Bois, 146. — Le sire de 7. — L'église d'Avioth, 149. — Le diable dupé par la femme, 150.

ES DIVERSES. — La vocation de Marie-Madeleine (Alph. Bayot et me) 46. — Le parjure des Trois Rois (O. C. et P. Van Damme) nains aux épis (O. C.) 144. — Légendes de St-Ghislain, 161 et - Légendes de St-Nicolas, 182 et suivantes.

2. *Chansons et musique.*

VS RELIGIEUSES. — La vocation de Marie-Madeleine (Alph. Bayot Damme) 46. — Le parjure des Trois Rois (O. C. et P. Van . — Saint Nicolas et les trois petits enfants, 182.

ES. — Les garçons de chez nous (O. C. et P. Van Damme) 20. our il me prit envie (ibid.) 90. — Bon, bon, si l'amour vous 157.

A BAISERS (O. Colson.) — Qui mettrons-nous à la chandelle, un beau bouquet de fleurs, 106. — La plus gentille à mon

A DANSER. — La bergère et le chaton (O. C.) 152.

s. — Chanson de conscrits (J. Dewert) 36. — Chanson du jeu s-nous » (Edm. Passagez) 45. — Crâmnignon : Bon, bon, si s gène (O. C.) 157.

3. *Satires et facéties.*

TIENS DE DINANT (O. Colson). — La perche trop longue, 141. — 1 de bouts, 141. — Le poisson et la gatte, 141. — Le moineau — Le copère en ribotte, 142.

S DE CHASSEURS (O. Colson). — Le chasseur et les clous, 158. — arrêt, 158. — Le chasseur maladroit, 159. — Un assaut de 59. — Les deux sangliers, 159.

— Un singulier blasonnement (O. C.) 144. — Facéties sur le 149 à 151. — Les Trois qui s'en vont en Paradis, conte-attrape Willame) 176.

4. *Prières, proverbes, formulettes, énigmes.*

. — Facétieuse de Zabai, 24. — Oraison à Saint-Hubert (O. C.) obtenir une heureuse délivrance, 164.

TTES. — De souhait à la fête patronale, 41 et suivantes. — Du - De l'éternuement, 54. — De salutation, 176 notes.

ES ET DICTONS. — Relatifs à la sorcellerie, 78 et suiv., 113. — , les saisons, l'approche de l'hiver, 172.

populaires diverses, 64.

·

·

)

,

t

:

:

REVUES DE FOLKLORE

Mélusine, *recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages*, fondé par H. GAIDOZ et E. ROLLAND (1877-1887), et dirigé par Henri GAIDOZ. — Tome IX (1898 et 1899). Livraisons bimestrielles in-4° de 16 p., dont 4 de garde. Ce volume : 12 fr. 50 ; un n°, 1 fr. 25. Paris, 2, r. des Chantiers.

Revue des Traditions populaires, *recueil mensuel de mythologie, littérature orale, ethnographie traditionnelle et art populaire*. Organe de la Société, dirigé par Paul SÉBILLOT. — 13^e année ; livraisons mensuelles in-8° de 48 à 64 pages. — Un an : Belgique 17 fr. ; pour les membres : 15 fr. ; un n°, 1 fr. 25. — Bureaux : 80, boulevard St-Marcel, Paris.

The Journal of American Folk-lore, organe de la Société. Directeur : William Wells NEWELL. — 11^e année ; fascic. trimestriels 8° de 80 p. — Un an : 4 sh. ; pour les membres : 3 sh. — Bur. : Cambridge, Mass., Etats-Unis.

Volkskunde, *tijdschrift voor nederlandsche folklore*, dirigé par Pol DE MONT et A. DE COCK. — 11^e année. Livraisons mensuelles pet. in-8° de 20 p. Un an : 3 fr. Hoste, éd., Veldstraat, 46, à Gand.

Ons volksleven, *tijdschrift voor Taal, Volks- en Oudheidkunde*, dirigé par Josef CORNELISSEN et J.-B. VERVLIET. — 10^e année ; livraisons mensuelles pet. in-8° de 20 p. — Un an : 2 fr. 50. — L. Braeckmans, éd., à Brecht.

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde, dirigé par Karl WEINHOLD. — 8^e année ; fascicules trimestriels g^d in-8° de plus de 100 pages. — Un an : mk. 12. — Direction : Hohenzollernstr. 10, Berlin.

Revista Lusitana, archives des études philologiques et ethnologiques relatives au Portugal. — 5^e volume 1897-98. Prix : 12 francs. — Direction : J. LEITE DE VASCONCELLOS, Bibliotheca national, à Lisbonne.

Mitteilungen der Schlesischen Gesellschaft für Volkskunde, dir. par F. VOGT et O. JIRIKZEK, 15, Kreutzstrasse à Breslau. — Mensuel, fondé en 1894.

Revue d'Ardenne et d'Argonne, *scientifique, historique, littéraire et artistique*, publiée par la « Société d'études ardennaises ». — 6^e année. 1898-99. Livraisons mensuelles de 24 pages. — Un an, 5 fr. — Rédaction : 22, rue Gambetta, Sedan. Administration : 46, rue Gay-Lussac, Paris.

Schweizerisches Archiv für Volkskunde (organe de la Société suisse des Traditions populaires) dirigé par Ed. HOFFMANN-KRAYER. — Fascic. trimestriels de 80 p. 2^e année 1898. — Un an, 8 fr. Pour les membres, 4 fr. — Direction : Freiestrasse, 88, Zurich, V.

Jadis, *recueil archéologique et historique de tout l'ancien territoire de la Belgique féodale*. 2^e année ; livraisons mensuelles, 8° de 16 p. Directeur : Amé DEMEULDRE, à Soignies (Hainaut). — Un an, 5 fr.

Der Urquell, *eine monatschrift für Volkskunde*. Directeur : M. Friedrich-S. KRAUSS, Vienne (Autriche), VII/2 Neustiftgasse, 12. — 2^e année. Livr. mensuelles, 8° de 32 p. — Un an, 5 fr.

Le pays Poitevin, *revue mensuelle illustrée*, dirigée par G. BOUCHER et C. ROY, 12, rue du Moulin-à-Vent, Poitiers. — Livr. in-4° de 20 p. — 1^{re} année 1898-99. — Un an, 8 fr. Un n°, 50 cent.

La Tradition normande, bulletin trimestriel. Rédaction : Léon LE CLERC, 81, rue St-Léonard, à Honfleur.

WALLONIA

RECUEIL MENSUEL DE FOLKLORE

FONDÉ EN DÉCEMBRE 1892 PAR

O. Colson, Jos. Defrecheux & G. Willame

Paraît le 13 de chaque mois par livraisons de 16 pages au moins, ornées de dessins inédits. Publie des études, relations et documents relatifs à la littérature orale, aux croyances et usages, et à l'ethnographie traditionnelle des provinces wallonnes; notamment des fac-simile d'images et dessins d'objets populaires, des chansons avec les airs notés, et des textes originaux de tous les parlers romans de Belgique, avec la traduction en français. Chaque document porte, dans la Revue, la signature de la personne qui l'a communiqué.

Pour ce qui concerne les abonnements, spécimens, changements d'adresse, etc. s'adresser de préférence à M. Jos. DEFRECHEUX, Administrateur de la Revue, 88, rue Bonne-Nouvelle, à Liège.

Pour ce qui concerne la Rédaction : envois d'articles et de documents détachés, rectifications. etc., s'adresser de préférence à

M. O. COLSON, Directeur de la Revue, 16, Fond St-Servais, à Liège.

Abonnement annuel : Belgique, 3 francs. — Etranger, 4 francs.

Les nouveaux abonnés reçoivent les n^{os} parus de l'année courante.

Un numéro, 30 centimes.

OUVRAGES REÇUS

La Maison des Roses Trémières, nouvelle, par Ch. DELCHEVALERIE. — Couverture illustrée. — Bénard, éditeur, à Liège. — Prix fr. 1-50.

Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste-décorateur, roman, par Edm. GLESENER. — In-12, Ed. du « Mercure de France », Paris, 1898. — Prix 2 francs.

Le Portrait ou les Deux Frés, drame en 1 acte, par Alphonse TILKIN. Pièce primée par le Gouvernement et couronnée par la « Société liégeoise de littérature wallonne ». — In-8°, Librairie wallonne, 7, rue Lambert-le-Bègue, Liège. — Prix fr. 0-60.

Chansons intimes, poésies par José PERRÉE. — Liège, 1898. Mathieu Thone, imprimeur, et Gausé, éditeur. Prix : 2 fr.

Almanach catholique verviétois pour 1899. — [Contient du wallon]. Verviers, L. M. Léonard. — Prix fr. 0-10.

Almanach du Joyeux Citadin, pour 1899, par Clément DEFOREIT. — Prix 10 centimes. Charleroi, 32, rue de la Gendarmerie.

*Des presses de Math. Thone,
rue St-Jean-Baptiste, 13, Liège.*

